This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BX
9455
R49

UC-NRLF

$B 141 818

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

PRESENTED BY
PROF. CHARLES A. KOFOID AND
MRS. PRUDENCE W. KOFOID

DOUZE SERMONS

DE

A. RÉVILLE,

Ancien Pasteur de l'Église Réformée Wallonne de Rotterdam.

AVEC LE PORTRAIT DE L'AUTEUR.

ROTTERDAM
CHEZ
NIJGH & VAN DITMAR.
1874.

DOUZE SERMONS.

DOUZE SERMONS

DE

A. RÉVILLE,

Ancien Pasteur de l'Église Reformée Wallonne de Rotterdam.

AVEC LE PORTRAIT DE L'AUTEUR.

ROTTERDAM
CHEZ
NIJGH & VAN DITMAR.
1874.

M304764

BX 9455
R49

LE CONTENU.

I. LES AFFIRMATIONS DE JÉSUS ..... 1.

II. L'ASCENSION ..... 15.

III. L'HONNÊTE HOMME ..... 27.

IV. LE BAPTÊME DE JÉSUS ..... 39.

V. LES DEUX EXTRÊMES ..... 53.

VI. LA RELIGION AUX DIFFÉRENS AGES DE LA VIE.

1. La Religion de l'Enfance ..... 67.

VII. LA RELIGION AUX DIFFÉRENS AGES DE LA VIE.

2. La Religion de la Jeunesse ..... 83.

VIII. LA RELIGION AUX DIFFÉRENS AGES DE LA VIE.

3. La Religion de l'Age mur ..... 97.

R

M3047.4

IX. LA RELIGION AUX DIFFÉRENS AGES DE LA VIE.

4. La Religion de la Vieillesse ..... 111.

X. LE FILS DE L'HOMME..... ..... 127.

XI. LES HAUTES PENSÉES (Fin d'Année) ..... 141.

XII. L'ONCTION DE BÉTHANIE ..... 153.

I.

LES AFFIRMATIONS DE JÉSUS.

> ALORS LES PRINCIPAUX SACRIFICATEURS, LES SCRIBES ET LES ANCIENS DU PEUPLE SE RASSEMBLÈRENT AU PALAIS DU PRINCIPAL SACRIFICATEUR NOMMÉ CAÏPHE ET DÉLIBÉRÈRENT SUR LES MOYENS DE S'EMPARER DE JÉSUS PAR RUSE ET DE LE FAIRE MOURIR. MAIS, DISAIENT-ILS, POINT PENDANT LA FÊTE, DE PEUR QU'IL NE S'ÉLÈVE DU TROUBLE DANS LE PEUPLE.
>
> Matth. XXVI : 3—5.

Ces paroles, M. F., constituent le prélude sombre et tragique du grand drame de la Passion. Le Sanhédrin, la plus haute autorité reconnue par la peuple juif, prend en corps la résolution de se défaire prudemment, mais à tout prix et par la mort, de ce Jésus de Nazareth dont le judaïsme officiel ne peut plus supporter la parole ni la personne. Telle est en deux mots la situation.

Il y a dans l'histoire de ces momens qui portent avec eux un enseignement éternel et qui doivent à cette richesse interne un relief étonnant. Ils deviennent par là plus que des incidens curieux, plus ou moins intéressans; ils servent de piédestal ou, si l'on veut, de repoussoir à la vérité générale qu'ils proclament. Par exemple, quand Luther comparait à Worms devant les princes, les évêques et les notables de l'empire germanique, il est sans doute intéressant de voir ce que va devenir le pauvre moine en face

d'une assemblée aussi puissante et dont beaucoup de membres nourrissent des vues hostiles à sa personne. Mais combien cet intérêt devient plus intense quand on sait que ce moine porte dans sa conscience l'avenir du monde; que, selon la conduite qu'il tiendra, l'Europe moderne va retourner au Moyen Age ou bien s'élancer vers les terres nouvelles; que le christianisme va descendre an niveau des idolâtries antiques ou bien reprendre son essor spiritualiste et libérateur. L'incident historique s'élève alors dans les sphères de la vérité éternelle, il dépasse le temps, il marque une des heures solennelles de l'ascension séculaire de l'humanité, et il semble que les personnes se confondent avec les grands principes qui font la vie et la noblesse de notre race.

Nous éprouverons une impression du même genre, si nous nous mettons, en connaissance de cause, devant la situation supposée par notre texte. Le conflit religieux et national, dont l'apparition de Jésus au sein du judaïsme a été le point de départ, approche de son dénouement. Que va-t-il advenir du noble et courageux prophète de Nazareth? Son refus d'attaquer violemment les institutions existantes le protégera-t-il devant le conseil supérieur contre les malveillances acharnées que soulèvent ses doctrines et ses tendances? Ou bien faudra-t-il voir se vérifier une fois de plus et même s'affirmer avec une énergie exceptionnelle cette loi lugubre de notre histoire qui veut que les plus grands bienfaiteurs de l'humanité paient de leur vie la bonheur suprême de lui faire du bien? La religion pure et libre devra-t-elle payer du sang de son initiateur la permission de se répandre dans le temps et dans l'espace? Voilà, M. F., les grandes questions, les questions palpitantes, qui se posent dans la séance secrète du Sanhédrin où l'on se résout à se défaire de Jésus d'une manière violente et prudente à la fois; violente, puisqu'il s'agit

de le faire mourir; prudente, puisqu'on veut y procéder adroitement, politiquement, en douceur, afin d'éviter toute émotion populaire. L'auguste assemblée ne savait pas encore que l'un des disciples intimes de Jésus songeait déjà à lui fournir le moyen de faire avant les fêtes pascales, en se hâtant un peu, ce qu'elle n'osait faire qu'après.

Vous comprenez bien qu'il ne s'agit pas du tout ici de savoir si Caïphe était un scélérat et les autres membres du Sanhédrin autant de monstres. Avant tout Caïphe était prêtre, ses collègues étaient comme lui les représentans attitrés du judaïsme; lui, comme eux, se croyait tenu d'agir conformément aux principes qu'ils représentaient. Que ces principes soient odieux, je suis loin de le contester; mais c'est précisément là que se trouve l'enseignement. Ces principes qui nous paraissent si affreux quand nous les mettons en rapport avec le Christ, nous courons bien souvent risque de leur rendre hommage. Que dis-je? Ils trônent encore au sein de la chrétienté, et si nos mœurs adoucies rendraient de nos jours fort improbable une application aussi sanglante, aussi cruelle, que celle dont Jérusalem fut témoin il y a dix-huit siècles, il n'en est pas moins vrai que, de nos jours encore et sur la plus grande partie de la terre chrétienne, au nom du Christ on persécuterait le Christ.

Cette triste, mais instructive vérité se révèle dans tout son jour, quand nous nous demandons ce qu'était et comment se composait le Sanhédrin juif au temps de Jésus.

Vous savez que cette assemblée était pour les Juifs le suprême ressort de la jurisdiction civile et religieuse. Il est vrai qu'en théorie l'autorité du prince était encore au-dessus, que ce fût un Macchabée, comme autrefois, ou un Hérode, ou bien enfin, comme du temps de Jésus, un procurateur romain. Mais outre qu'aucun prince n'eût osé

supprimer le Sanhédrin, on peut dire qu'il était dans de certaines limites plus fort en face du procurateur romain qu'en face d'un prince indigène. Le premier avait ses instructions qu'il ne pouvait dépasser, et du moment que le tribut était payé à la nation conquérante, qu'aucune révolte n'était imminente, que l'ordre matériel était respecté, ces instructions lui enjoignaient de respecter scrupuleusement les coutumes, la religion, les lois nationales, et parconséquent, dans l'ordre religieux, le Sanhédrin jouissait d'une autorité à peu près absolue, sauf dans les cas de condamnation à mort, où, par une raison politique facile à comprendre, le procurateur se réservait de sanctionner la sentence.

Maintenant comment le Sanhédrin était-il composé?

Notre texte nous le dit. Il y avait trois élémens constitutifs de la haute assemblée, les prêtres ou sacrificateurs, les scribes ou théologiens, les anciens ou notables.

Les prêtres ou sacrificateurs occupaient les plus hauts degrés de la hiérarchie sacerdotale. Ils possédaient le droit exclusif d'accomplir les rites les plus solennels et sans lesquels l'orthodoxie juive ne croyait pas qu'il fût possible d'obtenir la grâce ni la bénédiction divines. C'est en effet l'essence du pouvoir du prêtre que de se proclamer indispensable à l'union avec Dieu, de telle sorte que sans lui on ne peut pas plus s'unir à Dieu que vivre sans nourriture et respirer sans air.

Les scribes, les théologiens, en un mot les hommes de la science religieuse étaient représentés par les principaux rabbis, les docteurs de la loi, ses interprètes et les dépositaires de la jurisprudence compliquée du judaïsme. Ce qui dominait chez eux, c'était le respect superstitieux des traditions, l'effroi de tout mouvement indépendant, le désir de conserver comme un monopole l'enseignement

religieux, et la tendance à déclarer impie tout ce qui s'écartait de la doctrine des pères.

Nous ne sommes pas aussi bien renseignés sur la direction suivie par les membres laïques du Sanhédrin, ces anciens ou notables de Jérusalem, qui se recrutaient parmi les principales familles de la capitale juive et qui n'étaient ni théologiens ni prêtres. Mais toutes les analogies nous induisent à penser qu'ils rentraient dans ce type fréquent d'hommes qui ne voient guère dans la religion qu'une institution politique, nécessaire à la société, qu'il faut maintenir à ce titre, respecter et encourager, mais qui sont d'avance antipathiques à tout ce qui dérange les choses établies. Ce qui fait que, croyans ou non croyans, ils s'unissent volontiers aux prêtres et aux scribes dans leur opposition aux novateurs.

A présent, nous comprendrons clairement pourquoi Jésus était devenu désagréable et même insupportable au Sanhédrin dans son ensemble et à chacun des élémens dont il se composait. Par sa doctrine, par ses tendances, il niait directement ce qui faisait leur raison d'être aux uns et aux autres.

Aux prêtres cette doctrine était intolérable, parce qu'en fait elle apprenait au peuple à se passer d'eux. Oh! si Jésus avait dit à ses disciples: Pour entrer dans le Royaume de Dieu, pour faire votre salut, il faut que vous vous soumettiez entièrement aux fils d'Aaron, que vous multipliiez vos sacrifices et vos offrandes, que vous cherchiez uniquement dans les intercessions et absolutions sacerdotales le pardon de vos péchés, — les prêtres, bien loin de le maudire, l'eussent béni et glorifié. Mais loin de là. Le disciple de Jésus s'habituait à regarder lui-même à Dieu sans intermédiaire. S'il comprenait bien le Maître, la vraie valeur religieuse et morale de l'homme consistait désormais

dans les dispositions de son cœur aimant, et il fallait mettre le Samaritain hérétique, quasi-payen, mais charitable et dévoué, non seulement au-dessus du juif ordinaire, mais même du lévite et du sacrificateur égoïstes. Voilà cette idée que jamais, dans aucun temps, sous aucun ciel, le prêtre comme tel n'a pu supporter. Elle le nie en face, et avec lui tout ce qu'il croit nécessaire au salut des âmes. Celui donc qui la prêche et qu'on ne peut pas faire taire autrement, doit mourir, si l'on veut sauver les âmes qu'il perd.

Quant aux scribes, Jésus niait catégoriquement cette infaillibilité de la tradition à laquelle ils attachaient tant de prix. *Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens*, s'était-il écrié à plusieurs reprises, *mais moi je vous dis* autre chose, plus et mieux. Et sur quoi s'appuyait-il pour parler ainsi? Sur sa conscience et celle de ses auditeurs! N'est-il pas vrai, leur demandait-il, sûr d'avance de la réponse, qu'il est plus beau, même quand la loi ou la coutume diraient le contraire, plus beau d'aimer que de haïr, de pardonner que de se venger, de faire l'aumône en secret pour l'amour de Dieu que de la faire pour être loué des hommes? N'est-il pas vrai que le fils, qui entoure de soins dévoués son vieux père et sa vieille mère, fait mieux la volonté de Dieu que celui qui ne peut plus les assister parce qu'il a donné son bien au Temple? N'est-il pas vrai qu'il y a dans la loi des choses qui n'ont pu y être mises qu'à cause de la dureté des cœurs? N'est-il pas vrai que les scribes ont tort de raffiner ainsi sur les ablutions, les purifications, les fardeaux rituels, toutes choses qui n'ont rien à faire avec la fidélité, la justice, la miséricorde? Que me parlez-vous de leur science? Elle est vaine et creuse. Ne disent-il pas, par exemple, que le Christ doit être fils de David? Pourtant David lui-même

dans un psaume l'appelle son Seigneur..... — Il est clair que de telles paroles tombaient comme de l'huile brûlante sur cette classe orgueilleuse et bigote. Comment! on osait nier l'autorité de la tradition, et la leur! Un tel forfait était digne de mort.

Enfin ces laïques, ces anciens, ces notables, que nulle part Jésus n'attaque directement, ne seront-ils pas plus justes, plus clémens pour lui que leurs collègues théologiens et prêtres? Non. En thèse générale ils appuyaient volontiers leurs prétentions. Jésus devait leur paraître un novateur suspect, bientôt même un blasphémateur et un destructeur. Pour Jésus, la religion était chose si sainte, si élevée, qu'il ne voulait pas la mêler aux passions politiques et terrestres du moment. Le Messie, tel qu'il le concevait, c'était un homme de paix, frère parmi ses frères, aimant avant tout les petits, les simples, les pauvres, laissant les morts du grand monde enterrer leurs morts dans les pompes, les honneurs et les jouissances, et méprisant toute grandeur terrestre. Le judaïsme, selon lui, devait abdiquer politiquement pour s'affirmer d'autant mieux religieusement. Mais c'était de la révolution qu'une parreille doctrine, c'était séparer la religion de l'état, c'était renverser l'édifice. Celui qui niait ainsi tout ce qu'on affirmait devait mourir, aussi bien dans l'intérêt de la religion politique des anciens qu'au nom de la religion sacerdotale des prêtres et de la religion traditionnelle des scribes.

C'est donc comme négatèur systématique de la religion existante que Jésus est voué d'avance à la mort par le conclave juif. Rien ne montre mieux ce qu'il y a de liberté, d'émancipation dans les principes évangéliques puisés à leur source que cette élucidation des motifs réels qui poussèrent ainsi les représentans de l'asservissement

religieux à vouloir la mort de celui qui voulait délivrer les âmes. Voilà pourquoi nous avons le droit de nous réclamer de Jésus-Christ, quand nous nions avec lui ces puissances illégitimes qui, au nom d'un prétendu droit sacerdotal ou ecclésiastique, veulent nous enchaîner, nous fermer la bouche, nous faire passer sous leur joug arbitraire. Non, Jésus ne sera pas mort en vain. Il n'aura pas souffert pour qu'on vienne en son nom reforger les fers qu'il a voulu briser. Qu'on nous appelle négateurs tant qu'on voudra, il n'y a jamais de mal à nier l'erreur, à nier l'ignorance, à nier l'esclavage. Qu'ils prennent garde, ceux qui ont sans cesse ce reproche à la bouche, que ce sont eux, et non pas nous, qui nient. Car ils nient la lumière, il nient le progrès, ils nient la divinité de la conscience humaine. Nous, nous croyons à toutes ces saintes réalités, nous les affirmons en face de l'humanité indécise ou paresseuse, et aux prêtres, aux scribes, aux timorés de notre époque, nous répondons en les proclamant au nom et dans l'amour de la sublime victime que les prêtres, les scribes et les timorés d'autrefois ont glorieusement réussi à clouer sur une croix.

C'est donc comme négateur de choses faussement tenues pour saintes que Jésus a dû expier ses nobles hardiesses. Cependant devrions-nous le considérer uniquement à ce point de vue négatif? Prenons garde. Il est de fait que la négation pure et simple n'avance pas à grand' chose ou pour mieux dire n'avance à rien. A quoi servira-t-il de nier le sacerdoce et la tradition, si l'on n'a rien à mettre à leur place? Le besoin religieux qui travaille l'humanité ne se contente pas du vide. En vain lui offrirez-vous une pierre à manger quand elle demande du pain. C'est pour cela qu'il arrive des époques où il semblait que la

négation était victorieuse à jamais, triomphant de tout ce qu'elle avait attaqué, et qui sont suivies d'un retour, irrationnel, je le veux bien, mais pourtant général et tout puissant vers les autels que l'on croyait abattus. C'est que trop souvent les négateurs se sont bornés à nier, et on n'édifie pas avec la négation pure. L'humanité cherche toujours un toit où elle puisse abriter sa tête, au spirituel comme au physique.

Ce reproche, Jésus ne l'encourt pas. Car ses négations, que nous vous avons montrées, n'étaient que les conséquences ou, si l'on veut, les revers de ses affirmations. C'est en affirmant qu'il a commencé, continué et fini. Voilà pourquoi au commencement le peuple juif l'entoura d'une certaine sympathie. Il fallut que la réflexion et la lutte révélassent les conséquences de ces affirmations pour que les autorités juives en discernassent la portée réelle. Voyons à notre tour quelles furent les affirmations que Jésus tira de sa conscience et dont il fit la foi des coeurs purs. Recueillons-nous, M. F., car nous franchissons le rideau du sanctuaire, nous entrons dans le saint des saints.

En face du sacerdoce, du pouvoir prétendu du prêtre qui s'imagine avoir en sa possession les clefs du royaume des cieux, Jésus affirme le rapport direct, immédiat, existant entre chacun de nous et Dieu, et il annonce le Père Céleste. Oui, nous sommes individuellement et directement en communion avec Dieu. Le Père tout puissant n'a pas voulu qu'il y eût personne entre lui et nous. Dans chacune de nos âmes, il est un point par lequel nous avons conscience de nous rattacher sans intermédiaire à l'Etre infini. C'est là que se rassemblent et viennent s'inspirer nos meilleures pensées, nos plus nobles ambitions, nos bonnes résolutions et nos repentirs. Notre raison peut avoir

de la peine à comprendre ce qu'est cet Infini qui nous attire et qui nous parle. Notre sensualité peut trop souvent nous en voiler la face. Malgré tout, ce contact avec Dieu persiste, et nous en sentons la douceur tout à la fois et l'aiguillon. C'est donc affiliés à Dieu que nous sommes tous; c'est lui, lui seul qui demeure notre prêtre, notre confesseur, notre inspirateur. C'est à lui directement que vont nos prières. Il est l'Ame universelle qui réveille les pensées de toutes les âmes. Il est l'Intelligence suprême dont notre raison n'est que l'humble reflet. Il est la Sagesse immense près de laquelle la nôtre ressemble trop souvent à de la folie. Il est le mystère, il est l'ombre, il est l'abime, il est l'épouvante; mais pourtant, mais plus que tout cela, mais les cœurs purs le sentent et le proclament, il est notre Père infini, qui sait le compte de nos soupirs et de nos larmes, dont la pensée nous soutient dans nos douleurs, dans nos angoisses, dans la mort, qui se révèle à nous dans sa bonté, dans son amour immuable, en nous appelant toujours à lui. Telle est la première affirmation de Jésus: Dieu *père* de l'homme. Et cette affirmation était déjà suffisante pour remplir le monde.

En face du scribe traditionnaliste et qui se demande, non pas: Quelle est la vérité? mais: Qu'est-ce que les pères ont transmis? Jésus proclame, affirme la révélation progressive de la vérité. Sans doute il en résulte tout de suite qu'aucun temps, qu'aucun homme, pas même Jésus, ne possède la vérité toute entière. Mais Jésus pense que la vérité est faite pour l'homme et l'homme pour elle, qu'avec le temps ce que l'homme en possède se purifie et s'accroît. D'où il suit qu'à moins de s'abandonner à un orgueil insensé, il ne faut ni mépriser le passé, ni s'y emprisonner. Le passé a fait son œuvre, tâchons de faire la nôtre. *Je ne veux pas abolir la loi et les prophètes*, dit Jésus, *mais les ac-*

complir.... Jusqu'à la venue de Jean Baptiste tout prophétise. Jésus lui-même prétend moins récolter que semer, et chacun de nous doit être satisfait, s'il possède autant de vérité qu'il est permis à son siècle, à son pays, à son intelligence d'en saisir. Jésus reconnait la légitimité relative de ce qui l'a précédé, mais il aspire à plus et à mieux, et ceux qui lui en veulent tant de ce qu'il nie la tradition ne s'aperçoivent pas que, de puissance tyrannique et oppressive qu'elle était, la tradition devient au point de vue de Jésus une source de lumières et le point de départ de nouveaux progrès. Qu'importent nos ignorances inévitables, si elles sont momentanées? Nous avons l'éternité devant nous pour grandir de vérité en vérité, pour toujours mieux connaître, pour nous rapprocher toujours plus de la pensée de Dieu. Le Père Céleste ne manque ni de puissance ni d'amour pour l'éducation de ses enfans.

Enfin, à l'encontre de la religion calculée, politique, factice, des soi-disant sages, Jésus affirme la religion naturelle, franche, spontanée, de la conscience humaine, par conséquent son indépendance et son éternité. Nous connaissons des religions qui tremblent constamment pour leur présent et leur avenir, qui s'entourent de lois restrictives, qui mendient l'appui des puissances de la terre, qui font appel aux passions belliqueuses et comptent parmi leurs jours de gloire ceux pendant lesquels en leur nom plusieurs milliers d'hommes ont été couchés par terre. Dites tout ce que vous voudrez de ces religions-là, mais de grâce ne dites pas que c'est la religion du Crucifié. Sa religion, son Evangile, le culte en esprit du Père infini défie les révolutions, la chute comme le relèvement des empires. Elle en est aussi loin que la neige immaculée des hauteurs inaccessibles l'est des torrents boueux retenus ou précipités par les vents au fond des vallées. Oh! qu'il fait bon respirer sur ces hauteurs sereines! Qu'il est doux de s'y

réfugier de temps à autre pour secouer la poussière du combat et retremper ses forces! Car cette religion pure ne nous éloigne pas du monde, au contraire, elle nous y ramène au nom de l'amour des hommes. Elle entend que nous combattions, et sans cesse, pour que les hommes deviennent meilleurs, plus éclairés, plus moraux, plus heureux. Jésus affirme l'excellence et l'indestructibilité de la religion de la chambre fermée, de la solitude, du cœur se repliant sur lui-même, et il a raison. C'est la seule qui survive à tout, qui surgisse victorieuse des ruines, et quand on montre à Jésus le temple colossal, palladium, dit-on, de la vérité, sanctuaire indispensable de la religion, Jésus répond tranquillement: Qu'il tombe, si vous voulez; en un rien de temps j'en rebâtis un autre! Voilà comment pouvait parler celui qui avait dans le cœur et par conséquent affirmait la religion spirituelle, naturelle et éternelle.

Telle est aussi la religion que nous vous prêchons, M. F., au nom du Maître crucifié pour l'avoir prêchée. C'est vers le même esprit de lumière, de charité, de progrès que nous désirons vous conduire, vers la même foi toute sincère, toute franche, toute naturelle, vers le même Père Céleste que Jésus adore et que nous adorons avec lui. Cherchons en Dieu comme lui notre force, notre consolation, notre espérance. Il est le grand témoin de ce que cette foi au Père produit de noblesse, de courage, d'énergie et de confiance. Nous n'avons pas sa croix à porter, mais nous en avons d'autres. Notre sentier n'est pas toujours aplani; souvent nous défaillons. Notre cœur est vulnérable; souvent il saigne. Heureux serons-nous d'entretenir et de réchauffer en nous le sentiment du Dieu-Père! Heureux serai-je si en ce moment je parviens à transmettre fidèlement à ceux d'entre vous qui souffrent le message de la

consolation éternelle! Que notre cœur ne se trouble point. Le Père Céleste est toujours le même. Il y a bien des mystères autour de nous et en avant de nous. Mais la foi de Jésus nous permet de discerner une lumière pleine de promesses. Aucun de ceux qu'elle a guidés ne s'en est repenti. Et même nous pouvons dire que ceux d'entre nous qui l'ont le plus fidèlement suivie, déjà si loin de nous qu'à peine nous pouvons entendre les derniers échos de leurs voix, ont un tel accent d'espérance confirmée, rayonnent d'une joie si pure, que nous pouvons bien reprendre, tout rassurés, le bâton du voyageur en nous disant: Elle est là, la terre promise, là, bien haut, encore bien loin, mais droit devant nous.

II.

L'ASCENSION.

> Jésus les mena hors de la ville jusqu'à Béthanie, leva les mains et les bénit. Et il advint qu'en les bénissant, il fut séparé d'eux et enlevé vers le ciel.
>
> Luc XXIV : 50—51.

On a dit de nos jours et, je le crois, avec pleine raison qu'une philosophie ne pouvait pas devenir une religion, mais qu'une religion pouvait bien devenir philosophique et même, en un sens, une philosophie. Veuillez peser cette distinction. Une philosophie, c'est un ensemble de doctrines nées de la réflexion, de la recherche, de la science du monde et de l'homme, en un mot, c'est une fille de l'intelligence cultivée et de la raison aiguisée. Elle ne peut donc s'adresser qu'à un petit nombre d'hommes et même il est rare qu'elle communique à ceux qui la professent cette chaleur de l'âme, cet enthousiasme ou cette joie profonde qu'une religion procure à ceux qui en vivent. — La religion, au contraire, est fille du sentiment, du cœur. Ce ne sont point les études ni les recherches profondes qui ont engendré les grandes formes religieuses entre lesquelles l'humanité se partage. A l'origine de chacune de ces créations du génie religieux, il y a en proportion énorme de l'enthousiasme, de la poésie, de la chaleur d'âme à son

plus haut degré d'intensité. Aussi deviennent-elles promptement populaires. Elles s'adressent moins à l'intelligence qu'à la conscience et au cœur, aux sentiments spontanés de l'être humain; par conséquent elles sont accessibles à la grande multitude. Celle-ci ne se pique pas de critique ni même de précision. Elle aime bien plutôt à donner aux sentimens qui l'agitent une forme qui les exprime bien. Plus le symbole qu'elle adopte, sans même discerner qu'il est seulement un symbole, est énergique et parlant, plus elle y croit, plus elle s'y complait. Voilà pourquoi les premiers siècles d'une religion sont toujours si riches en récits merveilleux, en événemens surnaturels, en dogmes contradictoires, qui mécontentent une raison difficile, mais qui n'en ont pas moins répondu aux sentimens, aux exaltations, aux enthousiasmes, du sein desquels ils ont surgi.

Cette naïveté des premiers temps ne saurait toujours durer. Elle ne peut se prolonger du moins qu'à la condition qu'une grande ignorance continue de régner dans la société. Quand l'intelligence a grandi et s'est éclairée, quand elle s'est mise à réfléchir sur les formes et les symboles devenus traditionnels, quand elle les soumet à sa connaissance supérieure de l'homme et du monde, elle ne tarde pas à s'insurger contre le caractère absurde ou du moins très difficile à croire des traditions qui lui sont proposées. Elle répugne à penser que des choses impossibles, inacceptables partout ailleurs, deviennent tout de suite admissibles, dès qu'il s'agit de religion. Elle relève une foule de choses qu'on ne songeait pas même à remarquer auparavant. Elle analyse les dogmes et les trouve contradictoires. Elle critique les récits et démontre qu'ils sont incohérens ou très éloignés des faits qu'ils retracent. Elle examine les faits surnaturels allégués et découvre qu'il n'y a pas de proportion entre le démenti qu'on veut la forcer à donner à ses certitudes les plus entières et les bases

fragiles sur lesquelles ou prétend appuyer ce démenti. En un mot, elle ne peut plus accepter comme vraie la forme donnée primitivement au sentiment religieux et ne tarde pas à la repousser.

Mais alors vient se poser devant l'âme cette grave question: Faut-il donc nous séparer de la grande société religieuse? Faut-il dire un éternel adieu aux émotions, aux joies, aux consolations, aux forces que nos pères et nous avons puisées dans la vie religieuse, cultivée d'un commun accord avec nos semblables? Les corps ne ressuscitent pas: faut-il renoncer à l'espoir si doux d'une vie meilleure? Le sang du Christ n'a pu rien changer aux intentions divines à notre égard: faut-il renoncer à l'assurance joyeuse de la miséricorde divine? La Bible n'a point été écrite par des plumes miraculeusement dirigées: faut-il perdre le bénéfice que l'on retirait en la lisant souvent et beaucoup? Vous voyez comment la question se pose toujours la même: de ce que la forme dans laquelle le sentiment religieux avait trouvé son expression s'est montrée fausse ou inadmissible, faut-il renoncer à ce sentiment lui-même?

Hélas! beaucoup d'hommes, plus superficiels peut-être qu'instruits, ou sous l'impulsion d'une mauvaise humeur engendrée par la découverte des erreurs dont on avait bercé leur enfance, se jettent dans la négation outrée, méprisent le fruit aussi bien que l'écorce et reléguent la religion au dernier rang de leurs soucis, parfois même lui vouent une haine implacable.

Mais à son tour cet état n'est pas naturel, et parconséquent il ne peut durer. L'âme humaine peut bien se faire violence à elle-même pendant un certain temps, mais non pas à perpétuité. Le besoin de religion, l'urgence de trouver des consolations dans l'épreuve et des espérances dans la mort, l'expérience toujours plus complète du néant des joies pure-

ment terrestres, le désir de l'idéal, en un mot la soif de Dieu recommence à parler impérieusement. L'âme humaine a horreur du vide infini, il lui faut son Dieu et elle n'en jouit réellement qu'en communion avec les autres âmes. Elle regrette alors le temps où la grande voix de l'humanité croyante rencontrait en elle des cordes qui vibraient à l'unisson. Elle soupire avec le Psalmiste :

Mon Dieu! mon Dieu! quand sera-ce
Que mes yeux verront ta face?

Peu s'en faut, que dis-je? il arrive souvent que, dominée par ce besoin de Dieu, de religion vivante, elle oublie toutes ses objections intellectuelles et revient à la tradition qu'elle avait méprisée. Mais alors les mêmes difficultés se représentent, les mêmes défaillances reviennent, c'est un cercle vicieux dont il faut sortir à tout prix.

Or il n'y a, pour en sortir, qu'une méthode efficace, celle qui consiste à distinguer le sentiment, toujours vivant au dessous des formes traditionnelles, de ces formes elles-mêmes, à reconnaître sa légitimité, sa vérité intrinséque et à le discerner dans l'expression symbolique, figurée, que la foi de temps plus naïfs avait su lui donner. De la sorte, tout en restant fidèle à la vérité telle qu'elle se révèle à nous aujourd'hui, on la retrouve dans ses formes antérieures. On peut sans risque admirer la beauté, le coloris, l'éloquence des vieux symboles. On en supporte les faiblesses, on en comprend la nécessité encore actuelle au sein des multitudes. C'est un prolongement de la religion, non pas une rupture avec elle. C'est l'esprit que l'on saisit sous la lettre, et cette lettre demeure respectable comme monument de la piété passée, encore nécessaire dans une époque de transition. C'est ainsi qu'une religion peut devenir philosophique sans perdre pour cela sa valeur ou sa puissance sur l'âme. C'est le terrain sur lequel le savant et l'ignorant, s'ils sont religieux, peuvent

se rencontrer et adorer ensemble. Soyons serviteurs, non de la lettre qui tue, mais de l'esprit qui vivifie!

Toute cette théorie, M. F., vous l'avez probablement pressenti, s'applique directement à cette fête de l'Ascension que que nous célébrons aujourd'hui. Assurément, de tous les anniversaires consacrés par l'Eglise, c'est celui qui, pris à la lettre, se trouve le plus loin de nos conceptions et de nos idées modernes. Si nous voulions uniquement en faire la critique négative, notre tâche serait facile et simple. Nous montrerions qu'en réalité un seul évangéliste a parlé de l'Ascension; qu'elle est inconnue du premier et du quatrième, pour lesquels il ne peut être question que de disparitions soudaines; que l'unique passage du second qui y fasse allusion rentre dans ce résumé composé d'emprunts à d'autres sources qui fut par la suite ajouté à son livre, et que le troisième évangéliste, le seul qui en parle avec quelques détails, non seulement écrivit longtemps après cet événement, mais de plus n'est pas d'accord avec lui-même dans les deux récits qu'il en a faits. Dans son évangile, l'Ascension aurait eu lieu le jour même ou le lendemain de la résurrection; au livre des Actes, elle aurait eu lieu quarante jours après. Enfin je crois inutile d'insister sur le fait lui-même d'un corps humain, d'un corps semblable aux nôtres puisqu'il marchait, mangeait et parlait, et qui remonterait dans des régions où aucun corps terrestre ne peut aller et vivre. Je le répète, rien ne serait plus facile que d'ébranler la croyance traditionnelle sur ce point spécial des traditions de l'Eglise, et même je crois que pour la plupart d'entre vous ce travail serait inutile.

Mais aurions-nous achevé notre tâche? Nullement. Elle commencerait à peine. Il nous resterait encore à démêler l'idée que la première Eglise a dû attacher à cette manière de se représenter la destinée finale de son Maître, quel est

le sentiment qui a inspiré la poétique vision du Christ montant au ciel. Et c'est là que nous trouverions de la nourriture pour nos âmes, qui nous conviendrait aussi bien qu'à ceux qui peuvent encore accepter cette représentation d'un grand miracle. Eux et nous, ce n'est pas le merveilleux qui nous peut édifier, c'est la vérité qui rayonne au travers. Livrons-nous donc à cette recherche. Demandons-nous ce que la première Eglise sentait et voulait exprimer en proclamant que Jésus était monté au ciel. Ou je me trompe fort ou je pense que, nous aussi, nous pourrons avec joie et reconnaissance envers Dieu nous associer au cantique de l'Ascension.

Jésus est le Christ parce qu'il a possédé et déployé un idéal de sainteté et de religion qui fait de lui l'incarnation de la communion pure avec Dieu. C'est la foi en lui qui a déterminé la foi en sa résurrection. Il n'a pas été possible à ses disciples d'admettre que la mort eût anéanti sa personne, et ce sentiment si juste, au fond si rationnel, ne pouvait pas dans leur état d'esprit s'exprimer autrement que par la conviction de sa résurrection corporelle. Mais en suivant ce cours d'idées et cette résurrection corporelle étant posée en fait, on ne pouvait se représenter le corps de Jésus comme devant retourner à la terre. Il fallait donc que son détachement final de la vie terrestre fût glorieux, triomphant, céleste. Son ascension visible au ciel avait dû nécessairement couronner sa carrière.

Voilà le chemin qu'a dû suivre l'imagination chrétienne primitive. Mais n'oublions pas une autre considération qui la poussait dans le même sens. Le Christ ne pouvait et ne devait pas se séparer ni être séparé de l'humanité. Il en était le chef, la tête; il la précédait sur une voie qu'elle devait parcourir après lui. C'est la conception

qui domine la plupart des épîtres. Jésus Christ est notre frère ainé, notre conducteur; là où il est, nous devons aller aussi. La route qu'il a ouverte, c'est pour nous aussi bien que pour lui. S'il a pénétré dans les hauteurs célestes, c'est afin que, transformés à son image, nous y pénétrions à sa suite. En un mot, sa destinée et la nôtre se confondent, et de l'ascension de Jésus il faut conclure à notre ascension ultérieure à nous tous. Voilà ce qui fait l'intérêt et le sens supérieur du prodige. Le Christ monte au ciel, donc l'humanité y monte en lui, avec lui et après lui.

Maintenant qu'est-ce que »monter au ciel?" Matériellement ce serait l'acte de quelqu'un qui s'éléverait à nos yeux dans les hauteurs de l'air, et quand on se représentait la Divinité comme localisée au-dessus de la voûte céleste, on voyait dans cette élévation le moyen proprement dit de se rapprocher de Dieu. Mais spirituellement nous montons au ciel quand nous nous rapprochons de Dieu par le perfectionnement de notre être spirituel. A mesure que nous connaissons mieux le vrai et que nous pratiquons mieux le bien, à mesure aussi nous nous rapprochons de Dieu, nous nous élevons vers l'état de perfection, nous montons au ciel.

L'Ascension devient donc, si l'on y pense bien, le symbole ecclésiastique et traditionnel de la destinée de l'humanité et de chacun de nous. Elle représente le progrès infini, éternel, de la créature humaine appelée à réaliser l'image de Dieu. Elle personnifie dans le plus pur et le plus sublime des fils de l'homme cette haute vérité à laquelle se rattache l'avenir de notre race et notre avenir éternel à nous-mêmes. C'est parce que nous sommes appelés de Dieu à la perfection que l'humanité s'améliore à travers les siècles et que chacun de nous peut espérer une vie éternelle. L'humanité, à la suite de Jésus Christ, monte au ciel, marche vers la ressemblance avec Dieu, s'assied à sa droite, telle est l'idée grandiose que

contient l'Ascension, et si vous avez su de cette manière en saisir le sens spirituel, si vous sentez que telle est en effet l'explication de l'importance attachée par tant de générations à cet inadmissible prodige — en ce sens que pendant des siècles le chrétien a senti qu'il était appelé à monter au ciel avec son Sauveur ressuscité — vous vous réconcilierez avec sa forme extérieure, et vous admirerez avec moi ce pur et beau symbole du Christ s'élevant dans les airs comme notre roi, notre chef, notre guide, et nous bénissant toujours du haut des cieux où il réside.

Il est des momens dans l'histoire où l'on a bien besoin de se retremper dans ces convictions sereines pour ne pas perdre confiance dans la destinée. En temps calme, lorsque la société suit sa marche accoutumée, on se fait aisément à l'idée d'un progrès lent, mais continu, qui élève peu à peu l'homme au-dessus des misères inhérentes à sa condition terrestre. Mais quand surviennent les grands troubles et les grands orages, quand les passions tumultueuses toujours présentes au cœur de l'homme débordent et font rage, quand la haine, l'injure, la violence, le meurtre se donnent libre carrière, on se prend à douter involontairement de cette destinée ascensionnelle de l'homme. On se demande avec amertume si ses prétendus progrès sont autre chose que le rêve de quelques âmes honnêtes, et si en réalité l'homme ne pourrait pas tout aussi bien retourner à cette vie brute, animale, dont il est à peine sorti, que monter vers un ciel dont il est aussi indigne qu'incapable.

Raisonnement faux, M. F. Car il ressemble de tous points à celui d'un enfant qui, voyant les tempêtes interrompre le développement d'un beau printemps, en concluerait que l'été ne viendra jamais. Ne vous est-il pas arrivé plus d'une fois, au moment où le vent et la pluie venaient de se

déchaîner avec furie, d'entendre tout de suite après un frais gosier d'oiseau lancer dans les arbres son chant sonore comme pour vous annoncer le retour du soleil? Hé bien! au milieu de nos tristesses et de nos inquiétudes actuelles, quand nous en sommes à ne plus savoir où va ce malheureux monde, j'aime, j'aime ardemment à prêter l'oreille à cette mélodie éthérée du jour de l'Ascension qui nous répète cette année comme les autres: Le Christ monte au ciel, et vous avec lui!

En définitive, l'humanité ressort toujours de ces grandes crises plus forte, mieux trempée, plus éclairée qu'elle ne l'était auparavant. C'est par la douleur provenant de ses fautes qu'elle apprend à s'en corriger. Dire que les expériences ne lui servent à rien, c'est faux. Il est toujours facile de démontrer le contraire et de ramener cet adage prétendu au fait non moins facile à prouver qu'elle est lente à s'instruire. Nier que depuis l'antiquité reculée l'humanité ait avancé sur la route du vrai et du bien, c'est fermer les yeux à l'évidence. Elle est encore en proie à mille maux, je le sais; des misères, des souffrances, des corruptions sans nom la déparent et la souillent encore, ce n'est que trop certain. Mais enfin la question est pourtant de savoir si la somme totale n'en a pas diminué, et pour nier qu'elle a diminué, il faut ne pas connaître l'antiquité, ses maximes, ses institutions, ses horreurs. Voyez bien que celles qui nous révoltent le plus à cette heure sont les réapparitions, hideuses, je le dis comme vous, mais enfin les réapparitions transitoires de ce qui était l'état constant, perpétuel, normal, des époques antérieures.

Ne renonçons donc pas à la bienfaisante espérance du royaume des cieux qui doit venir sur la terre. Oui, le jour viendra où nos descendans admireront que nous ayons pu être encore de nos jours si haineux, si vindicatifs, si bar-

bares; de ce que vous ayons laissé tant d'oppressions se perpétuer et tant d'injustices se commettre; de ce que, avec les moyens dont nous pouvions disposer, nous n'ayons pas fait plus de bien; de ce que nous nous soyons si longtemps attardés au fond des vieilles ornières, tandis que la voix céleste nous appelait à monter toujours. Ils auront raison de s'étonner ainsi, mais cet étonnement lui-même proviendra de ce que je vous ai dit, savoir que nous sommes appelés à suivre Jésus dans son ascension vers le ciel, et qu'en définitive, bien que très lentement, nous montons.

A présent, ne nous bornons pas à chercher l'application de cette loi de la nature humaine dans la société en général. Tâchons de la découvrir aussi en nous-mêmes individuellement. En fait chacune de nos âmes est tout un monde, toute une histoire humaine. Nous aussi, nous avons l'expérience pour institutrice, la douleur pour aiguillon, le péché pour ennemi principal. Devant chacun de nous aussi se déroule à perte de vue le chemin du progrès infini, du progrès éternel, voulu par la bonté de Dieu. Si loin que nous puissions être, son esprit nous cherche et nous appelle. Dans cette invitation: Viens à moi! qu'il adresse à toute âme religieuse, se trouve contenue la promesse de monter au ciel.

Mais, faites y bien attention, qui doit momter au ciel? Qui est appelé à se rapprocher toujours plus de Dieu? Est-ce nous tout entiers, nous et nos vices, nous et nos haines, nous et notre péché? Non, et le symbole de l'Ascension nous avertit efficacement. Celui qui monte au ciel, ce n'est pas l'homme charnel et terrestre, c'est le Christ, le Christ sanctifié, consacré par l'épreuve et parvenu à sa stature complète. De même, ce qui forme et alimente en nous la personne destinée à la vie du ciel, c'est la sanctification, la purification des désirs, la conversion du cœur.

Il y a en chacun de nous tous un être animal, égoïste, purement terrestre, qui ne peut vivre que pour la terre et sur la terre, il y a des souillures à effacer, des convoitises à comprimer, des défauts à corriger, pour que nous osions prétendre à l'ascension.

Il n'en est pas moins salutaire et doux d'apprendre que, si nous ne pouvons sans renoncement et sans conversion aspirer à la vie supérieure, d'autre part nous sommes faits pour y aspirer et y parvenir. C'est là ce qui soutient, ce qui encourage, ce qui console. Malheureux ceux qui, dans les soucis amers de la vie, dans les rongemens de la douleur, n'ont pas cette espérance bénie dans l'âme! Au contraire, félicitons tous ceux, quelque soit leur sort actuel, qui ont confiance en Dieu pour l'éternité.

Voyez, M. F., on retire une impression éminemment sereine et pacifiante de la contemplation du monde au soleil de l'Ascension. Ils semble que, sur le sommet de la montagne sainte, on voie se détacher continuellement de l'humanité des âmes qui montent au ciel.

Il en est dans le nombre de bien pures, de bien innocentes. Elles viennent d'être enlevées aux baisers et aux larmes de leurs mères; mais c'est dans leurs rangs que se recrutent les anges. Laissez-les monter vers le Père. Elles ne perdront pas au change.

Il en est d'autres à peine plus mûries, tout ensoleillées, dirait-on, des grâces de la jeunesse, qui promettaient beaucoup à la terre, mais qui promettent plus encore au monde mystérieux où nous les rejoindrons.

Il en est d'autres qui avaient déjà bien combattu, peut-être bien gémi, que la main de l'impitoyable mort a brusquement frappés. Beaucoup de pleurs les suivent aussi, mais sans pouvoir les faire redescendre. Eux aussi montent, montent toujours; ils ont disparu en Dieu.

Il en est enfin de vénérables, qui avaient achevé leur course sur la terre. C'est la jeunesse pour eux qui recommence, mais une jeunesse plus pure, moins troublée que la première, la jeunesse des cieux qui vient les illuminer et les vivifier pour jamais.

Où va-t-elle, cette nuée des esprits qui monte continuellement de la terre aux cieux? Quel est cet avenir insondable qui s'ouvre devant elle? Où aboutit cette ascension sacrée des jeunes et des vieux, des forts et des faibles? Nos yeux se fatiguent à les suivre dans les hauteurs où ils disparaissent. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que plus ils montaient, plus leur front rayonnait d'une étrange allégresse. Ils voyaient ce que nous ne pouvons voir. Une lumière supérieure à la nôtre lançait déjà jusqu'à eux d'ineffables rayons. Le Christ couronné de gloire et plein d'amour pour cette humanité à laquelle il s'est sacrifié leur serait déjà apparu à cette hauteur ethérée pour les inviter à se réunir à lui, qu'il n'en serait pas autrement.... Mais trève de suppositions. N'ayons pas l'audace de sonder l'impénétrable. Redescendons la montagne où nous ne pouvons rester toujours en contemplation, reprenons les travaux de la vie, nous résignant à ses épreuves et à ses fardeaux, mais avec la conviction que pour nous aussi l'ascension est une réalité, la plus auguste, la plus douce des réalités, qu'elle est notre destinée certaine, et que la grande chose, la chose nécessaire, c'est d'en être digne par nos désirs, nos amours, notre conduite entière. Le Christ est monté au ciel. Puisse le Christ en nous se former et grandir pour que nous y montions aussi!

III.

L'HONNÊTE HOMME.

CE QUI EST SEMÉ DANS LA BONNE TERRE A TRAIT à CEUX QUI, AYANT ÉCOUTÉ LA PAROLE D'UN CŒUR HONNÊTE ET BON, LA RETIENNENT ET PORTENT DU FRUIT AVEC PERSÉVÉRANCE.

Luc VIII : 15.

Quand au siècle dernier la conviction se répandit généralement au sein des classes éclairées que les différences ecclésiastiques entre les hommes n'avaient pas l'importance absolue qu'on leur attribuait auparavant, il y eut une qualification non moins généralement adoptée pour désigner en dehors de toute secte religieuse et de tout parti ceux que l'on jugeait dignes d'estime et de confiance: on les appela les *honnêtes gens*, et *l'honnête homme* devint à peu près partout le titre par excellence que chacun devait ambitionner dans la vie. (*)

Par un entraînement facile à expliquer, par réaction contre les étroitesses et les injustices du temps où l'on faisait dépendre son estimation de l'homme uniquement de sa couleur

(*) Je rappelle ici que l'expression d'*honnête homme* avait au XVIIe siècle une signification assez différente. Elle signifiait proprement l'homme cultivé, de bonnes manières et de bon ton, par opposition à la foule grossière. C'est surtout à partir de Rousseau et sous l'influence de ses écrits qu'elle revêtit le sens moral qui est aujourd'hui le sien.

religieuse, on arriva bientôt à faire de la qualité d'honnête homme le résumé de toutes les vertus possibles, et vous avez certainement entendu bien des fois résonner cette phrase ou quelqu'autre équivalente, si même vous ne l'avez pas proférée bien souvent vous-mêmes : Cet homme a des idées fausses, des croyances absurdes, ou bien il n'en a pas du tout ; mais qu'importe ? C'est un honnête homme.

Quand, au commencement du siècle où nous vivons, la réaction religieuse, provoquée par le vide et la sécheresse des théories philosophiques antérieures, battit en brèche avec un succès croissant les forteresses plus brillantes que solides où le libéralisme du siècle précédent s'était retranché, cette idée qu'il suffit d'être honnête homme pour échapper à tout reproche, fut une de celles qui se virent combattues avec le plus de vigueur et souvent même avec le plus d'injustice. Il ne fut pas difficile de montrer combien de misères morales, d'imperfections lamentables, pouvaient se cacher sous le couvert de l'honnêteté sociale ; mais, d'autre part, on oublia que si la qualité d'honnête homme n'implique pas qu'on possède toutes les vertus humaines, pourtant il ne faut pas la mépriser et qu'en réalité la société humaine ne tarderait pas à devenir un coupe-gorge, si les honnêtes gens disparaissaient de son sein.

Il y a donc eu successivement une grande exagération dans l'appréciation favorable de la qualité d'honnête homme, et une autre exagération en sens inverse dans l'appréciation contraire. Je pense donc qu'il y aurait un intérêt d'actualité dans une exposition raisonnée du principe chrétien sur cette question, plus grave qu'il ne semble au premier abord. Car il s'agit d'un point de vue qui domine toute notre vie religieuse et morale. Le texte que nous avons lu, qui clôt l'explication de la parabole

bien connue du Semeur, nous en fournit l'occasion directe. Dans le sentiment de Jésus, la bonne terre bien disposée à recevoir la parole de Dieu, à la garder et à lui faire porter du fruit, c'est le cœur honnête et bon. Dans une telle déclaration sont comprises et la reconnaissance de la haute valeur du cœur honnête, et celle aussi de son insuffisance. Au vrai point de vue chrétien, la droiture, l'honnêteté du cœur est la base, le fondement nécessaire, mais elle appelle un achévement, un couronnement, et c'est là le point de vue à la fois laudatif et limitatif, que nous voudrions développer. Recherchons d'abord ce qui constitue l'honnête homme et ce qui rend ce titre digne de notre respect et de notre légitime ambition.

I. La qualité d'honnête homme suppose essentiellement la possession d'un esprit de franchise et de justice désintéressée. Je ne pense pas qu'après réflexion vous puissiez reprocher à cette définition d'être fausse ou incomplète. Un homme dont la parole est double, qui ment et qui trompe, n'est certainement pas un honnête homme. Ou bien celui qui n'est juste, qui n'est équitable dans ses jugemens qu'à la condition de n'y jamais rien perdre, n'est pas non plus un honnête homme. Ce que nous entendons par ce mot répond bien plutôt à ce que les Livres saints attribuent aux hommes droits, qui n'ont rien de tortueux ni dans leurs paroles ni dans leurs actes, qui marchent droit devant eux sous le regard de Dieu. C'est Job dans l'Ancien Testament au temps de sa prospérité; c'est, dans le Nouveau, Nathanael, l'Israélite sans fraude. La franchise et l'équité désintéressée du jugement, même quand il aboutit à des conséquences penibles pour celui qui l'émet, caractérisent donc essentiellement l'honnête homme. Il est dirigé par un vif sentiment de ses devoirs

envers autrui qu'il ne veut ni tromper ni dépouiller. Sa devise, c'est en toute rencontre qu'il ne faut pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent.

Comme vous le voyez, la qualité d'honnête homme a surtout pour sphère d'action nos rapports avec les autres hommes. Aussi, tant qu'on reste sur le terrain social, ne peut-on la mettre à trop haut prix. Oui, nous devons tous nous maintenir dans cette honnêteté qui répugne aux moyens véreux, aux hypocrisies, aux mauvaises actions prétendûment justifiées par leur résultat, aux actes qu'on ne peut avouer lors même qu'aucune loi écrite ne les condamne. Lorsque nous cherchons des candidats pour leur confier des charges publiques, nous voulons, et avec raison, avoir affaire à des honnêtes gens. Si nous sommes vaincus dans une lutte politique, c'est pour nous une consolation, lorsque les favorisés de la lutte sont après tout d'honnêtes gens et que parconséquent nous n'avons pas à craindre d'eux l'abus arbitraire de la force. Au contraire, il est une chose qui tue à la longue et à coup sûr un parti politique, c'est quand ses chefs et directeurs perdent leur réputation d'honnêteté. Il peut se faire que, profitant habilement des circonstances, ils maintiennent plus ou moins longtemps leur domination. Elle n'en est pas moins rongée à la base. Il y a une conscience sociale non moins susceptible que la conscience individuelle, et l'heure arrive infailliblement où ce qui vient de la boue retourne dans la boue, chargé de la réprobation, du mépris universel. Et sans nous borner à ces sommités de la société humaine, n'est-il pas vrai que nous éprouvons tous le besoin d'être entourés d'honnêtes gens, en qui l'on puisse avoir confiance, contre lesquels on n'ait pas à défendre sa réputation ou son avoir, avec lesquels ou puisse s'épancher et parler librement? Qu'est-ce que la vie, si elle doit se passer dans un

perpétuel soupçon? Que serait, encore une fois, la société du haut en bas, s'il n'y avait pas d'honnêtes gens? Les malfaiteurs eux-mêmes ne peuvent se supporter entr'eux qu'à la condition d'une certaine honnêteté de leur façon, qui est aussi triste qu'instructive.

Il est donc avéré qu'à considérer seulement les choses au point de vue social la qualité d'honnête homme, qui ne fait tort à personne, est éminemment précieuse et désirable. Il y a donc une véritable méconnaissance de ce qui nous est indispensable à tous dans le dédain fort injuste que professent à son sujet certaines théories et prédications religieuses. Gardons-nous de les imiter. Gardons-nous de rabaisser ce titre estimable auquel nous devons tous prétendre. Selon la parole d'un apôtre, nous devons avoir une conscience pure, non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes. Je ne vous dis pas, loin de là! que l'honnête homme soit parfait, je vous dis qu'il est indispensable, et que s'il n'y avait pas d'honnêtes gens, l'humanité ne serait bientôt plus qu'un ramassis de bêtes féroces.

Au surplus, ce dédain de l'honnêteté sociale n'est pas seulement le fait de quelques doctrines religieuses exaltées. Elle existe sous forme de négation raffinée dans des sphères où certainement ce n'est pas la ferveur religieuse qui égare le jugement. Nous avons vu qu'une des choses qui caractérisent la véritable honnêteté, c'est de ne point profiter des lacunes ou des impuissances de la loi pour faire impunément du tort à son prochain. Hélas! c'est précisément sous ce rapport qu'en raison même de l'extension prodigieuse des affaires, de l'industrie et de la spéculation, nous voyons se commettre le plus d'infractions à la véritable honnêteté. C'est là que la probité vraie reçoit le plus d'entorses et que l'honnêteté se réduit à n'être

plus que l'art de tourner habilement les lois protectrices de la société. N'avez-vous pas entendu dans les dernières années que l'on riait dans certaines régions quand il était question de délicatesse dans les affaires, qu'on haussait les épaules quand on rencontrait des scrupules s'opposant à telle ou telle opération aussi malhonnête que lucrative, qu'on renvoyait les timorés aux exemples donnés de haut pour qu'ils apprissent à secouer les préjugés d'autrefois et à se bien convaincre que les niais seuls dans ce monde ont le droit d'avoir des scrupules? Combien de jeunes gens, à l'entrée même de leur carrière, ont été d'abord surpris, puis éblouis, puis entraînés par ces sophismes corrupteurs qui venaient flétrir dans leurs cœurs les principes d'honneur et de probité, comme ces vents glacés du printemps qui viennent s'abattre sur les fleurs parfumées de la saison nouvelle! Toutefois il n'ont pas eu besoin de vivre longtemps pour lire au grand livre de l'expérience qu'il y a des choses immuables en ce monde, et entr'autres celle-ci, que ce qui se fait contre l'ordre moral porte avec soi son germe de mort, que les édifices élevés avec de la fange sur de la fange tombent au premier vent, et qu'il n'y a pas sur la terre de livre mieux tenu que celui de cet ordre moral qui est par excellence l'ordre divin. Tout s'y paie, et avec intérêts.

Ah! bien loin de déprécier la qualité d'honnête homme, regrettons plutôt qu'elle ne soit pas plus généralement, plus fortement appréciée. Regrettons amèrement que, dans l'église et dans l'état, l'habileté des moyens passe si souvent avant leur moralité. Avec quelle facilité coupable on dérobe sans preuves à son prochain l'honorabilité de son caractère! Comme l'esprit de parti est ingénieux à entasser la calomnie sur celui qu'il veut discréditer! Ce même homme qui ne prendrait pas un sou à son voisin ne craint pas

de lui voler sa réputation, ce qui est bien pire que de lui ravir son or. Dans un bas sentiment de jalousie ou simplement pour faire de l'esprit, on insinue agréablement des infamies à la charge d'autrui. Pour empêcher une candidature de réussir ou pour enlever à quelqu'un une position enviée, on assassine moralement, le sourire aux lèvres. Et dans l'Eglise même, dans les luttes ardentes suscitées au nom de la vérité religieuse, que d'injustices, que de dénigremens, que d'attaques aux caractères, que d'intrigues, et combien de procédés que les gens du monde n'hésiteraient pas à flétrir s'il s'agissait d'affaires du monde, et que ceux qui ont la prétention de passer pour les plus pieux se permettent dévotement, comme si la fin sanctifiait les moyens, opinions caricaturées, citations tronquées, paroles altérées, bruits calomnieux complaisamment nourris, que sais-je encore? et quand aurais-je fini d'énumérer tous les péchés qu'inspire l'esprit de parti ?

Non, dans les choses d'intérêt matériel, dans le monde, dans l'Etat, dans l'Eglise, rien ne supplée l'honnêteté. L'habileté peut momentanément avoir le dessus sur elle, mais ce n'est ni pour toujours, ni même pour longtemps. Et je ne sais si je me trompe, mais il me semble pressentir à plus d'un indice, en plus d'un pays, que la moralité publique se réveille. Déjà l'on peut voir qu'on ne supporte plus ce qu'auparavant on laissait passer sans mot dire. L'heure de Némésis approche. Le principe éternel de la justice fait entendre une voix qui grandit chaque jour et chaque heure. Les hypocrisies sociales et religieuses commencent à se sentir devinées, et elles en tremblent. On ne croit plus aux habiletés immorales, et, disons le, soit comme avertissement, soit comme consolation, soit comme encouragement : L'heure vient où de toutes parts une explosion de la conscience universelle exigera à haute et forte voix

la purification de notre société, où tous les corrupteurs seront balayés par la tempête aux cris mille fois répétés: Plus de mensonges, plus de duplicité! De la lumière, partout! De la franchise, toujours! De la justice, pour tous! Pharisiens de toute couleur, place, faites place aux honnêtes gens!

II. Je ne pense pas avoir retranché quoique ce soit à l'estime due à la qualité d'honnête homme. J'ai tâché au contraire d'en faire ressortir l'excellence. Au surplus je pense que tous, plus d'une fois dans notre vie, nous nous sommes vus en face de faits qui la démontraient bien mieux que mes paroles. Qu'y a-t-il au monde qui réponde mieux à notre idée d'une vie humaine bien dirigée et bien remplie que ces hommes dont la physionomie respire la franchise et la loyauté, dont la sérénité a pour soutien celle qu'ils communiquent aux autres, et qui possèdent si visiblement ce cœur honnête et bon dont parle la parabole? Qu'y a-t-il de plus honorable que la probité courageuesement conservée par le pauvre, et quelle fierté plus légitime que la sienne à la pensée qu'il a dû jusqu'au bout son pain quotidien à son travail après Dieu? Que la vieillesse de l'honnête homme est belle et vénérable, et qu'est-ce au contraire que la vieillesse de l'hypocrite, de l'intrigant, de l'homme enrichi par de mauvais moyens! Quoi de plus triste que des cheveux blancs qu'on ne peut respecter!

Mais tout cela dit, et s'il le faut, répété, n'oublions pourtant pas qu'il y avait quelque chose de fort légitime dans le refus du réveil religieux de reconnaître l'honnêteté sociale comme le résumé satisfaisant et suffisant de la perfection humaine. Non, nous n'avons pas le droit de dire: Sois un honnête homme, Dieu n'en demande pas davantage. Si vous me dites que ce n'est rien d'être honnête homme

et de n'être qu'honnête homme, je vous réponds: Vous avez tort, et je crois l'avoir prouvé. Mais si vous dites au contraire: Etre honnête homme, c'est tout, je vous réponds de nouveau: Vous vous trompez, et je vais le montrer.

L'homme est destiné à vivre en société, et parconséquent il y a des vertus sociales qui, j'en conviens, peuvent aisément se ramener à la qualité d'honnête homme. Mais la vie humaine n'est pas seulement sociale, elle est, elle doit être aussi individuelle, et surtout la vie morale. Lors même que tous ceux qui nous entourent professeraient l'erreur ou feraient le mal, cela ne retrancherait rien à notre devoir individuel de faire le bien et de professer le vrai. Il se peut que je remplisse tous les devoirs de l'honnêteté envers mes semblables, et que je commette des transgressions graves dans ma vie privée, dans mon for intérieur, là où les droits de la société sur moi sont nuls. De ce que le mal que je suis entraîné à faire ne peut avoir des conséquences fâcheuses que pour moi, cela ne m'innocente pas devant Dieu. Si, par exemple, je me livre en secret à l'intempérance, la société n'a rien à y voir. Mais puis-je en dire autant de ma conscience, de mon être moral, de la justice éternelle? En d'autres termes, la qualite d'honnête homme peut suffire comme vertu sociale; mais comme nos rapports avec la société n'épuisent pas notre vie qui est et reste individuelle à bien des égards, il en résulte que cette qualité sera bien insuffisante, pourra même s'associer à des vices honteux, si l'on prétend en faire le tout de l'homme.

Non, il est une morale supérieure encore à la morale sociale; il est une perfection spirituelle plus élevée et plus pure que celle de l'honnête homme ordinaire; il est des exigences de la conscience qui ne sont pas satisfaites par

cette simple honnêteté. Il suffit, pour être honnête homme, de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent. Mais l'Evangile nous révèle une vertu plus positive encore et qui consiste à leur faire ce que nous voudrions qu'on nous fît. Que cette perfection soit facile ou difficile, fréquente ou rare, là n'est pas la question. Elle existe, avec sa beauté souveraine, dans sa majesté que rien n'égale, entourée de ses fils et de ses filles, les beaux dévouemens, les grands sacrifices, les nobles repentirs, les résolutions magnanimes. C'est rabaisser l'idéal moral que de le résumer dans la qualité d'honnête homme. Cela met sa réalisation à trop bon marché. De là ces orgueils naïfs, ces satisfactions propres aux hommes qui s'imaginent que Dieu n'a rien à reprendre en eux, parce que la société les tient pour honorables. Si j'ai devant moi l'un de ces satisfaits à trop bon compte, alors c'est mon devoir de ministre de l'Evangile de l'humilier sur lui-même, pour qu'il voie combien il est vaniteux, égoiste et pécheur, pour qu'il mesure toute l'insuffisance de sa propre justice, pour qu'il substitue enfin à ce sentiment de son propre mérite qui l'aveugle cette pauvreté en esprit, cette faim et cette soif de la vraie justice qui ouvre le Royaume des cieux.

Ce qui revient à dire que, pour la formation de l'être moral, la moralité sociale ne suffit pas. Il faut que la religion s'en mêle, j'entends l'attachement de l'âme toute entière à quelque chose d'absolu qui s'empare de l'homme tout entier, le remue jusque dans les profondeurs de son être spirituel, tue en lui le vieil homme égoïste et charnel pour faire vivre l'homme nouveau déployant toutes ses facultés au plein soleil de l'esprit. Le contentement de soi-même ne vaut rien pour le progrès moral ; le sentiment de sa misère et l'amour de Dieu sont bien autrement efficaces.

Si donc vous dépréciez l'honnête homme comme s'il

n'y avait pas de différence entre lui et le criminel, je le relève; mais si vous l'exaltez comme s'il avait atteint la perfection humaine, je le rabaisse, et je vous dis: Soyons d'honnêtes gens, c'est bien, c'est nécessaire; mais, sur la base de notre honnêteté, édifions notre salut, notre religion, notre espérance. C'est là la vraie méthode. Car »ce qui »est semé dans la bonne terre a trait à ceux qui, ayant »écouté la parole d'un cœur honnête et bon, la retiennent »et portent du fruit avec persévérance."

Je conclus de cette parole que Jésus s'adressait à tous pour semer à pleines mains la parole du Royaume, que sans doute il parvenait à tirer de la fange bien des âmes déchues, mais qu'il comptait surtout sur les âmes honnêtes pour la grande moisson en vue de laquelle il faisait ses semailles. Il en est encore de même aujourd'hui. Le pur Evangile est une religion d'honnête homme ou d'homme redevenu honnête. Il s'associe certainement au repentir; que dis-je? il suppose, il excite, il provoque le repentir de toutes les manières, mais il est tout à fait inconciliable avec la persévérance dans le mal. Il s'adresse à tout homme en lui disant: Tu es un pécheur; si tu te repens, c'est bien; si tu te convertis, tu es pardonné; si tu t'endurcis dans le péché, tu me repousses, et je n'ai rien à te dire.

Mes frères, ayons la religion des honnêtes gens et soyons les honnêtes gens de la religion. A notre honnêteté sociale joignons cette tendresse, cette sympathie, cette pureté que l'amour de Dieu entretient et réchauffe dans nos cœurs si facilement refroidis; et que, d'autre part, notre religion soit toujours honnête, loyale, franche, aussi éloignée des roueries de l'habileté mondaine que des ruses de la dévotion fanatique. Efforçons nous de présenter à la parole du Christ ce cœur honnête et bon dans lequel elle prend racine et où elle porte du fruit d'une manière continue, persévérante.

Ce n'est pas, je le sais, l'affaire d'un jour. C'est qu'aussi il ne s'agit pas de se préparer pour un jour. Avez-vous vu dans un verger héréditaire le vieux poirier semé jadis par un aïeul prévoyant? Depuis longtemps il était devenu un grand arbre. Ses racines plongeaient jusqu'à ces profondeurs que n'atteignent ni le froid de l'hiver ni la sécheresse de l'été, mais où pénétrent les pluies fécondantes de l'automne et du printemps. Son écorce rugueuse s'était fortifiée au vent de bien des tempêtes. Ses rameaux noueux s'étendaient dans toutes les directions, noirs et tordus. Il était bien vieux, le poirier de l'arrière-grandpère, et quand on le voyait chaque hiver tout couvert de frimas, on se demandait s'il n'était pas mort. Mais non, au printemps il secouait sa blanche tunique et se couvrait de fleurs; puis il mûrissait patiemment ses fruits au soleil du bon Dieu, et chaque automne il réjouissait les enfans avec ses mille dons savoureux. Et aux alentours bien des arbres bénis des petits et des grands n'étaient que des rejetons du robuste centenaire. Oh! c'est qu'il venait d'une bonne graine semée dans une bonne terre, et ces deux bontés réunies formaient une excellence.

De même, puissions-nous vivre dans l'honnêteté, en honnêtes gens, d'un cœur honnête et bon, pour qu'en nous la parole de Dieu, sa parole de sanctification, d'espérance et d'amour éternel porte du fruit, beaucoup de fruit, jusqu'à la fin de notre carrière terrestre, et au-delà; pour qu'à l'heure du repos la voix du Père de famille se fasse entendre pour nous dire: Cela va bien, bon et fidèle serviteur; entre dans la joie de ton Seigneur.

IV.

LE BAPTÊME DE JÉSUS.

> Et il advint en ces jours-là que Jésus de Nazareth en Galilée fut baptisé par Jean dans le Jourdain, et au moment où il sortait de l'eau, il vit les cieux s'ouvrir et l'esprit descendre sur lui comme une colombe, et il y eut une voix du ciel qui disait: Tu es mon fils bien aimé, je me suis complu en toi.
>
> Marc I: 9—11.

Depuis que l'on prend beaucoup plus au sérieux la réalité de la nature humaine de Jésus et qu'on se résout à faire droit à toutes les conséquences d'un tel principe, il est un nombre considérable de faits constitutifs de l'histoire évangélique dont la signification a notablement changé. Je dirai même qu'il en est parmi ces faits qui ont retrouvé leur signification perdue depuis un temps immense. Le baptême de Jésus par Jean le prophéte est du nombre.

Il est certain qu'au point de vue traditionnel qui confond Jésus avec Dieu lui-même, ce baptême est quelque chose d'anormal et d'incompréhensible. En définitive et quelqu' idée qu'on s'en fasse, ce baptême représente une vie nouvelle, un point de départ, une rupture avec la vie antérieure, et il inclut tout au moins un aveu d'imperfection. Jésus vient à Jean pour être baptisé ni plus ni moins que la masse des Juifs exhortés à la repentance par l'er-

mite du Jourdain. Mais comment associer ces idées de vie nouvelle, de renoncement à la vie antérieure, d'inauguration d'une existence supérieure, à l'idée de Jésus-Dieu, c'est à dire immuable et parfait ? Il y a là une contradiction dans les termes, et l'histoire de la croyance chrétienne en a été affectée d'une manière notable.

En effet vous n'avez peut-être jamais remarqué que, dans nos évangiles eux-mêmes et à mesure que la perfection humaine de Jésus pousse ses disciples à lui assigner une place toujours plus élevée dans l'ordre des êtres, les narrateurs canoniques modifient insensiblement la représentation qu'ils nous donnent du baptême de Jésus. Ainsi Marc et Luc sont d'accord pour décrire les choses de manière à laisser l'impression que Jean ignore complètement la grandeur de Jésus; c'est Jésus qui, sortant du Jourdain, voit le ciel s'ouvrir et le Saint Esprit descendre sur lui en planant comme une colombe; c'est lui qui entend la voix mystérieuse qui lui dit : Tu es mon Fils bien aimé, en toi je me suis complu. — Le premier évangéliste change déjà notablement cette représentation du baptême de Jésus. D'après lui Jean Baptiste aurait d'abord refusé de le baptiser, et la vision du ciel ouvert, la colombe symbolique, l'audition de la voix céleste auraient été départies à Jean Baptiste qui aurait appris par là que Jésus, qu'il venait de baptiser, n'était autre que le Messie attendu. — Mais le quatrième évangile va plus loin encore. Il se tait sur le baptème lui-même et parle simplement d'une vision concernant Jésus dont Jean Baptiste rendait témoignage pour lui-même.

La tendance de ces changemens insensibles est donc d'écarter autant que possible tout ce qui, dans l'événement du baptême de Jesus, contribuerait à diminuer sa grandeur et sa perfection antérieures. En revanche, au sein de ces com-

munautés de Juifs-Chrétiens qui pouvaient se vanter d'être les plus anciennes églises chrétiennes et d'avoir conservé les idées et les formes chrétiennes de la première heure, comme on y regardait Jésus comme un homme saint, mais véritablement homme, l'on attachait une très grande valeur à son baptême, et l'on faisait dater de ce moment son adoption par Dieu comme Messie et envoyé divin, et dans l'évangile que lisaient ces Juifs-Chrétiens, évangile d'ailleurs très semblable à notre Matthieu, on lisait que Jésus n'avait eu conscience de lui-même comme fils de Dieu qu'à partir de ce baptême au Jourdain.

En résumé, dans toute l'ancienne église, plus on élève Jésus au-dessus de l'humanité, plus son baptême devient incompréhensible, donc on tâche d'en modifier le sens; plus au contraire on rapproche Jésus de l'humanité, plus on attache d'importance à ce baptême.

Pour nous, notre position vis-à-vis de l'histoire évangélique est bien simple. D'abord le fait du baptême est incontestable. Il est attesté par tous les anciens documens. Que ce baptême marque en Jésus un moment décisif de sa pensée et de sa vie, c'est ce qui n'est pas moins évident. Quand on voit par la suite combien Jean connaît mal Jésus, quand on lit le chapitre (1), où Jean incarcéré envoie demander à Jésus s'il est celui qui doit venir, quand enfin on se rappelle cette école de Jean Baptiste qui se maintint quelque temps à côté et très distincte de celle de Jésus, on ne peut se soustraire au sentiment que le ciel ouvert, la colombe représentative du Saint Esprit, la voix céleste ont eu Jésus, et non pas Jean, pour témoin ou pour auditeur. Autrement comment Jean Baptiste ne se serait-il pas mis sur-le-champ aux ordres de Jésus?

(1) Matth. XI.

Ce que nous avons à nous demander toutefois, ce sont les motifs, les intentions qui déterminèrent Jésus à venir chercher au désert ce baptême qui s'appelait le baptême de repentance ou de conversion. Avait-il donc à se repentir? Pouvait-il être pour lui question de conversion? Pour répondre pertinemment à ces questions, il nous faut rappeler rapidement ce que c'était que le baptême de Jean.

C'était l'expression d'un grand mouvement religieux, d'une grande attente, d'un réveil. Le peuple juif en majorité croyait que le moment de la venue du royaume de Dieu était proche, que ce qui le retardait, c'étaient les fautes et les péchés d'un grand nombre, et il était confirmé dans cette croyance par des prédicateurs enthousiastes dont Jean Baptiste demeure pour nous le type, fut probablement le plus puissant, mais ne fut pas le seul de son genre. On se disait donc: Pour que le Royaume de Dieu vienne et que nous participions à ses bénédictions, il nous faut inaugurer une vie nouvelle de sainteté, de justice, de piété, et avec cette promptitude à traduire les sentimens en formes extérieures qui caractérisait l'antiquité, la forme du baptême répondit complètement à cet état d'esprit. Rappelez-vous que ce baptême ne se bornait pas à une simple aspersion comme de nos jours; dans l'ancien temps le baptisé était entièrement plongé dans l'eau du fleuve. Cela voulait dire qu'il entendait rompre avec sa vie antérieure et se consacrer à une vie toute nouvelle. Chaque baptisé était censé, en sortant de l'eau, laisser derrière lui sa vie passée, son vieil homme, et reparaître à l'état d'homme purifié et nouveau. Naturellement, chez la plupart des baptisés, la plus notable différence entre les deux périodes de la vie séparées par le baptême du Jourdain consistait dans une conversion à une vie plus sainte, le renoncement à des habitudes vicieuses ou la réparation

des torts commis. Mais cela n'empêche que l'idée essentielle de ce baptême, c'était une vie nouvelle, la résolution ferme d'entrer dans des voies décidées et sérieusement suivies en vue du Royaume qui était proche. Jean Baptiste, avec son âpre éloquence, son désintéressement, son patriotisme, le reflet de poésie émanant de sa personne, avait fortement remué les masses. Convaincu de l'approche imminente d'un grand changement, ignorant encore celui que Dieu chargerait de le réaliser, sachant seulement, selon son énergique langage, qu'il n'était pas même digne de dénouer ses sandales, Jean Baptiste avait attiré des multitudes aux lieux peu distans de l'embouchure où le Jourdain, quittant les régions habitées, roule ses eaux couronnées de roseaux au milieu des solitudes et où rien ne venait troubler le recueillement des fidèles. Ceux-ci accouraient en foule, avides d'entendre ce fils des anciens prophètes, comme eux sévère, inexorable, incorruptible, mais comme eux aussi plein d'amour pour son pays et de foi dans les divines promesses.

Qu'est-ce qui amène Jésus parmi les auditeurs de Jean? Pour nous qui admirons sa sublimité religieuse et morale, mais qui croyons aussi au développement graduel de sa conscience, pour nous qui, prenant au sérieux son humanité réelle, prenons parconséquent aussi au sérieux son enfance, son adolescence et sa jeunesse — si bien résumées par un évangéliste qui dit que Jésus croissait en stature, en grâce et en sagesse, — nous ne pouvons admettre que le sentiment d'être le porteur d'une mission divine au milieu des hommes et le fondateur proprement dit du Royaume de Dieu fût en lui clair et définitif dès le premier jour. Nous pensons au contraire qu'éminemment doué sous le rapport religieux, son âme pure, largement ouverte aux inspirations de l'esprit, passa par une période assez longue

d'hésitation, de doute et de combat. Il dut connaître ce qu'ont connu tous ceux à qui la Providence confie une grande mission, les Moïse, les Esaïe, les Paul, les Luther, il connut cette timidité sacrée qu'engendre la comparaison de ce qu'on voudrait faire avec ce que l'on est et ce que l'on peut. L'humble enfant de Nazareth, devant gagner son pain quotidien dans l'exercice de sa profession de charpentier, cachant aux yeux de tous les grandes pensées qui fermentaient dans son âme, n'épanchant complètement son cœur que devant Dieu, cherchait Dieu, quand il le pouvait, dans la solitude. Tantôt c'était dans un cabinet obscur du logis paternel que le jeune Jésus, séparé de la foule, cherchait à contempler la face de Dieu; tantôt c'était sur les flancs des montagnes voisines qu'il regardait comment le soleil versait ses rayons d'or sur toute la contrée, sans faire de différence entre le champ de l'impie et celui du juste, et comment les petits oiseaux chantaient les louanges de Dieu, sûrs de trouver leur nourriture. Puis, sortant de cette douce contemplation, il pensait aux hommes, à son peuple, aux maux de tout genre sous lesquels ce pauvre peuple était courbé, aux corruptions et aux idolâtries qui couvraient la terre, il se disait qu'il serait bien beau de se consacrer à en délivrer les hommes, de les éclairer d'une lumière plus pure, de les pousser sur la voie de la sanctification et du salut; que celui-là serait bien heureux que Dieu élirait pour le charger d'une telle œuvre.... Mais quoi! celui-là?.... Par momens des voix confuses s'élevaient du fond de son âme et lui disaient: Celui-là, c'est toi; celui-là.... puisque tu penses ainsi, que ne te mets-tu à l'œuvre?.... Mais en suis-je digne? Mais puis-je quelque chose? N'y a-t-il pas en moi de l'orgueil, de la présomption, pour que je nourrisse de telles pensées? Qui voudra écouter le charpentier de Nazareth? A quelles écoles ai-je

étudié pour lutter contre les savans et les sages de ce monde? Comment prouver aux autres, comment me prouver à moi-même qu'un pareille mission m'est confiée?

Encore une fois, M. F., ou la nature humaine n'a pas été réelle en Jésus, ou il a dû connaître ces heures d'exaltation tout à la fois et d'indécision au milieu du prosaïsme de sa vie quotidienne. Nul ne savait que Dieu ce qui se passait dans l'âme de ce jeune homme silencieux, réservé, qui traversait, en portant ses outils, les chemins de sa bourgade natale. Les années en s'écoulant ne faisaient que donner une force nouvelle à ces alternatives d'audace et de défiance. A en juger par la suite, il semble toutefois que déjà une idée claire s'était établie au fond même de sa conscience, celle du rapport filial qui unit l'homme à Dieu, autrement dit le sentiment de Dieu comme d'un père. C'est dans cet état d'esprit qu'il suivit la foule au baptême de Jean. Etait-ce pour se repentir avec tant d'autres? Il n'y en a nulle trace. C'était bien plutôt pour chercher une décision, mettre un terme à cette existence jusqu'alors toute intérieure et inféconde, et se consacrer, il n'eût pu dire encore à quel titre, au Royaume de Dieu qui allait venir. La vue de ces multitudes, possédées par l'attente enthousiaste de ce même Royaume, remuées salutairement par les paroles convaincues du Baptiste, acheva de le révéler lui-même à lui-même. Il comprit nettement qu'il lui fallait renoncer à sa vie antérieure, en inaugurer une toute nouvelle, et puisque le baptême au Jourdain constituait de l'aveu général la limite qui séparait l'ancienne vie de la nouvelle, il voulut être aussi baptisé. Et quand il sortit du fleuve, *le ciel s'ouvrit* pour lui, les nuages qui obscurcissaient encore sa conscience se dissipèrent, l'Esprit du Seigneur allait être désormais son conseiller, son guide, son inspirateur permanent; désor-

mais sa vocation était claire, car une voix céleste lui avait dit: Tu es mon fils bien aimé, en toi je me suis complu! Il n'y avait plus à hésiter et Jésus n'hésita plus.

Vous comprenez maintenant, M. F., ce que nous voyons dans le baptême de Jésus au Jourdain: il marque le moment où les idées confuses qui s'agitaient en lui au sujet du Royaume de Dieu et de la part qu'il devait prendre à son établissement, s'éclaircirent, prirent corps définitivement et où la conscience de sa mission divine devint entière, absolue. Les détails du *ciel ouvert*, de la colombe planant sur sa tête, de la voix céleste, sont-ils l'expression figurée de ces sentimens, ou bien Jésus eut-il une vision où ces sentimens revêtirent pour lui ces formes symboliques et poétiques? Nous ne saurions le dire; mais peu importe au fond. Ce qui est certain, c'est que Dieu parla à son âme, se révéla dans son cœur, et que depuis lors, au simple charpentier de Nazareth, succéda le Fils de l'homme, celui que l'humanité devait appeler par excellence le Fils de Dieu.

II. Si nous sommes chrétiens, M. F., quelles que soient nos vues particulières, nous regardons Jésus comme le chef et le conducteur de la foi, et parconséquent l'une des plus sûres méthodes qui soient à notre disposition pour épurer et perfectionner notre vie religieuse, c'est de lire en quelque sorte en lui-même les conditions et les élémens de la piété vraie, pure et féconde.

A ce point de vue l'explication que nous avons donnée du baptême de Jésus au Jourdain est riche d'enseignemens dont nous pouvons faire notre profit. Ils se rangent sous trois chefs que nous indiquerons successivement, 1°. les formes religieuses, 2°. les indécisions qui si souvent paralysent notre vie spirituelle, et 3°. l'essence même du sentiment chrétien à

laquelle il faut se rattacher pour en savourer le parfum et les fruits.

Je parle d'abord des formes religieuses. C'est un axiôme, on peut le dire, des églises réformées qu'il n'y a point du forme nécessaire au salut, que l'état de grâce ou de communion avec Dieu dépend de l'état intérieur de l'âme, et qu'il n'est pas de rite, de sacrement, d'œuvre quelconque, qui puisse le communiquer à qui ne l'a pas. Ce principe n'est pas seulement protestant, il est évangélique. Il caractérise au plus haut degré l'enseignement de Jésus et en particulier sa polémique avec ses adversaires. Vous vous rappelez combien de fois il maintint contre les Scribes et les Pharisiens que rien d'extérieur ne peut sauver l'homme ni le souiller, que tout dépend de sa disposition intérieure. — D'autre part, et entièrement persuadé moi-même de la vérité de ce principe, je tiens à vous faire observer que Jésus ne méprise pourtant pas les formes populaires par lesquelles autour de lui s'exprime la foi religieuse. Il fréquente régulièrement le culte des synagogues malgré tout ce qu'il doit y entendre de contraire à ses vues, il célébre la Pâque, et dans notre texte il reçoit le baptême du Jourdain. Attribuait-il un mérite intrinsèque, une valeur directe à ces diverses formes? Nullement. Mais son sens religieux s'y complaisait. Les idées qu'elles éveillaient ou représentaient, les souvenirs qui s'y rattachaient, les émotions saintes dont elles pouvaient être l'occasion, voilà ce qu'il cherchait en elles et ce qu'il y trouvait. En réalité son baptême n'ajouta et n'ôta rien à son âme, mais il n'en fut pas moins l'occasion de l'ouverture du ciel aux yeux de son esprit et de la pleine et radieuse révélation du Père dans sa conscience.

Tel est aussi, M. F., le point de vue sous lequel nous devons envisager nos formes religieuses. Ni superstition,

ni dédain à leur endroit. Sans doute ce n'est pas le fait matériel de votre présence ici, de vos chants, de vos prières, ce ne sont pas vos baptêmes et vos communions qui vous donneront la grâce de Dieu. Mais ne les considérez pas comme inutiles. Ah! c'est facile de dire qu'on n'éprouve le besoin ni de prédication, ni de communion, ni d'aucune espèce de participation à la vie de l'Eglise. L'indifférence et l'irréligion trouvent parfaitement leur compte à ce langage. Il n'en est pas moins vrai que la vie intérieure souffre d'une abstention systématique de toute vie religieuse commune, et toute vie religieuse commune suppose, réclame des formes communes. Je ne veux rien surfaire, rien exagérer. Mais si je m'en rapporte à ma propre expérience et à celle de bien d'autres, je dis qu'à notre culte si simple, qu'à nos formes religieuses, vénérables et expressives, se rattachent pour beaucoup des émotions sacrées, des repentirs et des résolutions, des consolations et des espérances qu'on n'eût pas goutées ailleurs. Je sais tout ce que nos discours ont de défectueux, et pourtant je sais aussi que pour plus d'une âme à moi connue, ils ont été mainte fois une source de joie, de confiance nouvelle, de piété raffermie. En un mot, je sais que pour plus d'un, sous les voûtes de nos temples, des changemens bénis se sont opérés et que les cieux se sont ouverts.

Oui, les cieux se sont ouverts, c'est à dire que l'incertitude, l'hésitation, le doute moral ont été dissipés, et cette victoire une fois remportée se perd bien rarement, si même elle se perd jamais. Je touche ici au second ordre d'enseignemens dérivant du baptême de Jésus, enseignemens qui vous concernent en majorité comme ils concernent la majorité des chrétiens qui pensent et réfléchissent. Vous n'êtes pas contens de votre état

intérieur. Vous ne regrettez pas d'être émancipés des vieilles superstitions qui asservissent et abrutissent, mais il vous arrive parfois de regretter en soupirant les sereines convictions, les naïves espérances qu'elles engendraient. Votre mal est plus profond encore. Je le connais, et je vais vous le décrire. Au point de vue religieux votre vie s'écoule en alternatives de confiance et de défiance, de foi et d'incrédulité, de ferveur et de sécheresse. Il est des momens où la piété est douce, souverainement douce à votre cœur; il en est d'autres où elle ressemble à une source qui aurait tari. N'est-il pas vrai qu'il en est ainsi? En d'autres termes, vous n'avez pas encore dépassé la période des indécisions, des fluctuations intérieures, le ciel ne s'est pas encore ouvert pour vous. C'est là le mal de la plupart d'entre vous; je l'affirme, parce que je le sais.

Hé bien! dans la mesure où nous pouvons rapprocher notre état misérable du cœur de Jésus, de ce cœur plus pur que le nôtre, mais qui connut aussi le temps des fluctuations et des indécisions, je vous dirai de faire comme lui, de ne pas vous jeter précipitamment comme quelques uns dans l'illusion volontaire d'une certitude qui n'en est pas une, mais d'attendre dans la prière et la confiance en Dieu que les cieux s'ouvrent pour vous à votre tour. Gardez vos habitudes religieuses, faites usage de la réflexion solitaire, aux heures de déchirement épanchez votre cœur devant Dieu, tâchez d'en étudier les faiblesses et d'en dissiper les convoitises, que votre vie reste paisible, régulière, honnête, laborieuse, et vous verrez que l'expérience des choses, le contrecoup des évènemens publics et privés, les joies et les malheurs de votre existence mûriront votre âme et la rapprocheront du ciel. Dieu cherche l'homme, mais il entend aussi que l'homme le trouve. Dans le besoin que vous avez de lui réside la marque de sa sollicitude à votre égard,

mais il veut que vous frappiez pour qu'il ouvre et que vous demandiez pour qu'il vous accorde. Une victoire sans combat préalable est une impossibilité manifeste. Mais après le combat vient le repos; après la tempête, l'azur; après les ténèbres intérieures, la lumière pure du ciel ouvert.

A quel signe reconnaîtrez-vous que le ciel s'ouvre enfin pour vous? Comme pour Jésus, ce sera lorsque vous vous sentirez animés du désir de servir vos semblables, de vous consacrer à leur bien, d'une part, et que, de l'autre, vous sentirez grandir en vous l'assurance que vous êtes fils du Dieu vivant, qu'il y a un rapport de père à fils entre Dieu et vous et un rapport de fils à père entre vous et Dieu. Cette intention dévouée et cette conviction évangélique, voilà les deux portes par lesquelles le ciel s'ouvre. Jésus quitte le Jourdain n'ayant plus qu'une pensée, celle de se vouer à l'établissement du Royaume de Dieu parmi les hommes. Vous pouvez le suivre au désert, assister à ce dialogue entre son âme, désormais décidée, et l'esprit du mal, vous pouvez voir avec quelle fermeté il repousse les suggestions du maudit en déclarant qu'il veut servir Dieu en toute abnégation, en toute humilité, en tout désintéressement, subir la faim, l'injure, la persécution, plutôt que de pactiser avec le péché. Sa résolution est donc aussi pure qu'énergique. Sur quoi s'appuie-t-elle? Sur la conscience pleine et claire qu'il a d'être fils de Dieu. Cette conscience est le centre même de sa religion; si le christianisme a une valeur, c'est qu'il l'éveille et la nourrit dans l'âme de tout vrai chrétien, c'est la vérité qui constitue son essence et le distingue formellement de toute autre religion.

Vous, de même, aimez vos frères dans la conviction que vous avez Dieu pour père, et obéissez courageusement, sans calcul égoïste, aux inspirations de ce saint amour.

Vous y puiserez ce que Jésus y a puisé aussi, cette assurance de l'amour de Dieu qui nous rend plus forts que la souffrance, le malheur et la mort, et qui, nous ouvrant le ciel plus complètement encore, nous révèle que là est la patrie éternelle, la consolation et l'espérance que rien ne confond. Ah! dans le sentiment que Dieu est notre Père, comme il fait bon regarder le ciel, penser à l'avenir, à la mort même! Avec quelles saintes délices nos cœurs devançant le temps rejoignent au ciel ceux que nous avons aimés, et que, Dieu soit béni, nous aimerons toujours, et qui nous aimeront aussi toujours! Avec quel courage nous pouvons dès lors affronter les tristesses et les dangers de l'existence actuelle, et comme notre vie sanctifiée change d'aspect! Dieu veuille donc nous baptiser de son Saint Esprit pour que les cieux s'ouvrent à nos regards ravis, et qu'à la parole: Vous êtes mes enfans bien aimés, nous puissions répondre: Et toi, tu es notre Père tout puissant, en qui nous puisons la vie et la joie!

V.

LES DEUX EXTRÊMES.

GARDEZ-VOUS DU LEVAIN DES PHARISIENS ET DU LEVAIN D'HÉRODE.

Marc VIII : 15.

Le seigneur Jésus renferme d'habitude beaucoup d'idées et beaucoup de vérités dans de courtes sentences. Sa parole est bien souvent la graine qui, petite, en apparence inactive, n'en contient pas moins en germe des fleurs et des fruits en nombre indéfini. Il suffit pour les faire éclore de la chaleur de la méditation. Rarement toutefois le Maître n'a dit plus de choses en si peu de mots que dans notre texte.

Un autre caractère des enseignemens de Jésus, c'est qu'ils empruntent leur forme aux circonstances très déterminées au milieu desquelles il vit ainsi que ses premiers disciples, mais que par le fond ils pénètrent jusqu'à la nature intime et permanente des hommes et des choses. Cela fait qu'on est tout étonné de découvrir les applications directes qu'on est en droit de faire de ses paroles à des situations individuelles et sociales qui, au premier abord, ne semblaient avoir rien de commun avec celles qui ont fourni la matière de l'enseignement.

Le texte que je viens de vous lire justifie amplement ce que j'avance ici. Cette parole est, si j'ose ainsi dire, du terroir palestin. En quel autre pays et en quel autre temps

y eut-il des Pharisiens et des Hérodes? Mais quand on se transporte au sein des circonstances historiques que cette parole suppose, on ne tarde pas à voir que les Pharisiens et Hérode, chacun de leur côté, répondent à deux types fréquens dans l'humanité et qui, sous divers noms, se sont toujours trouvés dans la société humaine.

Le plan de ce discours est donc tout tracé. Nous éclaircirons d'abord le sens historique de cette parole de Jésus. Il nous sera facile après cela d'en faire l'application au monde où nous vivons et à nous-mêmes.

I. Vous n'êtes pas sans savoir ce qu'étaient les Pharisiens. J'ai souvent tâché de fixer impartialement la véritable signification de ce parti influent et dont le rôle dans l'histoire finale de la nation juive fut si prépondérant. Vous savez que, sans nier en quoi que ce soit la justesse des reproches que les évangiles font pleuvoir sur ces *ultras* du judaïsme contemporain, nous avons dû pourtant nous rappeler que c'est nécessairement dans les évangiles, autour de Jésus, que ce parti nous apparait sous ses traits les plus odieux, et cela, par la raison toute simple qu'aucune de ses qualités ne put se montrer dans ses rapports avec le Fils de l'homme, tandis que ses nombreux défauts s'y révélèrent à leur degré le plus intense. Jésus était la sincérité même, le pharisaïsme en était profondément dépourvu; Jésus était la largeur, le pharisaïsme était l'étroitesse; Jésus aimait le spiritualisme et le progrès religieux, le pharisaïsme ne comprenait en fait de religion que le mécanisme et la conservation superstitieuse du passé; enfin Jésus mettait la justice, la miséricorde, l'amour de Dieu et de l'homme infiniment au-dessus des rites, des œuvres extérieures et même des croyances théologiques, le pharisaïsme attachait au contraire une importance de premier ordre, réellement absor-

bante, à l'observation minutieuse des rites, à la pratique des œuvres pies et à l'orthodoxie. Quoi d'étonnant dès lors que de bonne heure le pharisaïsme ait senti qu'il avait dans le prédicateur de Nazareth un adversaire irréconciliable avec lequel il s'agissait de vie ou de mort, et que parconséquent les traits odieux du parti se soient montrés à nous avec toute leur laideur dans la ligne de conduite qu'il suivit dans sa lutte avec Jésus ?

C'est aussi pour cela que, si nous voulons être justes et comprendre la puissance prolongée du parti pharisien, il faut, à l'énumération de ses défauts, joindre celle de ses qualités. Vous sentez bien qu'un parti qui se bornerait à être hypocrite, formaliste, étroit, intolérant, ne s'imposerait pas longtemps à une population. Il n'y a pas d'effet sans cause, et quand une tendance domine longtemps un peuple malgré ses défauts notoires, soyez certains que c'est parce qu'elle répond par certains côtés à des besoins et à des idées que ce peuple partage. En fait les Pharisiens étaient de chaleureux patriotes. Dans une période d'affaissement et de démoralisation ils avaient relevé l'espoir et la fierté du peuple. Ils étaient ritualistes jusqu'à la superstition, mais quand on pense qu'à cette condition le Juif continuait de se distinguer du paganisme universel et gardait ainsi le grand trésor du monothéisme, on se sent disposé à un peu plus d'indulgence pour ce grave défaut. Ils étaient hypocrites sans doute, ou du moins l'hypocrisie parmi eux était fréquente; mais ce n'était pas cette hypocrisie vulgaire qui se met par calcul, et sachant bien ce qu'elle fait, un masque sur la figure, c'était ce genre particulier d'hypocrisie religieuse qui est sa première dupe à elle-même, qui perd de vue le caractère immoral de ses actes si seulement elle peut leur donner un badigeon religieux, qui s'imagine que des actes

mécaniques peuvent compenser les vices du cœur et qui tend le plus dangereux des piéges à l'homme religieux dépourvu de lumières et dont le sens moral est faible. Le fait est qu'aux yeux du peuple et malgré leurs défauts, ils étaient le parti national et religieux par excellence. Quand un Juif de ce temps voulait devenir plus religieux, il s'enrôlait parmi les Pharisiens. C'est là précisément le danger contre lequel Jésus voulait prémunir ses disciples. Rien de plus dangereux en effet qu'une tendance fausse en soi et qui pourtant porte les couleurs de la vérité.

A cela d'ailleurs ne se bornaient pas les inconvéniens du pharisaïsme. Les exagérations de ce parti étroit, bigot et sombre donnaient par réaction une véritable puissance à cette tendance non moins pernicieuse dont la famille des Hérodes pouvait passer pour le type, surtout cet Hérode Antipas, meurtrier de Jean Baptiste et dont Jésus comme galiléen était le sujet, cette tendance qui n'a plus d'intérêt dans la vie que pour les voluptés sensuelles, les plaisirs grossiers, et conserve tout au plus en fait de vie spirituelle un certain culte du beau, un certain amour de l'art, parce que l'art, devant revêtir des formes sensibles, offre encore quelque prise à la sensualité. Si les Pharisiens représentent l'abus de la religion, les Hérodes en représentent l'absence.

Cette dynastie des Hérodes, qui régna près d'un siècle en Palestine, toujours avec l'appui des Romains qui soutenaient en eux des alliés ou plutôt des vassaux pas toujours dociles, ne compta qu'un grand homme, le premier, Hérode le Grand. Ses successeurs vécurent de son prestige et furent en somme de fort tristes princes. Mais ils continuérent sa politique, et cette politique était, non pas d'entrer ouvertement en lutte contre le judaïsme, il n'aurait pas fallu y songer, mais de miner l'esprit juif,

sous prétexte de l'élargir, et de le noyer sous un flot envahissant de coutumes étrangères, de modes, de plaisirs et d'irréligion, dérivé du monde gree et romain. Naturellement ils trouvèrent des partisans chez les hommes que la séduction de l'intérêt ou du plaisir détournaient des mâles préoccupations du patriotisme et de la foi. Ce fut surtout Hérode Antipas, celui dont parle Jésus, qui fit de sa cour un véritable foyer de corruption, d'indifférence religieuse, pour ne pas dire d'irréligion cynique. Les immenses richesses que la famille des Hérodes avait acquises par une foule de moyens, facilitaient cette propagande irréligieuse et immorale qui scandalisait, non sans motif, le vieux parti national et puritain à la tête duquel marchaient les Pharisiens. C'est ainsi que nous nous expliquons cet épisode, au premier abord singulier, de l'histoire évangélique qui nous montre des Pharisiens venant trouver Jésus pour lui dénoncer les inquiétudes que leur causent certaines menées de la politique hérodienne, menaçantes, disent-ils, pour la vie de Jésus. On peut se demander s'ils ne voulaient pas à cette occasion sonder ses intentions et voir s'ils ne pourraient pas s'en faire un allié. Mais Jésus, qui marchait droit devant lui, et qui faisait, non de la politique, mais de la religion, ne voulut jamais entendre parler de ces alliances compromettantes qui assurent le succès pour une heure et le rendent ensuite impossible pour longtemps, parce que, conclues au détriment des principes, elles abattent les courages et les dévouemens pour ne laisser place qu'à la cabale et à l'intrigue. Et cela nous explique du même coup pourquoi, plus tard à Jérusalem, nous voyons des Pharisiens et des Hérodiens, cette fois coalisés au nom d'un intérêt commun, lui tendre un piége sur la question du tribut à payer à César.

Le levain d'Hérode est donc un levain odieux, funeste,

parce qu'il est un levain démoralisateur, corrupteur, qui pousse l'homme loin de Dieu, loin du devoir, loin de la vie de l'esprit, pour le jeter dans les voluptés énervantes et abrutissantes. Ne retranchons rien de la sévérité de ce jugement. Toutefois n'oublions pas que les excès, les étroitesses, les absurdités, l'intolérance des Pharisiens donnaient à chaque instant à ce principe immoral une apparence de justification. Les partisans des Hérodes n'avaient-ils pas bien souvent l'occasion de tourner en ridicule le bigotisme pharisien, de dire à la population laborieuse: Avec nous vous aurez la tranquillité, la paix, vous vous enrichirez par votre trafic et notre luxe, tandis qu'avec ces rêveurs, ces fanatiques, vous aurez à supporter mille ennuis, des guerres sanglantes, des ruines sans nombre? Et s'il y avait devant eux des hommes éprouvant des besoins religieux, n'avaient-ils par le droit de leur dire en leur montrant les Pharisiens : Est-ce là de la vraie religion? Valent-ils au fond mieux que nous? Leurs jeûnes, leurs offrandes, leurs phylactères et leur langage ne recouvrent-ils pas des abominations? Laissez-les à leurs sottises, et unissez-vous à nous pour jouir de la vie, comme on fait à Rome, à Antioche, à Alexandrie, et comme on fera bientôt à Jérusalem.

Vous le voyez, M. F., le levain des Pharisiens et le levain d'Hérode étaient deux fermens opposés l'un à l'autre et pourtant se soutenant l'un l'autre, s'alimentant l'un de l'autre. Sans les Pharisiens le parti hérodien n'eût pas été si fort; sans les Hérodiens le parti pharisien n'eût pas été si estimé. C'étaient deux extrêmes s'appuyant l'un contre l'autre comme deux grandes pierres penchées qui restent debout, parce qu'elles se rencontrent dans leur chute. Et tant il est vrai que le faux et l'immoral arrivent toujours à fin contraire de ce qu'ils s'étaient proposé! Que

voulaient-ils les uns et les autres, à les prendre par leur meilleur côté? Tous voulaient le salut du pays, les Pharisiens croyaient l'assurer en réveillant la foi et la vie religieuses, les Hérodiens le voulaient en affaiblissant de leur mieux la religion et la sévérité antique des mœurs. Qu'arriva-t-il? A la longue, la politique hérodienne, malgré son habileté et ses séductions, fut impuissante contre l'exaltation croissante du peuple juif, parce qu'à la longue le cœur humain, la nature humaine l'emporte sur les calculs et les finesses de la politique. A la longue le parti qui n'a rien à dire de Dieu, rien à dire à la conscience, rien à dire à la repentance, à la mort, a le dessous contre le parti qui sait parler sur tous ces grands sujets de la manière qui plait à l'âme du peuple. C'est en vain que les derniers Hérodes comprirent la faute de leurs devanciers, en vain que Hérode Agrippa II affecta les dehors d'un Juif dévot et observateur scrupuleux de la loi. Il était trop tard. L'insurrection nationale de l'an 66 chassa pour jamais les Hérodes du sol qu'ils avaient si longtemps dominé, et le parti pharisien put se dire vainqueur. — Mais que fit-il de sa victoire? Précisément ce que ses adversaires avaient prédit qu'il ferait. Dans son exaltation, dans sa confiance têtue dans un miracle divin qui ne se fit pas et ne devait pas se faire, il lança le peuple juif dans cette absurde guerre contre le colosse romain dont l'issue n'était et ne pouvait être douteuse.... Et quatre ans après le départ du dernier des Hérodes, la dernière pierre fumante du temple de Jérusalem devait apprendre au monde que si l'irréligion, le relâchement des mœurs, l'indifférence perdent les nations, l'exaltation religieuse poussée jusqu'au paroxysme, la réaction aboutissant à la démence, achèvent de les perdre.

Voyez-vous maintenant quel relief, quelle vigueur l'histoire des derniers jours du peuple juif donne à cette courte

parole que le Fils de l'homme livra un jour à la méditation de ses disciples — un jour de lumière et de paix, qu'ils voguaient ensemble sur ce beau lac de Galilée où le ciel se mirait dans les eaux et dans leur cœur, qui s'épanouissait aux rayons de deux soleils, l'un de feu, l'autre d'esprit: *Gardez-vous du levain des Pharisiens et du levain d'Hérode.*

II. Vous aurez certainement compris, M. F., l'instruction générale contenue dans cette esquisse historique. Le salut du peuple juif était visiblement dans la direction indiquée par Jésus, qui, d'une part, promettait à la conscience humaine une religion plus pure et des satisfactions plus réelles que tout ce que le pharisaïsme pouvait lui donner, et qui, de l'autre, purifiait la religion de cet alliage dangereux, de cette exaltation et de cette étroitesse intolérante qui alimentait et propageait indirectement la tendance hérodienne. Prenez bien garde que Jésus ne se plaçait pas au milieu des deux tendances. Il s'élevait bien au dessus. Il faisait droit à ce que chacune pouvait avoir de légitime, mais il les dépassait l'une et l'autre, parce qu'il rapprochait l'homme de Dieu, contrairement aux Hérodiens, et lui prêchait le Dieu-esprit, qu'il faut adorer en esprit, contrairement aux Pharisiens.

Remarquez bien, aussi qu'en faisant cela, ce n'était pas uniquement, ni même directement le salut politique et temporel du pays qu'il avait en vue, c'était directement le salut des âmes, des personnes. Comment d'ailleurs une chose pourrait-elle être salutaire à une société si elle ne l'est pas à ses membres pris individuellement? Et pour faire le bien d'un pays, ne faut-il pas en tout premier lieu que ce bien soit celui des hommes qui l'habitent? Du reste ce qui est vrai de la société humaine l'est aussi de l'homme

individuel, et réciproquement. Nous aussi, pour ce qui nous concerne, nous devons nous garder du levain des Pharisiens et du levain d'Hérode, pas la triste raison que nous en avons tous plus ou moins dans le cœur.

Hélas ! le chemin de la vérité comme celui de la vertu est étroit, et nous fournissons trop souvent le pendant du paysan ivre dont parle Luther, qui ne se relève du fossé de droite où il est tombé, que pour retomber au bout de quelques pas dans le fossé de gauche. Si nous nous observons, que trouvons-nous ? Nous ne serions pas des hommes, du moins des hommes complets, si nous n'éprouvions pas des besoins religieux. Car ne me parlez pas, je vous prie, de véritable nature humaine dépourvue de tendance religieuse. C'est comme si vous me parliez d'une plante qui ne fleurit pas ou d'un paysage sans ciel. Le sentiment religieux fait partie intégrante de la nature humaine. Nul ne l'y a mis que Dieu, et si Dieu ne l'y avait pas mis, personne n'aurait pu l'y mettre, par la simple et excellente raison que, pour l'y mettre, il aurait fallu l'avoir. Je pose donc en fait que si nous sommes des hommes complets, non décapités, non mutilés par le malheur de notre naissance ou par notre faute, nous avons une oreille intérieure tendue vers l'infini, vers le monde invisible, vers Dieu. Maintenant, si nous suivons les indications de cette conscience naturelle, nous aimons à vivre religieusement, à prier, à adorer, à nous réunir pour adorer ensemble, à donner à notre vie une empreinte religieuse. Jusque là tout est bien. Mais voici où le levain du Pharisaïsme commence à se faire sentir. De ce que nous accomplissons volontiers et en toute sincérité certains actes religieux, nous inclinons à leur attribuer une valeur en quelque sorte magique. Il nous semble que notre vie sera d'autant plus religieuse que nous en multiplierons le nombre, nous finissons par

les accomplir machinalement et sans nous préoccuper du sentiment qui est en nous pour savoir s'il y correspond réellement. Quand nous voyons que les autres ne nous imitent pas dans ces actes multipliés de dévotion, nous concluons qu'ils manquent de piété. En un mot, nous identifions si bien la religion avec les formes que nous lui appliquons que nous devenons formalistes, étroits, intolérans, persécuteurs, qu'au lieu de faire luire devant les hommes la lumière de nos bonnes œuvres, nous devenons autant de petits tyrans, prêts à seconder les grands dans celles de leurs tyrannies qui nous plaisent. Il suit de là qu'on épie notre conduite, qu'on scrute nos démarches, qu'on cherche les preuves de notre sincérité, et comme nous ne pouvons pas prétendre qu'on nous trouvera sans défauts et sans fautes, il en résulte qu'on est d'autant plus frappé de nos écarts que nous affichions la prétention d'être supérieurs au commun des hommes. C'est l'histoire du pharisaïsme moderne comme de l'ancien. Il fait bien, lui aussi, ses prosélytes; mais la plupart du temps, bien loin de les rapprocher de Dieu, il les en éloigne.

Car nous pouvons aussi suivre une toute autre direction que celle que je viens de décrire. Nous pouvons faire porter à la religion la peine des abus commis par ses partisans. Il y a, dans la jeunesse surtout, mais plus tard aussi, un triste et puissant allié de l'irréligion, c'est la frivolité, la sensualité, le vice. Chez combien l'éloignement de la vie religieuse n'a-t-il pas pour racine première le secret désir de se livrer sans trouble, sans reproche importun de la conscience, aux vices qu'elle condamne, mais qu'elle ne condamne jamais si fortement que lorsqu'elle parle au nom de Dieu? Pourtant on n'avoue pas aux autres, on ne s'avoue même pas cette secrète connivence avec l'immoralité, et l'on cherche des prétextes pour se

justifier. Et ce sont les hommes qui passent pour les plus religieux qui fournissent ces prétextes. Ils sont étroits, ils sont superstitieux, ils sont antipathiques à la science, aux arts, au progrès de la liberté politique et religieuse, ils sont intolérans. Voudrions-nous être comme eux? Irions-nous donner dans ce pharisaïsme ressuscité? Non certes. Et c'est ainsi que pour ne pas s'inspirer du levain des Pharisiens, on s'enivre du levain d'Hérode.

Et j'ai connu des existences où l'on pouvait signaler des chutes successives, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Quel est donc le levain qu'il nous faut, celui qui fera droit à tout, qui répondra aux plus nobles besoins de notre âme et nous préservera de toute étroitesse, intolérance et superstition?

C'est le levain de Jésus Christ, tel qu'il se montre à nous dans les évangiles, de Jésus Christ si supérieur aux Pharisiens et aux Hérodiens, et crucifié à frais communs par les uns et par les autres, de Jésus Christ qui, au lieu d'opposer l'un à l'autre, le bigotisme des Pharisiens et l'immoralité irréligieuse des Hérodiens, comme s'il n'y avait qu'à choisir entre les deux, nous dit de regarder plus haut en nous disant que là est la vie, la vraie et la bonne. La religion de l'homme qui se sent fils de Dieu, la religion parconséquent de l'amour de Dieu et de l'amour des hommes, voilà le bon levain, salutaire et vivifiant. Prenez la société, prenez l'individu, il n'y a de salut que là. De toute autre manière vous faites du tort, vous faites du mal à l'une ou à l'autre, vous faites violence à leur vraie nature, et toujours la nature violée se venge.

De nos jours, M. F., le malheur, la malédiction, dirai-je, c'est qu'une foule de gens ne savent pas être religieux sans être étroits d'idées, ou larges d'idées sans être irréligieux. On s'étonne parfois du peu de progrès que font

au sein des masses les idées dites avancées. Comment en serait-il autrement, tant qu'un si grand nombre de ceux qui représentent ces idées avancées comprennent si peu la nature humaine qu'ils ne savent pas reconnaître en elle un besoin religieux qui réclamera toujours satisfaction et ira toujours du côté où celle-ci lui est offerte? Chose triste à penser et qui prouve une fois de plus la valeur permanente de l'histoire évangélique! L'esprit à la fois large et religieux de Jésus voit encore mainte fois se coaliser contre lui l'esprit pharisien et l'esprit hérodien. Il est dans sa destinée d'être toujours plus ou moins en minorité.

Ce n'en est pas moins lui qui triomphe, en ce sens qu'on est tôt ou tard forcé de revenir vers lui quand on s'aperçoit des lourdes chutes que l'on fait quand on s'en écarte. Pour nous, il est certain que le salut des sociétés et des individus, de nos jours comme il y a dix-huit siècles, est dans l'Evangile pur de Jésus Christ. Que des voix passionnées ou aveugles, qui le confondent avec une de ces formes transitoires, nous parlent de sa chute ou de sa disparition lente, cela ne nous ébranlera pas un seul instant. Il y a eu dans tous les siècles des prophètes à courte vue de ce genre. Cela n'empêche que si vous voulez marcher sur un terrain stable au milieu des sables mouvans qui nous entourent, c'est sur ce terrain préparé par la parole de Jésus qu'il faut nous rendre.

Car sa parole est vraiment divine. D'accord avec les besoins les plus sérieux de votre conscience puisqu'elle vous prêche le Dieu infini, tout-puissant, qui accueille toutes les sincérités, qui se voit dans tous les cœurs purs, qui a de l'espérance pour toutes les douleurs et de la vie pour toutes les morts; d'accord avec les besoins les plus impérieux de la société moderne, puisqu'elle veut que nous devenions parfaits comme Dieu lui-même, ce qui ouvre la

voie du progrès indéfini, continuel, en lumière, en charité, en beauté intellectuelle et morale, la parole du Christ domine d'une incomparable hauteur notre siècle, ceux qui le précèdent et ceux qui le suivront. Ne me dites pas qu'elle est intolérante; elle a stigmatisé, couvert d'ignominie l'intolérance incarnée dans le Pharisaïsme. Mais rappelez-vous aussi qu'elle est sainte, et que, si large qu'elle ouvre le Royaume de Dieu aux croyances, elle le ferme absolument aux égoïsmes et ne le rouvre qu'aux cœurs purs ou purifiés.

Puisse donc le levain de Jésus, le principe vivifiant du rapport filial qui nous unit à Dieu, devenir le principe directeur de notre vie! Ce ne sont ni des rites compliqués, ni des doctrines pénibles qui en surgiront, mais une série de bons sentimens, de consolations, d'espérances et de dévouemens, petits et grands, qui purifira, anoblira, perfectionnera notre vie toute entière et l'élévera à cette hauteur où elle se transforme spontanément en vie éternelle.

VI.

LA RELIGION AUX DIFFÉRENS AGES DE LA VIE.

I.

LA RELIGION DE L'ENFANCE.

> LAISSEZ VENIR À MOI LES PETITS ENFANS ET NE LES EN EMPÊCHEZ POINT: CAR LE ROYAUME DE DIEU EST POUR CEUX QUI LEUR RESSEMBLENT.
>
> Marc X : 14.

M. F., la religion, le sentiment religieux, la piété sont de tous les âges. A peine l'homme commence-t-il à prendre possession de la vie humaine que l'on voit poindre en lui la faculté religieuse. Cette tendance, guidée, purifiée, développée par la réflexion et l'expérience, l'accompagne pendant tout le cours de sa carrière terrestre et ne le quitte certes pas quand elle approche de son terme. Au contraire, c'est alors qu'elle revendique ses droits avec le plus d'insistance.

Je crois aussi, et il n'en pourrait être autrement, qu'à tous les âges la religion est identique à elle-même, c'est-à-dire que, bien étudiée, elle se ramène toujours aux mêmes élémens de dépendance et de confiance, de crainte et de joie, inhérens au sentiment de cette absolue perfection que nous

nommons Dieu. Mais il n'en est pas moins visible que chaque âge de la vie imprime son sceau particulier sur la religion de chacun de nous. C'est un seul et même fleuve, mais son cours varie, ses eaux se teignent de différentes couleurs, elles peuvent se rétrécir ou s'élargir, couler majestueusement ou s'encaisser dans un lit étroit ou profond. Tout dépend de la conformation des rives.

Je pense donc qu'il serait utile de diriger nos réflexions religieuses sur un sujet aussi important, qui est comme un texte fourni par la nature humaine, cette révélation de Dieu qu'il ne faut pas plus négliger que les autres, que dis-je? qui est la première et la plus instructive de toutes. Il y a quatre grandes divisions dans la vie, marquées toutes les quatre par de notables changemens dans la manière de comprendre et de sentir les choses, ce qui influe nécessairement sur le cours de nos idées ainsi que sur la vivacité de nos impressions, c'est l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse. Aussi peut-on dire, sans oublier l'unité essentielle de la religion dans ces quatre âges de la vie, qu'il y a en réalité une religion de l'enfance, une religion de la jeunesse, une religion de l'âge mûr, une religion de la vieillesse. Nous commencerons aujourd'hui l'étude à laquelle je vous convie, par la religion de l'enfance. Je n'ai pas besoin de vous dire que notre but serait surtout de rechercher quels sont nos devoirs, à nous qui ne sommes plus enfans, envers ceux qui le sont encore, de manière que, sur ce terrain comme sur les autres, notre expérience réfléchie vienne en aide au développement normal et sain des germes religieux que la nature ou, pour mieux dire, le Créateur a déposés dans le cœur de tout enfant venant au monde. Si Jésus, dans notre texte, voulait qu'on laissât venir à lui les petits enfans, c'est bien évidemment comme s'il nous disait, à nous ses disciples: Amenez-les moi.

I. Et d'abord, qu'est-ce que la religion de l'enfant? Qu'est-ce qui la distingue?

O M. F., je pense que je peux faire appel ici aux souvenirs de la plupart d'entre vous, à des souvenirs bien vénérables et bien doux. Vous rappelez-vous vos premières émotions religieuses? Vous rappelez-vous ce qu'une mère bien aimée vous disait de ce bon Dieu qui est au ciel, et qui, voyant tout, pouvant tout, fait reposer sa bénédiction sur les enfans dociles, et comment vous leviez vers le ciel un regard qu'aucune souillure n'avait encore terni, comme si vous aviez pu percer l'azur et découvrir au-dessus la face du Père céleste? Vous rappelez-vous vos prières enfantines, vos idées naïves sur le monde supérieur, et comment les cieux et la terre se confondaient dans votre âme en un sourire universel? Oh! que de fois, au milieu des assauts et des orages de la vie, n'avez-vous pas regretté la foi insouciante des premières années! Que de fois ne voudrait-on pas redevenir petit enfant pour avoir la consolation prompte, l'espérance facile, la confiance entière! On se fait illusion, sans doute, parce que dans les circonstances où nous sommes, avec l'expérience de l'âge mûr, une religion toute irréfléchie et naïve comme celle de l'enfance, si elle était possible, serait impuissante. Mais cela prouve seulement qu'ordinairement et à moins qu'une mauvaise direction donnée au sentiment religieux par une instruction mal inspirée n'ait altéré dans nos âmes le parfum de la fleur naissante, la religion commence par être une joie dans notre cœur.

Ce qui la caractérise encore chez l'enfant, c'est sa spontanéité; j'entends par là que l'enfant, dès qu'il arrive sur le seuil de la vie spirituelle, est religieux naturellement, sans se demander s'il doit l'être ou non. Ce qu'on lui dit sous le rapport religieux, à la seule condition de se

mettre à la portée de son intelligence, il l'accepte sans étonnement, comme une chose qui va de soi. Et de là, M. F., la grâce, la poésie, l'admirable sécurité de la religion de l'enfant. Il s'avance au devant de Dieu comme au devant de la vie, le sourire aux lèvres, le cœur radieux de confiance. Disons-le en passant: dans cette assurance instinctive qui ne doute de rien, qui colore d'avance l'avenir des plus riantes couleurs, il y a toute une prophétie divine, toute une promesse de Dieu. Sans doute, l'enfant qui sourit d'aise à la vie terrestre se trompe grandement sur ce qui l'y attend. Mais au nom du Dieu vivant, du Dieu qui n'est pas celui des morts, il faut affirmer que cette confiance n'est pas un piége tendu par la nature, il faut y voir le premier en date des indices qui nous prédisent les meilleures choses. Dieu tiendra à l'homme mûri par la vie terrestre la promesse qu'il a faite à l'enfant dès son entrée dans le monde.

En même temps, et cela résulte aussi bien de ce que nous venons de dire que de la faiblesse de son intelligence, la religion de l'enfant est nécessairement simple. Il serait incapable de raffiner, soit sur le dogme, soit sur les formes religieuses. Si l'on veut à tout prix substituer à cette simplicité sereine de nombreuses définitions et des actes compliqués, on lui parle une langue inconnue, on le rebute, on le fatigue, on n'obtient rien. Est-ce un malheur? Non. La religion vraie et pure doit être simple, comme tout ce qui vient de Dieu.

Joyeuse, naïve, spontanée, simple, voilà les caractères que la nature donne à la religion de l'enfance. Encore une fois il faut considérer cela comme une chose qui doit être et que l'on gâte en voulant forcer la nature. Pourquoi Jésus aimait-il les petits enfans? C'est que dans les dispositions instinctives, irréfléchies de leurs âmes, il

voyait l'indication de ce que l'homme doit devenir avec réflexion et conscience de ce qu'il fait. On a observé depuis longtemps qu'en matière d'art l'homme cherche d'abord à s'éloigner autant que possible de la nature, que l'art suprême est d'y revenir sciemment, et qu'au fond rien n'est plus difficile que d'être naturel. On peut en dire autant de la religion. Ce qui résulte de bien des travaux et de l'expérience des siècles, c'est que rien n'est supérieur à la foi sereine de l'enfant, quand l'homme fait y revient par la volonté et la réflexion. Pour l'un comme pour l'autre, tout revient à ce simple sentiment: Confiance dans le Père!

Et ici, M. F., voyez quel avantage nous devons à l'Evangile de pouvoir donner sur-le-champ à nos enfans une notion de Dieu qu'ils pourront, qu'ils devront même développer et rectifier par la suite, mais qu'ils n'auront jamais à abandonner, et qui, à la portée de l'âge le plus tendre, résume pour l'esprit le plus cultivé tout ce que le sens religieux réclame de l'auguste réalité qui est son objet, je veux dire la notion du Père céleste. L'enfant, je parle du moins de la généralité des cas, saisit admirablement vite cette idée du Père céleste. Il n'a qu'à reporter vers le ciel une analogie avec ce qu'il connait le mieux ici-bas. Le culte de Dieu n'est ainsi pour lui qu'un prolongement de celui qu'il rend d'abord à ses parens. A ces caractères de sérénité, de spontanéité, de simplicité, qui sont les caractères naturels de la religion de l'enfant, nous pouvons ajouter celui-ci qu'elle est aussi naturellement chrétienne.

Nous devions au préalable faire cette analyse. Nous voulons savoir, je l'ai dit, quels sont nos devoirs envers l'enfant sur le terrain de la religion. Il faut que cette religion enfantine devienne, moyennant une sage direction, le sol où germe la moisson de l'avenir. Il se peut que, faute de soins ou par une mauvaise culture, cette moisson avorte.

Il se peut qu'au lieu de donner un grain savoureux et nourrissant, elle produise des fruits empoisonnés. Or il me parait de toute évidence que, pour écarter ces dangers, réaliser les espérances, il n'y a rien de mieux à faire que d'entrer dans le plan de Dieu. En matière de culture, en matière d'éducation qui est aussi une culture, il faut aider, favoriser, activer l'action de la nature, et non pas la contrarier ou vouloir lui en remontrer. C'est comme si l'on voulait mieux savoir que Dieu. L'homme n'est devenu agriculteur qu'après avoir observé les conditions auxquelles le grain mûrit, et mûrit bien. Tout son travail aboutit à rendre plus faciles les opérations que toute plante abandonnée à elle-même fait spontanément. Voilà pourquoi il était urgent de savoir ce que la religion de l'enfant est naturellement, avant de dire comment nous pouvons seconder son heureux développement.

II. Ici pourtant quelques voix s'élèveront pour protester. Il y a des personnes qui refusent de donner à l'enfance une éducation religieuse proprement dite. Leurs motifs sont que l'on impose malgré soi ses idées à l'enfant et que par là celui-ci est lésé dans sa liberté; qu'on lui fait faire un choix avant qu'il soit d'âge à savoir ce qu'il fait; que d'ailleurs parler de Dieu à un enfant, c'est se condamner fatalement à lui inculquer des erreurs, puisqu'un enfant est incapable de se former des idées de Dieu dignes de leur objet et se crée toujours plus ou moins une idole. Aussi voit-on des théoriciens qui proposent de bannir entièrement la religion de l'éducation (*).

(*) Il sera peut-être bon de faire observer que ces réflexions visent essentiellement l'éducation domestique, celle de la famille. L'éducation publique pose sous le rapport religieux un problème beaucoup plus compliqué et dont nous n'avons pas entendu parler dans ce discours.

M. F., au nom de celui qui aimait qu'on lui amenât les petits enfans, je m'oppose de toute mon énergie à ces théories spécieuses. Tous ces argumens portent à faux, et vous allez le voir.

D'abord veuillez remarquer que, si l'on devait attendre pour s'occuper de Dieu que l'on pût se former une idée entièrement exacte de l'Etre absolument parfait, dont la majesté nous éblouit quand nous voulons le regarder en face et dont l'infinité brise par tous les points les formes que peut lui appliquer notre raison finie, on attendrait toute la vie. Est-ce donc que l'homme est jamais capable d'avoir une idée parfaitement exacte de Dieu? Est-ce que la même distance qui sépare notre notion enfantine de Dieu de notre notion actuelle ne pourrait pas fort bien se retrouver entre celle-ci et la notion que nous serons en état de nous former de l'Etre des êtres quand nous le connaîtrous de plus près? Non. Ce que le bon sens d'accord avec la plus haute raison nous dit sur ce point, c'est que nous devons tâcher de concevoir et de faire concevoir Dieu à tout âge sous les traits les plus augustes et les plus purs que chaque âge puisse comprendre. C'est là le seul terrain sûr où nous puissions prendre pied, et si l'enfant se trompe dans les idées naïves qu'il se fera du Père céleste, l'essentiel c'est qu'il l'aime, le vénère et l'adore: la purification de ses idées se fera d'elle-même et sans effort à mesure que sa raison grandira.

Quant aux autres raisons tirées de la liberté de l'enfant, elles ne valent pas mieux que la précédente. Sans doute, et nous allons revenir là-dessus, il faut que les parens ou les éducateurs ne prétendent pas modeler à tout prix les jeunes intelligences sur le moule de la leur. Sans doute il faut, dans l'éducation religieuse, laisser la porte ouverte à la réflexion, à l'examen qui viendront plus tard, et

surtout dans une église comme la nôtre, c'est notre devoir de dire à nos enfans, dès qu'ils peuvent comprendre la portée d'un tel langage: Ne crois pas seulement parce qu'on te l'a dit, pense, réfléchis, cherche par toi-même. Mais de là à ne pas intervenir dans le développement du sentiment religieux de l'enfant, de là à ne pas lui procurer les douces émotions, les délicieux souvenirs dont je parlais en commençant, il y a un abîme. Qu'encore ici la nature — et n'oubliez pas, je vous prie, que l'indication de la nature est celle de Dieu — la nature, dis je, soit notre guide. Le père et la mère ont trop de joie à suivre l'éclosion du sentiment religieux dans l'âme de leurs enfans, pour que cela ne soit pas conforme à la vraie méthode de l'éducation des âmes. Au surplus, qu'aurez-vous gagné pour la liberté de vos enfans en les abandonnant complètement à eux-mêmes sous le rapport religieux? Pouvez-vous empêcher la société qui vous entoure, les traditions nationales, votre exemple à vous-mêmes, d'influer dès la première heure sur leur pensée religieuse? Pouvez-vous les soustraire au milieu social où vous vivez et où ils grandiront mêlés à toutes les vérités et à toutes les erreurs qui y ont cours? Les éléverez-vous dans un désert? Prenez garde qu'au lieu de votre intervention éclairée, prévoyante, affectueuse, vous ne les livriez simplement à des influences subalternes et superstitieuses. Il y eut un temps, bien lointain, mais retrouvé par la science moderne, où il ne pouvait y avoir d'éducation religieuse par la raison qu'il n'y avait pas encore de religion enseignée ou traditionnelle, un temps où l'homme, encore enfant d'esprit, était précisément au point de vue religieux ce qu'on voudrait que nos enfans fussent aujourd'hui, c'est-à-dire qu'il était entièrement abandonné à lui-même. Croyez-vous que l'homme, jouissant ainsi de sa pleine indépen-

dance, arriva tout d'un coup à la vérité religieuse? Nullement. L'homme se fit païen, polythéiste, il adora la nature visible. Cela devait être, l'humanité devait passer par là; mais comme, sous aucun autre rapport, vous n'élevez vos enfans dans la condition du sauvage à peine arrivé au seuil de la vie de l'esprit, comme en fait de vêtement, de nourriture, de savoir et de goûts, vous entendez les faire profiter immédiatement et dans la seule limite de leurs forces de tout ce que les siècles accumulés nous ont légué de bien-être, de connaissances et de civilisation, il serait tout simplement absurde de faire pour la religion une exception que rien ne justifie.

III. Donc l'éducation religieuse est un devoir pour nous, un droit parconséquent pour nos enfans. Mais comment et dans quel sens faut-il la diriger?

Rappelons-nous les caractères naturels de la religion de l'enfant, cette simplicité, cette naïve confiance, cette spontanéité qui en fait le charme et la fraicheur. Ne voyez-vous pas que l'une des premières indications qui nous soit donnée par là, c'est que les alimens qu'il nous faut offrir à sa conscience religieuse doivent être simples comme elle? Le Père céleste, son amour, sa sainteté, sa présence dans la nature et dans la conscience, les paroles et les actes les plus faciles à expliquer de celui qui nous l'a fait connaître, voilà ce qu'il faut lui donner en pâture. Lui apprendre de bonne heure à admirer les œuvres de Dieu, à bénir sa providence, à lui rendre grâce de ces mille bienfaits auxquels l'habitude nous rend trop insensibles, rattacher tout de suite l'idée de Dieu à celle du bien qu'il faut faire et du mal qu'il faut fuir, lui faire sentir que quand on a fait son devoir, on n'a plus qu'à se confier au Père tout puissant qui nous l'a prescrit, lui faire prendre goût à la

prière, mais tout cela simplement, brièvement, à la portée de son intelligence, voilà ce qui est indiqué par la nature, voilà le fondement de l'édifice sur lequel le reste pourra s'élever sans peine.

Surtout, pas de dogmatisme. Ne cherchez pas à faire de vos enfans de petits théologiens précoces qui ne seraient que ridicules. Je souffre quand je vois à quelles absurdités l'étroitesse théologique a pu pousser certains éducateurs. Il est une foule de questions qui nous préoccupent, mais dont l'enfant ne peut rien savoir, en particulier les questions de la grâce et du péché. Quand on pense qu'il existe des livres dits d'éducation où l'on fait dire à des enfans de six à huit ans qu'ils sont profondément corrompus et souillés et qu'ils n'ont de paix que celle qu'ils doivent au sang du Christ! Oh! que l'apôtre Paul avait mieux compris la chose! Pour lui, l'âge de l'enfance était celui de la loi; l'âge mûr, celui de la grâce. Il faut en effet, pour apprécier la doctrine de la grâce, avoir en soi l'expérience du péché, de sa misère morale, de son impuissance, avoir faim et soif de relèvement et de miséricorde. Tout cet ordre de sentimens, toute cette dialectique intérieure est absolument lettre morte pour l'enfant, et si l'on peut en surcharger sa mémoire, on ne parviendra jamais à la faire descendre dans son cœur. Encore une fois l'enfance doit être sous la loi, c'est-à-dire que tout se borne pour l'enfant à ceci qu'il est bien d'obéir, mal de transgresser, et qu'on est toujours malheureux, quand on a mal fait. C'est la vertu chrétienne, et non le dogme plus ou moins chrétien, qu'il faut lui enseigner.

J'aborderai pourtant une question spéciale dont nos habitudes, les traditions de notre église et les nécessités elles-mêmes d'une bonne éducation religieuse réclament la solution.

L'enfant n'aime pas l'enseignement abstrait, c'est à dire donné directement d'une manière générale et impersonnelle. Il lui faut des faits particuliers, des histoires, et, je l'ajouterai, du merveilleux. On veut bannir ce dernier élément de l'éducation moderne: j'estime qu'on a tort. Je n'aime pas plus les petits rationalistes que les petits orthodoxes: les uns et les autres sont pédans, manquent de sérénité et bientôt de sincérité religieuses. Le tout, c'est de bien choisir le merveilleux. Or, d'après nos habitudes traditionnelles, on satisfaisait à ce goût dans nos familles par les intéressantes histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament. Voici maintenant la question telle qu'elle se pose: nous n'acceptons plus nous-mêmes toutes ces histoires avec la docilité qu'on pouvait avoir autrefois. Il est tel de ces récits qui nous répugne, tel autre que nous tenons pour inadmissible, tel autre que nous savons contraire aux faits les plus avérés. Que faire donc? Continuer de raconter comme vrai à nos enfans ce que nous savons faux? Ou bien les laisser dans l'ignorance en nous bornant aux conseils d'une morale abstraite et sans prise sur leur âme? La question est délicate. Elle m'est souvent posée. L'expérience nous apprend que des enfans, sinon en très bas âge, mais encore bien jeunes, font spontanément à leurs parens des questions ou des objections qui dénotent combien la foi pure et simple des générations qui nous ont précédés devient impossible dans nos sociétés modernes. Voici ce que je considère comme la voie la plus sûre et la plus pratique.

Je pense d'abord que l'enfant doit connaître la tradition biblique. On peut, on doit la lui raconter tout simplement telle qu'elle est dans les Livres saints, en lui disant que, quand il sera plus grand, il comprendra mieux bien des choses qu'on ne pourrait lui expliquer encore. Selon

les circonstances, le développement plus au moins précoce, on pourra lui donner quelques explications élémentaires. Si vous ne savez pas vous-mêmes donner à l'enfant toutes les explications qu'il désire, renvoyez-le au pasteur qui fait ou qui fera son instruction catéchétique. Mais surtout, je vous en supplie, pas de formules despotiques, ne lui interdisez pas de penser, de réfléchir sur ce qu'il entend. Je le répète: raconter l'histoire sainte sous sa forme ordinaire et dire d'avance qu'elle renferme bien des choses difficiles qu'on saura quand on pourra les savoir, voilà selon moi la vraie méthode à suivre. D'un côté, vous ne lui fermerez pas cette source incomparable de poésie, de bons enseignemens, d'impressions augustes ou ravissantes, que nous ouvre à tous l'histoire sainte; de l'autre, vous ouvrez vous-même la porte par laquelle il entrera plus tard sur le terrrain de la réflexion et de la critique. Ne croyez pas, si vous agissez de la sorte, qu'il en vienne jamais à mépriser l'histoire sainte: au contraire, il l'aimera toujours et là comprendra de plus en plus. Savez-vous ce qui arrive à ceux qu'on a courbés despotiquement sous le joug d'une foi imposée? C'est que, par la suite, les objections devenant plus fortes que leur soumission, ils rejettent tout en bloc et nous donnent l'exemple de ces incrédulités affligeantes qui prouvent que jamais ceux qui en sont atteints n'ont su ce que c'était que la douceur, la joie de l'adoration. S'ils l'avaient su, jamais il n'y auraient renoncé.

M. F., si j'insiste sur ce point, c'est que je voudrais que toujours, à l'heure où l'enfant fait place au jeune homme, la religion ait toujours été pour lui une amie, une bonne conseillère, la joie de son âme, jamais un fardeau, un joug imposé, artificiellement ajusté sur un crâne qui n'était pas fait pour cela. L'un des hommes qui ont

le plus honoré le christianisme du XIXe siécle, Théodore Parker, qui rendait grâce à ses parens de la bonne direction qu'ils avaient donnée à son développement religieux, disait un jour: Ma tête n'est pas plus naturelle à mon corps que ma religion à mon âme. Et si je tiens à ce que beaucoup d'autres puissent s'approprier de telles paroles, c'est qu'à cette condition seulement la religion devient une puissance intérieure. Grandissant avec nous, elle fait partie de notre personnalité, et nous pouvons compter sur elle aux jours d'orage qui nous attendent, elle ne nous fera pas défaut.

Je le sais, hélas! l'éducation domestique est loin d'être toujours suffisante pour contrebalancer les mauvaises influences du dehors aussi bien que les mauvaises inspirations du dedans. Que de fois ne voit-on pas les jeunes gens tromper toutes les espérances qu'avait fait concevoir leur éducation soignée! Que cette triste expérience ne soit toutefois jamais un motif d'indifférence ou de découragement pour les parens. La même expérience prouve que les bons principes, les bons exemples, les bons enseignemens de l'enfance peuvent être recouverts plus ou moins longtemps par le flot des entraînemens vicieux, mais il est bien rare, si même il arrive jamais, qu'ils se perdent. Et celui à qui son père et sa mère ont légué un pareil trésor le retrouvera toujours tôt ou tard. Et quand les passions déchaînées auront porté leurs tristes fruits, quand l'heure de la réflexion et du regret tardif aura sonné, croyez bien que le fils prodigue se souviendra de la maison paternelle, et qu'aux jours mauvais il ouvrira lui-même son cœur pour y chercher au plus profond ce qu'un père et une mère lui avaient dit aux temps heureux de la première innocence. O pères et mères, qui savez vous imposer tant de sacrifices et de peines pour constituer la fortune matérielle de vos

enfans, sachez vous en donner aussi pour anoblir et enrichir leur cœur. Ne considérez jamais comme inutile ou destiné à se perdre le bon grain que vous semez dans leur âme. Ce grain est de Dieu et ne saurait se perdre absolument. En revanche, j'ai entendu plus d'une fois des hommes faits se plaindre amèrement de ce que leurs parens n'avaient jamais songé qu'à leur position matérielle; et je puis bien vous assurer, si vous ne le savez pas déjà par vous-mêmes, que le jour où il faut suivre le cercueil d'un père ou d'une mère, c'est le souvenir de leurs directions morales et religieuses qui les rend le plus vénérables et qui vient encadrer comme une céleste auréole leur image gravée au fond de nos cœurs.

Oh! c'est que tous les conseils que j'ai cru devoir vous donner ne serviraient de rien, s'ils n'étaient pas commentés et rehaussés par l'exemple que vous donnez vous-mêmes à vos enfans. Vous le savez bien, les enfans sont tout à la fois naïfs et observateurs. Bien vite ils surprendront le désaccord, s'il existe, entre vos conseils, vos exhortations et votre conduite. Le même grand homme, dont je vous citais tout à l'heure une belle parole et dont les parens n'étaient pourtant que de simples agriculteurs, avait bien plus encore profité de leur exemple que de leurs enseignemens. „Durant „toute mon enfance", dit-il, „je n'entendis pas mes parens „prononcer un seul mot irréligieux ou superstitieux." Songez donc que vous êtes invités par Jésus à lui amener vos enfans! Songez que la première idée qu'ils recevront de Dieu auprès de lui, c'est qu'il est leur Père céleste. Et quelle affligeante confusion d'idées dans l'âme d'un pauvre enfant, s'il se trouve que cette comparaison de Dieu avec un père n'offre rien pour lui de vénérable ni d'attirant! Quelle honte pour celui qui contriste l'âme de son enfant par ce déplorable désaccord entre deux idées, deux notions,

qui doivent en quelque sorte se fondre l'une dans l'autre ! Nous sommes prêtres, M. F., médiateurs entre Dieu et nos enfans, tant qu'ils n'ont pas atteint l'âge du discernement. Rappelons-nous toujours cette sainte, cette auguste vérité. Qu'elle élève et purifie notre vie de famille ! Si nous faisons, par notre expérience, le bien moral et religieux de nos enfans, ceux-ci par leur innocence font le nôtre. En leur communiquant notre expérience, sachons raviver en eux notre confiance en Dieu, notre foi filiale dans son amour de Père. Tous devant lui, nous sommes de pauvres et faibles enfans. Soyons pour les nôtres ce que nous désirons qu'il soit pour nous.

VII.

LA RELIGION AUX DIFFÉRENS AGES DE LA VIE.

II.

LA RELIGION DE LA JEUNESSE.

SOUVIENS-TOI DE TON CRÉATEUR AUX JOURS DE TA JEUNESSE.

Ecclés. XI: 3.

Vous savez que je compte appeler successivement votre attention sur les quatre périodes entre lesquelles se partage la vie humaine normale, l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse, et étudier avec vous les modifications que chacune de ces périodes fait subir à la religion qui doit les accompagner toutes. Nous avions naturellement commencé par l'enfance, nous continuerons aujourd'hui par la jeunesse.

Veuillez également vous rappeler le point de vue auquel nous nous étions placés pour tâcher de rendre cette étude pratique et fructueuse. En parlant de l'enfance, nous avions surtout en vue l'éducation de l'âme religieuse. Mais en réalité l'éducation est chose de toute la vie. La seule différence essentielle est que l'enfant doit être instruit par d'autres, tandis que, pendant tout le reste de la vie et à mesure

qu'on avance en âge, on doit toujours plus s'instruire soi-même par soi-même. Ce n'en est pas moins toujours une éducation, et parconséquent les principes au nom desquels il faut diriger cette éducation par soi-même ne sauraient différer beaucoup de ceux qui doivent présider à l'éducation de l'enfant. Or, nous étions partis du fait que toute éducation est une culture. L'éducation ne crée pas, elle développe, elle féconde des germes déjà existans. La grande règle est donc d'observer en premier lieu la nature, cette révélation permanente de la volonté divine, de voir quelle direction elle prend, quels besoins elle cherche à satisfaire, quels dangers particuliers elle donne lieu de craindre, et, une fois ces observations réunies, de diriger la culture de manière à faciliter cette marche, à répondre à ces besoins, à prévenir ces dangers. C'est une méthode toute semblable que nous appliquerons à la religion de la jeunesse: observer d'abord, et conclure d'après les choses observées.

I. Et d'abord, quand de la religion de l'enfance je passe à celle de la jeunesse, je suis frappé des différences que le changement d'âge apporte avec lui.

Il y a une première différence dans le ton fondamental de la piété. Chez l'enfant, la religion était naïve, irréfléchie, ordinairement sereine et joyeuse. L'enfant ne s'étonne pas plus d'apprendre qu'il est un Dieu qu'il ne s'étonne de voir que l'eau mouille, que l'herbe est verte et que le soleil brille. La pensée du bon Dieu fait partie, comme l'amour de sa mère, des élémens fixes de sa vie quotidienne, et pour lui l'un n'est pas plus extraordinaire que l'autre. Aussi sa religion est-elle plutôt grâcieuse, charmante, que profonde et émue. Désormais, avec la jeunesse, il en sera autrement. Si une jeune âme, parvenue à l'âge du discernement et de la réflexion, a le bonheur d'avoir développé les germes

religieux que Dieu a déposés en elle, sa religion se dore de tous les reflets que les sentimens chaleureux de la jeunesse lui communiquent. Elle sent que, puisque Dieu est, Dieu règne; que la religion ne peut pas être une chose à côté des autres dans la vie, mais qu'elle a droit à la prééminence; que si elle est, elle est reine; et comme nous raisonnons dans la supposition qu'elle est, nous dirons que comme la religion de l'enfance est surtout sérénité naïve, celle de la jeunesse est surtout sentiment enthousiaste et exalté.

Autre différence. Dans l'enfance il n'y a pas lieu de distinguer entre la piété particulière d'un sexe et celle de l'autre. Le petit garçon, la petite fille ne diffèrent pas en religion. Avec la jeunesse, même déjà dans l'adolescence, un contraste marqué se manifeste sous ce rapport, et il n'est pas un pasteur, il n'est pas un instructeur religieux qui n'ait dû faire cent fois cette observation. Chez le jeune homme, toujours à supposer que la religion existe réellement dans son cœur, l'imagination tient une grande place dans les élans de sa piété, une imagination parfois vagabonde, mais que soutient l'impétuosité naturelle de son âge, et qui s'introduit dans sa religion comme dans tout le reste. Il aime les grands horizons, il s'élance volontiers dans l'infini avec une confiance souvent présomptueuse, il lui faut des principes absolus, et il prend aisément des images pour des raisons. Toutefois il y a un charme incontestable et un élément très légitime dans cette ardeur juvénile qui ne doute de rien, ne s'effraie de rien. — Chez la jeune fille, au contraire, (et vous comprenez bien que je parle ici tout à fait en général), la piété a quelque chose de plus intime, de plus soumis, de plus tendre. Si elle est pure, la religion devient dans son âme une mélodie intérieure qui berce ses pensées et ses espérances confuses. De même que l'imagination prédomine le plus souvent dans la religion du jeune

homme, l'émotion douce et cachée caractérise plutôt celle de la jeune fille. Moins préoccupée que le jeune homme de ce que fait ou de ce que pense le vaste monde, elle l'est plus de ce qu'elle fait et de ce qu'elle pense elle-même. Connaissez-vous au monde quelque chose de plus suave, un parfum plus doux que celui qu'exhale la piété, cette fleur des cieux, éclose dans l'âme d'une jeune chrétienne?

Voici maintenant une troisième différence, à bien des égards fort triste, qui distingue la religion de la jeunesse de celle de l'enfance. Avez-vous remarqué tout à l'heure qu'en faisant nos observations sur les caractères distinctifs de la religion de la jeunesse, nous devions toujours faire cette réserve: Dans la supposition où la religion existe réellement? Hélas! on ne peut pas toujours le dire. L'enfance est religieuse sans réflexion, et à moins qu'une éducation fonciérement irréligieuse et mauvaise n'ait étouffé les germes de la foi dans un jeune cœur, il est bien évident que l'en fant ne repousse jamais l'instruction ni la vérité religieuses. Avec la jeunesse l'âge de la réflexion arrive, et il se trouve plus d'une fois que la réflexion tue la religion, même dans les cœurs que l'on croyait les mieux préparés. D'où vient cela? On ne peut pas dire que ce soit parce que la science et l'expérience en ont démontré l'inutilité ou la fausseté. Le jeune homme n'a encore que très peu de science, et il n'a pas du tout d'expérience, et une telle explication ne signifierait quelque chose que dans les cas dont j'ai parlé l'autre fois, où l'on aurait commis l'énorme maladresse d'imposer la religion à l'enfant comme une tyrannie au lieu de la lui faire aimer comme une joie. En tout cas il faut bien qu'il y ait un motif qui pousse le jeune homme, atteint d'un pareil malheur, à cette mutilation déplorable. Or il est une cause plus générale, bien que rarement avouée, et qu'il faut considérer en face.

On prétend parfois que la vie morale peut très bien se passer de la vie religieuse. J'en doute fort. Je peux bien admettre, moyennant certaines conditions de tempérament et de position sociale, qu'une vie uniquement dirigée par l'intérêt bien entendu puisse être extérieurement régulière. Mais vous m'avouerez facilement que la vie morale ne consiste pas seulement en cela. Elle exige, pour être réelle et sérieuse, des combats, d'énergiques efforts, un sentiment exalté du devoir; il faut, en un mot que le devoir soit chose *sacrée*, pour qu'on le préfère à tout, qu'on se résigne à tout plutôt que d'y manquer. Le devoir, chose sacrée! Ne voyez-vous pas, dans cette expression qui vient se placer d'elle-même sur nos lèvres, le cachet religieux que le devoir a pour celui qui ne connait rien de plus auguste au monde? O M. F., si l'on y pense bien, on ne tarde pas à trouver que la religion du devoir a pour corollaire immédiat, pour compagnon nécessaire, le devoir de la religion.

Hé bien! savez-vous pourquoi le devoir de la religion pâlit et même disparait dans le cœur de trop nombreux jeunes gens? C'est que chez eux la religion du devoir subit elle-même un obscurcissement parallèle. Les deux choses, encore une fois, sont corrélatives. Le jeune homme, en butte à des tentations plus fortes et surtout moralement plus graves que l'enfant, risque fort de trouver importunes les voix austères qui lui parlent de renoncement, d'empire sur soi-même, de combat et de fidélité stricte à la conscience. Alors il cherche si ces préceptes sont aussi imprescriptibles qu'on le lui dit. Il se demande avec complaisance s'il est nécessaire de s'imposer tant de peines, et s'il ne serait pas tout aussi légitime d'aller où son cœur le mène, de suivre le regard de ses yeux. Une fois sur cette voie, il rencontre vite une pensée qu'il a besoin d'oublier ou d'effacer, la pensée de Dieu. Cet œil qui le

suit partout, ce reproche vivant qui se dresse devant lui, l'obsédent, et alors il ne veut plus ni voir ni entendre. De là une double direction possible, ou l'indifférence ou l'incrédulité; l'indifférence, c'est à dire l'oubli, le silence; l'incrédulité, c'est à dire la négation hautaine. On voit alors le jeune homme rompre systématiquement avec toute habitude religieuse. Il ne se présente plus jamais dans les temples. Il n'aime plus le culte en commun. Jésus le convie en vain à sa table: il n'y vient pas. Ses lectures sont uniquement frivoles, quand elles ne sont pas démoralisantes. Ses plaisirs, n'en parlons pas.

Il est encore une autre tendance fâcheuse qui pousse la jeunesse dans l'irréligion. La jeunesse n'aime pas seulement l'indépendance, elle aime plus encore peut-être à en faire montre. De là beaucoup de petits ridicules, dont on peut sourire, surtout quand on voit combien peu ceux qui se les donnent se doutent qu'ils les ont. Il y a, dans le jeune homme qui fait étalage de sa liberté récente, quelque chose qui fait penser au parvenu voulant que tout le monde remarque son luxe. Mais il est d'autres ridicules qui feraient plutôt pleurer. La religion, qui est un frein, lui fait l'effet d'une de ces sujétions qu'il est de bon goût de secouer bien ostensiblement, de manière que „nul n'en ignore," et combien ne voit-on pas de ces jeunes vaniteux qui font parade de leur irréligion comme de leurs vices!

La jeune fille est plus à l'abri, pour toute sorte de raisons, de ces naufrages religieux. C'est tout à la fois le privilège et l'infortune de son sexe que les grandes chutes sont plus difficiles, mais d'autre part plus profondes pour elle que pour le jeune homme. La femme irréligieuse, la femme qui fait profession d'oublier Dieu ou de le nier, est quelque chose de si peu naturel, disons le mot, de si laid, qu'un secret instinct l'avertit, je crois,

qu'elle se défigure par l'irréligion avouée. Toutefois qu'elle prenne garde à la religion de pure forme, professée uniquement parce que cela sied. Le danger qui la menace le plus, la mondanité, la frivolité futile, l'y pousse. La religion réelle engendre les pensées sérieuses et ne permet pas de faire consister tout le bonheur de la vie dans les vains triomphes et les joies fugitives de la société. De là le genre particulier de l'irréligion chez la femme. Par habitude, par convenance, elle continuera d'observer des formes religieuses; mais son cœur est sec, elle ne trouve aucun plaisir dans la prière ni dans l'adoration. Sa religion est plaquée sur sa vie; c'est un fard, et par dessous l'âme se ride.

Oh! qu'il est urgent de répéter à ces insensés qui ne savent ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils font, le conseil de la vieille sagesse, cette parole d'un sage inconnu de Judée, qui nous arrive mystèrieusement des profondeurs de l'antiquité: *Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse!* Ni printemps, ni jeunesse ne durent toujours; que dis-je? ils sont l'un et l'autre de bien courte durée. Qu'ils sont ennemis d'eux-mêmes ceux qui, avec plus ou moins d'artifice, s'appliquent à tarir cette source d'eau vive qui ne demandait qu'à couler pour embellir et féconder leur vie entière! Jeune homme, jeune fille, souviens-toi! Tu as des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Les fleurs du printemps, desséchées par un vent froid et aride, ne donnent pas de fruit en automne. Souviens-toi! Ce n'est pas impunément qu'on se mutile. Si tu paralyses l'œil que Dieu t'avait donné pour regarder dans les cieux, si tu bouches l'oreille qu'il avait ouverte en toi pour que tu entendisse sa parole, tu seras spirituellement aveugle et sourd. Souviens-toi! Les aveugles, les sourds sont de malheureux infirmes privés des meilleures joies. Ils tombent,

quand ils veulent s'avancer sans guide, ils tombent bien bas et ne savent plus comment se relever. Souviens-toi! Aujourd'hui pour toi, c'est l'insouciance et le rire; demain, c'est le souci, la tristesse; après-demain, c'est le tombeau. Puisque tu marches au-devant de la nuit, tiens donc ta lampe allumée, garde-toi de la mettre sous le boisseau. Je te dis en vérité qu'on ne se passe pas de Dieu dans la vie, et qu'on s'en passe encore moins dans la mort.

II. Voilà donc ce que nous constatons dans la jeunesse: Religion facilement enthousiaste, plus souvent imaginative chez le jeune homme, plus souvent tendre et mystique chez la jeune fille, risquant chez l'un et chez l'autre de sombrer sous l'influence des passions et des plaisirs du monde. Voyons maintenant les qualités et les défauts qui dérivent de cet état des choses.

Je suppose maintenant que je m'adresse à une jeunesse intelligente et sérieuse, je ne dis pas rigoriste ni affectée, (ni le rigorisme, ni l'affectation ne sont intelligens et sérieux), à une jeunesse qui comprend que Dieu ne nous appelle pas pour rien à l'adorer, à l'aimer, et qui, tout en participant aux défauts de notre pauvre nature humaine, entend bien tenir allumée la lampe du Saint Esprit dans son âme.

Cette jeunesse-là, je la bénis et je l'encourage, je lui dis: c'est bien et c'est beau! Oui, la religion de la jeunesse est une belle et sainte chose. Quelle marque de notre nature supérieure dans cette flamme sacrée qui vient reluire sur de jeunes fronts commençant à s'ouvrir aux grandes pensées, aux émotions généreuses! Quelle réjouissante manifestation d'une maturité qui commence, d'une virilité précoce, dans cette tête qui brille du feu de la vie, qu'anime la fierté qui sied à la créature spirituelle, et qui

sait se grandir encore en se courbant devant Dieu ! Chez le jeune homme impétueux, fort, en pleine possession de ses facultés intellectuelles, quelle auréole vient comme entourer sa face, quand, en souvenir et au nom de Dieu, les pensées nobles, les résolutions sérieuses, les vues larges et désintéressées font battre son cœur, que le vent de l'égoïsme et du calcul n'a pas encore desséché ! Chez la jeune fille, quel charme indicible répand autour d'elle sa piété douce et pure comme son âme, ravissante harmonie que les anges recueillent et qu'ils reproduisent dans les cieux, et comme ces parfums de son âme inspirent autour d'elle la joie décente, le contentement d'esprit, la paix domestique ! Inclinons-nous, M. F., devant cette sainte chose qui s'appelle la religion de la jeunesse. J'espère que tous vous l'avez connue d'expérience. C'était une religion ardente, poétique, disposant l'âme aux sentimens sublimes. Nous raisonnions moins, nous aimions plus. Il y avait dans nos âmes comme une musique venant d'un autre monde, et les langues de feu venaient se poser sur nos têtes, comme jadis sur celles des disciples aux jours du premier enthousiasme, et elles nous disaient comme à eux des choses merveilleuses de Dieu. Saintes et confiantes aspirations, illusions sacrées, reflet d'une réalité plus sacrée encore, exaltations pieuses qui veniez apaiser nos cœurs troublés et fortifier nos volontés chancelantes, c'est dans son amour prévoyant que Dieu vous a données à la religion de la jeunesse. Heureux ceux qui vous ont connues, goûtées, et qui ont conservé de vous ce qu'il fallait pour l'avenir, ce que vous seules pouviez leur procurer !

Oui, M. F., voilà les qualités, précieuses, inestimables, de la religion de la jeunesse, c'est l'ardeur, l'élan, l'exaltation confiante, qui la rehausse et qui fait son charme. N'oublions pas toutefois qu'à côté de chaque qualité notre

nature doit craindre un défaut, et après avoir indiqué les avantages religieux de la jeunesse, il faut bien que nous énumérions aussi ses inconvéniens possibles et ses vices fréquens.

Il est d'abord un danger qui provient de son ardeur même et de son inexpérience. Sans doute l'exaltation, si prompte dans la jeunesse, est légitime en religion. La religion n'est réelle que si elle repose sur un sentiment vif et ardent. Mais il ne faut pas que pour cela la conscience et la raison perdent leurs droits. Et parfois la jeunesse tombe dans un mysticisme dangereux où l'âme perd son équilibre, en se concentrant sur la faculté religieuse, au point que celle-ci absorbe toute la vie. Qu'ils prennent garde, les jeunes gens qui se laissent aller sur cette pente voluptueuse! Ils doivent se rappeler que l'Evangile n'admet pas ce genre de piété purement contemplatif qui croit aimer Dieu, mais qui aime peu les hommes. Ces temps de grande exaltation durent peu, et quand on retombe, on croit avoir fait un rêve, dont il ne faut plus tenir compte.

Un autre défaut fréquent de la religion de la jeunesse, c'est que facilement elle est dogmatique et tranchante. Le jeune homme, dépourvu d'expérience, ne sait pas combien la vérité coûte de peines à acquérir. Il s'imagine aisément que tout le monde devrait être frappé des mêmes évidences que lui. Il est donc enclin à accuser la mauvaise foi ou l'imbécillité des autres qui ne sont pas de son avis. A quoi se joint, parfois à son insû, une idée quelque peu exagérée de son importance personnelle et du besoin que la société a de lui pour se reformer sur de nouvelles bases. Cela rend le jeune homme souvent ridicule et toujours peu charitable, cela rend la jeune fille intolérante et tracassière. Si elle a le malheur de se mettre à dogmatiser et à faire la théologienne dans sa maison, au lieu d'en être l'ange

de paix, elle y sera le démon de la discorde. Au lieu d'attirer au Christ par la vertu de sa foi douce et pure, au lieu d'être une démonstration vivante et, parconséquent, bien plus persuasive que toute autre, de la divine vertu de l'Evangile pour purifier et embellir la vie, elle sera un motif de plus dans l'esprit de son père et de ses frères pour s'éloigner d'une piété, dont les fruits sont à ce point aigres et amers. Que les jeunes gens s'observent bien à cet égard! S'ils ont le bonheur d'avoir des parens pieux et respectables, mais dont les idées diffèrent des leurs, qu'ils honorent toujours leurs pères et leurs mères, qu'ils sachent tolérer, supporter, patienter, et, s'il le faut, se taire. Si au contraire ils ont le malheur de voir un père ou une mère s'endurcir dans le manque total de piété, qu'ils redoublent précisément alors de tolérance, de support, de patience, et qu'ils se rappellent toujours que si les jeunes gens parfois convertissent les gens plus âgés, ce n'est ni par le raisonnement, ni par le reproche, mais par le bon exemple.

III. Que faire maintenant pour éviter ces deux dangers qui résultent précisément de ce que la jeunesse est la jeunesse, et non pas un autre âge?

Pour éviter le mysticisme exagéré dont je parlais tout à l'heure, il faut donner à sa piété une tendance et des alimens pratiques. Il faut se hâter d'étudier la vie, ses réalités, ses besoins et ses misères réelles. L'Evangile avec sa tendance si pratique, pour qui une foi sans œuvres est si bien une foi morte, l'Evangile est plein d'avertissemens et de directions de ce genre. C'est surtout par la bienfaisance, non celle qui se borne à l'aumône, mais par la bienfaisance dans son acception la plus générale et la plus large, que l'on évite ces exaltations stériles qui ne

font aucun bien réel au cœur et pourraient finir par en faire à l'intelligence.

Quant au dogmatisme, il n'est qu'un moyen de le prévenir, c'est d'instruire la jeunesse. Le dogmatisme intolérant et tracassier, quand il ne provient pas de mobiles intéressés, est toujours un fils de l'ignorance. Ce qui tue le dogmatisme, c'est une instruction développée, révélant au jeune homme et à la jeune fille qu'il est plus de choses au ciel et sur la terre qu'on n'en rêve dans leur théologie particulière. On devient moins absolu dans ses idées et dans ses prétentions à mesure qu'on voyage. C'est là, n'est-il pas vrai, ce que vous avez pu bien souvent remarquer. On le devient aussi à mesure qu'on lit et qu'on s'instruit. On s'élève ainsi à cette grande idée que Dieu n'est pas seulement le Père de quelques privilégiés parqués sur un coin de notre globe, mais qu'il est le Père de l'humanité entière, des payens comme des chrétiens, des catholiques et des protestans, du libres penseurs et des traditionnalistes. Oh! sans doute je ne pense pas qu'une telle étude ait pour résultat de rabaisser l'Evangile et la personne du Christ. Au contraire. Elle les relève l'un et l'autre dans notre admiration et nos sympathies. Au lieu de les placer simplement sur une colline de médiocre grandeur, soutenue on ne sait comment entre ciel et terre, elle les place au haut d'une montagne dont le sommet plonge dans les cieux, tandis que ses fondemens vont rejoindre les entrailles du globe. L'humanité toute entière attirée par Dieu à travers tous les degrés de l'ignorance; Jésus la première, la plus éclatante des lumières posées par le Père sur le chemin qui mène ses enfans vers lui, voilà les deux vérités corrélatives qui se dégagent de l'histoire du monde. Et je vous assure que lorsqu'on a l'esprit ouvert à ces deux vérités majestueuses, on ne croit plus qu'on sera damné si l'on

attribue le salut des âmes à autre chose qu'à la vertu magique du sang versé sur la croix.

Telles sont les directions vraiment salutaires qui feront porter à la religion de la jeunesse ses bons et beaux fruits. Et il est essentiel qu'elle les porte. Ceux dont la jeunesse se passe dans l'irréligion ne se font pas d'idée du trésor de joies dont il se privent. Et, dans l'avenir, combien ils auront regretté d'avoir oublié leur Créateur aux jours de leur jeunesse, avant que les jours mauvais fussent arrivés! Sans doute les ouvriers de la onzième heure sont aussi bien accueillis par le Maître que ceux de la première, mais c'est que personne ne les avait loués, personne ne les avait engagés à aller travailler à la vigne. Mais personne d'entre vous n'est dans un pareil cas, tous ici nous avons reçu l'invitation sacrée de bonne heure, et il n'est pas indifférent d'y obtempérer tout de suite ou d'ajourner.

Car tout ce que Dieu fait est bien fait. Il donne chaque saison en son temps, pour que chacune d'elles donne au fruit ce dont il a besoin. Au printemps, le bourgeon, puis la fleur, plus la nouure; après cela, vient l'été qui fond peu à peu le fruit acide et le remplit de douceur; enfin l'automne le dore de ses belles et vives couleurs. Et quand le printemps, l'été, l'automne ont fait leur œuvre, au premier souffle du vent d'hiver, le fruit mûr tombe sur la terre, sa nourrice, qui le reçoit sur son coussin de verdure. De même, il faut que, dans notre religion, ce viatique de notre âme pour le voyage éternel, l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr déposent chacun à son tour ce qu'ils peuvent donner. A l'enfance notre religion doit emprunter la sereine confiance; à la jeunesse, l'ardeur et la ferveur. On ne remplace pas cette action de la nature.

Jésus, notre Maître, celui qui est pour nous la religion vivante, est mort au moment où la maturité humaine ve-

nait de commencer pour lui. Il est mort avec la confiance d'un enfant qui s'endort sur le sein de sa mère, après avoir fait l'œuvre de Dieu avec l'ardeur et la générosité qui distinguent plus souvent la jeunesse que les autres âges. Il y a là, M. F., une enfance éternelle et une jeunesse éternelle de l'âme religieuse. C'est par là qu'on défie les outrages du temps et ses sourdes menaces. C'est ainsi que, vieux, on est jeune, de la vraie et de la meilleure jeunesse, celle qui ne saurait passer. Et quand au milieu de ce monde si bouleversé, si inquiet, si agité, on a contracté dans son enfance et dans sa jeunesse la sainte et bonne habitude de lever les yeux avec confiance et espoir vers Celui de qui sont toutes choses, il est facile et doux, quand les jours mauvais arrivent, quand l'horizon s'obscurcit, quand la lumière diminue, de s'écrier avec le cantique:

> Mais ton jour, ô Seigneur, devant qui fuit toute ombre,
> Fera loin de nos yeux disparaître la nuit.

VIII.

LA RELIGION AUX DIFFÉRENS AGES DE LA VIE.

III.

LA RELIGION DE L'AGE MUR.

> LE ROYAUME DU CIEUX EST SEMBLABLE AU LEVAIN QU'UNE FEMME PREND ET INSÈRE DANS TROIS MESURES DE FARINE, JUSQU'À CE QUE TOUTE LA PÂTE SOIT LEVÉE.
>
> Matth. XIII: 33.

M. F., dans cette revue religieuse que nous passons ensemble des diverses périodes entre lesquelles se partage la vie humaine, nous arrivons aujourd'hui au plus important et, je l'ajoute, au plus difficile à caractériser des âges que nous examinons successivement. Il s'agit de l'âge mûr et, remarquez-le bien, l'âge mûr n'est pas seulement une partie de la vie, c'est la vie proprement dite. Tout ce qui le précède en est la préparation; tout ce qui le suit n'en peut être que la diminution, du moins tant que nous n'avons à parler que de l'existence terrestre. Car si l'enfance et la jeunesse doivent servir à préparer la maturité, la vie toute entière, du berceau à la tombe, est une grande enfance qui doit préparer à quelque chose de meilleur.

Mais n'opposons point comme choses contraires ce que Dieu a réuni. On s'imagine parfois que l'espérance d'une vie future ôte à la vie actuelle son importance et son prix; on prétend que si l'homme se croit destiné à une existence d'outre-tombe, alors il doit dédaigner tout ce qui, dans la la vie présente, n'a pas de rapport immédiat, direct, avec cette existence supérieure qui l'attend après la mort de son corps. Faux point de vue, M. F., entraînant de fausses conséquences, que l'on peut concevoir dans une église de moines et d'ermites, mais non pas dans la nôtre, dont tous les enfans sont conviés à déployer toute leur activité au soleil de Dieu. Certes je suis de ceux qui croient à l'immortalité. Il ne se creuse pas une tombe, il ne disparait pas un seul de ceux qui me sont chers, sans que cette conviction précieuse ne redouble en moi-même d'énergie et de clarté. A chaque fois je sens mieux que les morts que j'aime ne peuvent être perdus, et que nous nous rejoindrons tous en Dieu. Mais pourquoi diminuerais-je pour cela l'importance de la vie actuelle? Pourquoi Dieu nous l'aurait-il donnée, si elle était sans importance? Pourquoi serions-nous tenus, par la nature même des choses, par les nécessités les plus impérieuses, de consacrer la plus grande partie de notre temps à des affaires, à des occupations terrestres, si cela était coupable ou pour le moins inutile? Non, ici encore comme les autres fois, écoutons la voix de la nature. La volonté de Dieu est sans doute que nous remplissions bien chacune des périodes, chacune des stations de notre voyage à travers l'éternité. Chacune a donc son importance par elle-même, indépendamment de celle qui lui revient comme partie intégrante du tout. Prenons un exemple. Le globe qui nous porte a deux mouvemens essentiels. Chaque jour il tourne sur lui-même, d'abord; puis, il décrit autour du soleil un orbite immense. Ces deux mou-

vemens sont-ils contraires l'un à l'autre, parce que l'un est incomparablement plus vaste que l'autre? Nullement, ou, pour mieux dire, c'est parce que la terre tourne sur elle-même, c'est à la condition de cette rotation quotidienne, qu'elle décrit son circuit annuel à travers l'immensité. Assurément un jour est peu de chose, comparé à l'année, mais il n'en est pas moins vrai que chaque jour est nécessaire à l'accomplissement de l'année; chaque jour a son midi, ses heures de clarté et d'activité, pendant lesquelles il faut travailler, et une année bien remplie est celle dont chaque jour à son tour est bien rempli lui-même. — Hé bien! l'âge mûr, c'est le midi de la vie, c'est l'âge de l'activité productive et utile, celui en vue duquel la vie est donnée, et l'activité, commandée surtout à cet âge, lors même qu'elle est le plus souvent consacrée à des objets purement terrestres, rentre dans la destinée que Dieu nous fait ici bas, et bien loin qu'elle soit contraire à celle qu'il nous a faite ailleurs dans sa miséricorde immense, je dis que cette activité terrestre en est la condition, doit servir à la préparer.

Voilà pourquoi je disais que l'âge mûr est la vie dans la vie, la vie proprement dite, et c'est ce qui rend la religion de l'âge mûr difficile à caractériser. En effet tout ce qu'on en peut dire s'applique à la religion en général, comme tout ce qu'on peut dire de l'âge mûr s'applique à peu de choses près à la vie toute entière. Sauf la naïveté, apanage exclusif de l'enfance, il n'est rien que nous ayons dit de l'enfance et de la jeunesse au point de vue religieux que nous ne devions répéter, avec quelques variantes à peine, au sujet de l'âge mûr.

Cependant le fait lui-même que cet âge est celui où l'homme est appelé à déployer son activité avec toute l'énergie dont il est susceptible dans la sphère qui lui est assi-

gnée ici-bas, nous engage à relever un caractère de la religion vraie, du vrai christianisme, caractère qui sans doute doit se retrouver dans tous les âges, mais qui s'applique plus particulièrement à celui-ci, je veux parler du caractère *intérieur* de la religion. Nous entendons par là qu'à cet âge plus encore qu'aux autres, il est urgent que l'Evangile soit un principe interne, profondément entré dans l'âme, et dont l'effet, le rayonnement se fasse sentir sur tous les actes dont l'existence se compose. Vous connaissez tous l'effet du levain sur la pâte dans laquelle on l'insère. Ce levain n'absorbe pas cette pâte, ne la détruit pas, n'en fait pas autre chose que ce qu'elle est. Mais, par une action chimique invisible, il communique sa fermentation, sa vertu, à la masse entière, et d'inerte, de lourde, d'insipide, qu'elle était, il la transforme en quelque chose de savoureux et de léger. Tel est le vrai mode d'action de la vraie religion que le divin Maître a si admirablement décrit dans la parabole du levain: »Le »Royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme »prend et insère dans trois mesures de farine, jusqu'à ce »que toute la pâte soit levée." Oui, c'est bien cela, et comme un foyer de chaleur fait rayonner sa puissance calorique sur tous les objets qui l'entourent, de même le levain de l'Evangile, bien déposé dans le cœur, communique sa vertu à tout ce qui en sort, aux désirs, aux volontés, aux efforts. C'est surtout à ce point de vue que la religion de l'âge mûr doit être, non pas une chose à côté de toutes les autres, non pas une kyrielle de dogmes qu'on récite de mémoire en certains momens et auxquels on ne pense plus l'instant d'après; non pas un chapelet de cérémonies qu'on observe à certains jours et qui n'ont pas plus de rapports avec le reste de la vie que le couleur de votre maison n'en a avec le nombre de vos

chambres ou la disposition de votre mobilier, mais un principe intérieur dominant tout, se retrouvant en tout, purifiant tout, analogue, si l'on veut encore, à la sève invisible de l'arbre, laquelle se divise à l'infini de branche en branche, de feuille en feuille, jusqu'aux plus petites, et donne à tout la fraicheur de la vie.

Ceci, M. F., demande que nous nous y arrêtions un peu. Ce n'est pas toujours ainsi qu'on a compris l'Evangile et la vie chrétienne. Longtemps et dans l'oubli, non seulement de notre texte, mais encore de tout l'esprit de l'Evangile, on a fait de la religion et de la vie religieuse une chose à part dans l'existence. On voyait, d'un côté, Dieu; de l'autre, le monde, comme deux quantités opposées et même hostiles. On comprenait si peu que si le monde est en Dieu, Dieu pénètre le monde et est dans le monde, qu'on ne pouvait reconnaître son action que dans le miracle, c'est-à-dire l'intervention brusque et inexplicable du doigt divin dans le cours naturel des choses. A cette erreur fondamentale de la théorie se joignaient très logiquement des erreurs pratiques. Si Dieu et le monde sont séparés et opposés l'un à l'autre comme deux contraires, il en résulte nécessairement que la vie religieuse, qui a Dieu pour objet, et la vie ordinaire, qui se dépense en travaux et en plaisirs terrestres, sont également contraires et ne se pénètrent pas mutuellement. Quand on voulait être religieux, il fallait rompre avec la vie active, et réciproquement. Vous rappelez-vous qu'on disait alors: »Renoncer »au monde pour entrer en religion?" De là l'idée que le vrai chrétien est celui qui se retire des occupations et des soucis ordinaires de l'existence pour se consacrer uniquement à la prière et aux œuvres de dévotion. De là le couvent, l'ermitage, et pour tous ceux qui ne pouvaient se rendre dans l'un ou dans l'autre, une quantité aussi mas-

sive que possible de prières et d'actes pieux sans rapport aucun avec la vie ordinaire, sauf le temps absorbé. La Réforme a beaucoup fait pour délivrer la chrétienté de ce faux point de vue, et cependant il existe encore parmi nous dans une certaine mesure. Il est encore bien des personnes qui ne veulent reconnaître de religion et de piété que sous le couvert de certaines formes et l'énoncé de certains dogmes.

Hé bien! cela n'est pas évangélique. Purifions la vie naturelle, tâchons d'en bannir l'imperfection et le péché, mais ne nous imaginons pas que ce que Dieu a fait nécessaire, universel, soit irréligieux ou maudit par soi-même. Au contraire, le travail, l'activité terrestre sont voulus par lui. Par exemple, il faut sentir ce qu'il y a de religieusement édifiant à la vue d'une cité populeuse et laborieuse où chacun s'occupe de ses affaires. Je suppose que nous contemplons la cité par un des beaux jours de cette saison. Le soleil répand sur nos rues et nos places ses torrens de lumière. La ruche humaine est en mouvement. Les enfans reçoivent instruction dans les écoles; les ouvriers travaillent; celui-ci creuse, celui-là construit; cet autre habille, cet autre fabrique; l'un pétrit le fer, tandis que l'autre façonne le bois; le navire apporte des mers lointaines sa cargaison, tandis que l'agriculteur arrive avec les productions de sa terre. Tout ce monde va, vient, utilement, fructueusement, de sorte que le bien général ressort du bien particulier que chacun poursuit. Je dis que cela est beau, M. F., que cela est religieux, que cela est divin; je dis que l'hymne du travail monte aux cieux et rejoint dans l'espace l'hymne de la nature champêtre pour chanter avec lui: Nous te louons, Seigneur!

Ce que je dis ici de l'activité générale d'une cité, je puis le redire de l'activité individuelle de chacun de nous, quel-

que soit sa profession, et puisque l'âge mûr est par excellence celui de l'activité productive, je lui applique la même observation et j'en déduis la même règle, c'est-à-dire que dans l'âge mûr la religion, la piété doivent être, non pas à la surface ou à côté de l'âme, mais au-dedans, pour rayonner au-dehors dans toutes les directions.

Vous me demanderez si, comme nous l'avions dit en traitant de la jeunesse, il y a lieu de faire une distinction tranchée entre la religion d'un sexe et celle de l'autre.

Beaucoup moins, M. F. Sans doute il y aura toujours une différence en ceci que le sentiment sera d'ordinaire prédominant chez la femme et la réflexion chez l'homme. De plus, la nature veut que l'activité de l'homme soit plus extérieure et plus vaste que celle de la femme. Mais l'activité intérieure de celle-ci n'est pas moins nécessaire à la marche des choses que celle de l'homme. Plus paisible, moins bruyante, elle n'est pas moins utile. Et puisque nous parlons d'hymnes à la gloire de Dieu chantées d'un commun accord par la population laborieuse et par la nature toute épanouïe, n'oublions pas l'hymne qui s'élève de tout foyer, de toute maison riche ou humble, dans laquelle la femme déploie ses vertus domestiques et fait régner le bien-être, la paix et le contentement d'esprit. Mais enfin cela revient à dire que, pour la femme comme pour l'homme, l'âge mûr est celui de l'activité, que cette activité, bien que s'appliquant à des objets de l'ordre terrestre, est indispensable, excellente en elle-même, conforme parconséquent à la volonté de Dieu, et que, pour la femme comme pour l'homme, la piété doit être essentiellement un principe intérieur qui soutienne, éclaire et sanctifie son travail assidu.

Je ne sais comment on a pu dire que le travail est une punition infligée à notre race. Quel blasphème! Supposez

donc un peu ce que serait l'humanité sans le travail! Pour vous en faire une idée, vous n'avez qu'à réfléchir sur ce que sont la plupart de ceux qui ne font rien. Le travail, une punition! Disons plutôt qu'il est une bénédiction.

Il faut maintenant déterminer ce principe intérieur dont le rayonnement doit en quelque sorte diviniser l'existence humaine.

Il ne peut être autre chose que le principe essentiel de la religion ou de l'Evangile, qui est la religion elle-même. C'est celui qu'un grand penseur a si bien défini par les mots: *Dieu sensible au cœur!* C'est le sentiment que nous sommes partout, toujours, sous la surveillance, la providence et l'encouragement du Père Céleste; qu'il est toujours près de nous, redoutable seulement quand nous faisons mal, plein d'indulgence si nous tâchons de bien faire. Ce sentiment, c'est celui que Jésus avait de Dieu, à un degré incomparable sans doute de vivacité et de pureté, mais qui se retrouve quant à l'essentiel dans tout cœur pieux. A ce sentiment primordial se joint celui de la tâche spéciale que nous avons à remplir chaque jour et que nous devons considérer comme voulue de Dieu. Car toutes les professions honnêtes sont nécessaires. Nul ne doit donc être honteux de la sienne. Dans toutes il y a mille occasions d'accomplir la volonté de Dieu. En effet chacune d'elles nous met en rapport d'intérêt avec nos semblables, et nous savons que la volonté de Dieu est que la plus stricte justice préside à ces rapports. De là cette probité scrupuleuse qui dénote l'homme de conscience et l'homme sincèrement religieux. Et vous en connaissez dans toutes les classes de la société, n'est-il pas vrai, de ces vraiment honnêtes gens dont la parole est sûre parce qu'il n'y a pas de fraude en eux. Et

puis, le travail, tout bon, tout excellent qu'il soit par lui-même, a ses momens pénibles, fatigans, ses retours monotones. Il en est parmi nous qui ont besoin, pour se rendre le matin à leur tâche de chaque jour, de considérer les innocens qui dorment encore et de se dire que leur pain dépend du fardeau qu'on va soulever. Il en est qui se voient condamnés à des travaux ennuyeux, vulgaires, qui, toute leur vie, devront tendre aux autres la coupe des jouissances humaines sans jamais l'approcher eux-mêmes de leurs lèvres desséchées. Il en est qui n'ont pas vu leur labeur opiniâtre récompensé, tandis qu'à côté d'eux la témérité, parfois même le vice ou la fraude étaient couronnés des succès les plus éblouïssans.... »Dieu sensible au cœur," le Père contemplé et consulté au fond de l'âme permet de supporter toutes ces choses et d'autres avec elles. La joie d'une piété sincère est de celles que rien au monde ne peut ravir. Tout en faisant comme il faut la faire, du mieux qu'on peut, son œuvre terrestre, on s'élève déjà plus haut, on regarde par dessus, et, aux heures de l'épreuve, c'est un puissant dédommagement que l'espérance des meilleures choses inspirée par la foi vivante au Dieu vivant. Heureux surtout alors l'homme ou la femme qui trouve dans l'associé de son existence un écho à ses sentimens de piété confiante! Les anciens n'avaient pas tort, au point de vue de leur symbolisme poétique, de consacrer tout particulièrement la pierre du foyer à la bonne déesse Vesta, gardienne de la vertu et du bonheur domestiques. Pour nous qui ne vivons plus à l'ombre des symboles payens, mais au grand soleil de l'Evangile, cela veut dire que la religion intérieure de chacun de nous se retrempe, se renouvelle, s'affermit, quand elle sert de lien indestructible entre l'homme et la femme unis par le mariage. Ceux-là le savent, qu'ils l'a-

vouent ou non, qui en sont privés. Quand la femme est seule à prier et, chose plus triste encore et qui pourtant arrive parfois, quand c'est l'homme seul dans le ménage qui a des sentimens religieux, il y a entre ces deux âmes qui devraient avoir tout en commun un abime qui se creuse toujours. Au contraire rien au monde ne peut séparer ceux que, dans toute la force du terme, Dieu unit.

C'est ainsi que l'homme de son côté, la femme du sien, l'un plus à l'extérieur, l'autre plus près du foyer, portent leur sentiment de Dieu qui les accompagne, les protège et les guide. Ne confondez pas ce sentiment avec une pensée constamment, directement, exclusivement dirigée sur Dieu. Il s'agit d'une pensée-maîtresse dominante. Quand je me rends volontairement de ce lieu à un autre, je pense à mille choses différentes le long du chemin; mais au-dessous se trouve toujours dans mon esprit la pensée directrice de mes pas et de mes détours. Quand je me propose une tâche, un travail quelconque, je dois songer successivement à tous les détails de ce travail; mais tout le long de mon opération la pensée du travail lui-même, de l'œuvre elle-même dans son ensemble, me suit et me dirige. De même, la pensée de Dieu entretenue par la prière, par la méditation sérieuse, par l'expérience de tout ce que nous pouvons voir au ciel et sur la terre, par la préoccupation du devoir, et enfin par ces mille subits et rapides retours dont notre pensée est susceptible au milieu de nos occupations les plus absorbantes, forme le fond constant de notre vie laborieuse et nous accompagne dans les petites comme dans les grandes choses. Elle nous suivra jusque dans nos plaisirs, si ceux-ci n'ont rien de contraire au devoir. Ou plutôt, elle nous suivrait encore dans le cas opposé, mais comme un reproche, et cette pensée doit toujours être un encouragement et une joie.

Voilà donc comment la religion s'associe dans l'âge mûr à cette activité laborieuse qui en est le principal apanage, comme elle s'associait chez l'enfant à la naïveté, à l'optimisme irréfléchi de son âge, comme elle s'associait dans la jeunesse à l'exaltation et à la vivacité des sentimens: toujours et partout poésie céleste qui remplit l'âme, lumière qui nous aide à nous garer des précipices, bienfait incomparable dont nous ne saurions trop remercier l'Auteur.

Hélas! cette joie, ce bonheur, beaucoup s'y refusent. Chez les uns, dès la jeunesse même, la source en étai tarie. Chez d'autres, même après une enfance et une jeunesse religieuses, l'âge mûr se ferme aux saintes émotions de la piété. D'où cela peut-il venir?

Le plus souvent, M. F., cela vient de ce qui caractérise l'âge mûr, de cette activité qui doit le remplir chez la plupart d'entre nous et dont l'objet immédiat est le gain. *Le souci des choses de ce monde et l'inquiétude des richesses étouffent la parole, et elle devient infructueuse.* En ces termes, notre maître Jésus-Christ a dépeint ce qui se passe dans toutes ces âmes indifférentes à tout, excepté à l'appât du gain. Et sans vouloir médire de notre époque, il ne faut pas se dissimuler que ce danger est plus grand de nos jours que jamais. Le grand déploiement du commerce, de l'industrie et des connaissances humaines, chose excellente en soi, a pourtant cet inconvénient, si on se laisse fasciner par lui, qu'il absorbe l'homme tout entier et le dessèche, le rendant semblable à ces sols durcis des déserts de l'Orient que la pluie elle-même ne peut plus pénétrer. On ne pense absolument qu'au gain, toujours au gain, et cela devient si bien une idée fixe qu'on peut faire cette observation chez nombre de ceux-là mêmes qui

auraient moins besoin d'y penser que la plupart d'entre nous. Je peux dire exactement la même chose de l'absorption totale de l'âme, soit par l'ambition, soit par les études scientifiques, soit par les besoins vulgaires du ménage. Dira-t-on que, du moins aussi longtemps que la vie demeure et que l'activité se déploie, on n'y perd rien? Oh! ne croyez pas cela. On ne se mutile pas impunément. Nous verrons une autre fois ce que promet la vieillesse d'un tel homme. Mais, dans son âge mûr lui-même, de combien de joies réelles, de quel secours puissant, de quels dédommagemens incomparables il se prive! Je ne parle pas de sa moralité, il se peut qu'il ait le bonheur de la conserver jusqu'à un certain point, je lui dis seulement qu'elle ne tient qu'à un fil. Le devoir, s'il n'est pas la volonté de Dieu, peut toujours paraître fort beau; un glaçon aussi peut être fort beau; mais lors même qu'il brille au soleil, on gèle à côté de lui.

C'est pour cela, M. F., que dans l'intérêt d'une vraie piété, il ne faudrait pas négliger dans l'âge mûr les habitudes religieuses. Ne donnons dans aucun formalisme, dans aucune superstition. Vous savez bien qu'on ne vous prêche ici ni l'un ni l'autre. La religion vraie ne se mesure pas au nombre des psaumes chantés et des sermons écoutés. Mais encore une fois consultons notre nature. Hé bien! notre nature nous dit que si nous nous déshabituons du culte public et privé, notre sentiment religieux diminue, et avec lui la pensée de Dieu. C'est alors que l'absorption totale de l'âme par le désir du gain ou l'ambition est prompte, en quelque sorte inévitable. Il y a, dans la vie en commun dans l'Eglise, dans les intérêts moraux qui gravitent autour d'elle, dans les conversations dont elle fournit le thème, dans l'atmosphère générale qu'elle engendre, il y a d'incontestables avantages que certains abus ne doivent

pas nous cacher. Je m'en rapporte à votre expérience, je l'ai faite cent fois, vous l'avez faite aussi. Quand le dimanche, ayant interrompu vos travaux, vous vous réunissez avec les vôtres, jouissant pleinement ce jour-là de la vie de famille, n'y a-t-il pas en vous un sentiment plus profond de contentement paisible, lorsque vous avez commencé par sanctifier cette journée, en accomplissant, vous et les vôtres, vos devoirs religieux? N'y a-t-il pas dans votre cœur une impression indéfinissable de paix sereine qui ressemble à la descente sur votre toît de la bénédiction d'en haut? Ah! croyez-le, cela provient de ce qu'en fait vous avez vécu ce jour-là tout-à-fait en hommes, que quelque chose en vous, que ne peuvent contenter vos opérations les plus brillantes, vos gains les mieux établis, a trouvé satisfaction. Ceci est une observation entre bien d'autres du même genre que je pourrais vous présenter. Elles reviendraient toutes à ceci que, surtout dans l'âge mûr, à l'époque où la vie se déploie avec toute son intensité, mais aussi avec tout son prosaïsme, toute sa sècheresse, il est besoin, plus qu'à toute autre époque, d'avoir des habitudes religieuses et de les garder fidèlement. Ce n'est pas Dieu qui a besoin du culte que nous lui rendons, c'est nous qui avons besoin de le lui rendre, et lors même que vous n'auriez pas de sérieux motifs vis-à-vis de vos enfans, de vos inférieurs, de vos semblables, de professer publiquement, ostensiblement, fréquemment, votre foi au Dieu vivant, vous en trouveriez les motifs les plus impérieux en vous-mêmes.

M. F., c'est donc la religion telle que Jésus la conçut et la posséda que je vous convie à adopter pour qu'elle soit le levain, le bon génie de votre vie active. Pas de dogmatisme étroit, pas de mièvreries sentimentales et affectées. Jésus ne nous a enseigné ni l'un ni l'autre.

Jésus, le Fils de l'Homme, voulant que nous devinssions tous fils de Dieu avec lui, nous a mis au cœur une sainte et joyeuse confiance dans le Père Céleste, et c'est de là qu'il faut que tout le reste provienne. Heureux celui dont elle inspire la vie, lui communiquant sa féconde et bienheureuse ardeur! Je vous disais que de l'enfance il nous fallait garder l'abandon sans défiance à la destinée que Dieu nous fait; de la jeunesse, la chaleur d'âme et la générosité du cœur. La religion de Jésus donnera tout cela à notre âge mûr et de plus soutiendra, en la purifiant, notre activité quotidienne. Faisons chacun notre œuvre dans le champ que Dieu nous assigne, travaillons ardemment, consciencieusement et joyeusement. C'est le Père qui nous y invite. Nous verrons une autre fois le beau salaire, que dis-je? bien mieux qu'un salaire, les belles perspectives qui se rattachent à l'accomplissement fidèle de notre œuvre. Pour le moment, notre point d'arrivée, notre devise sacrée, c'est: Point d'anathème au monde! Travaillons et prions, toutes choses sont à nous, si nous sommes à Christ, car Christ est à Dieu!

IX.

LA RELIGION AUX DIFFÉRENS AGES DE LA VIE.

IV.

LA RELIGION DE LA VIEILLESSE.

> LAISSE MAINTENANT ALLER, SEIGNEUR, TON SERVITEUR EN PAIX SELON TA PAROLE; CAR MES YEUX ONT VU TON SALUT.
>
> Luc II: 29—30.

M. F., arrivé à la dernière période de la vie humaine, j'aime à mettre les réflexions qui vont suivre sous le patronage de la plus poétique figure de vieillard que le Nouveau Testament nous donne à contempler. Ce vieux Siméon, dont il n'est question nulle part ailleurs que dans notre texte, ressemble au génie du vieil Israel, prolongeant sa vie d'une manière inespérée jusqu'au moment où il peut serrer dans ses bras l'enfant de la promesse, celui qui cueillera le fruit mûr de la loi et des prophétes et le distribuera au monde entier. Peu importent pour nous les difficultés historiques ou autres qui peuvent assaillir l'esprit du critique au sujet de cette personnalité mystérieuse et peut-être toute symbolique. Pour le cœur du poète comme pour celui du chrétien, le vieillard Siméon est debout,

versant des larmes de reconnaissance et de joie sur le front de l'enfant Jésus, sur l'espérance de l'humanité et celle de toute sa vie, et il devient pour nous le type pur du vieillard religieux remerciant Dieu du bienfait de la vie, parce que Dieu lui a donné de voir son salut. Le contentement d'esprit et l'espérance sont toujours et partout de belles choses, mais nulle part plus belles que chez un vieillard.

Je vais donc vous parler aujourd'hui de la religion de la vieillesse, et je commence par vous avouer mon embarras et mes scrupules. Je ne puis encore en parler d'expérience. Jusqu'alors je pouvais lire dans mon cœur avant d'interroger celui des autres. Maintenant je devrai parler uniquement d'après l'observation de ce qui se passe chez autrui. Que nos vénérables frères, faisant partie de cette assemblée, me pardonnent, si, par inexpérience, il m'arrive de parler inexactement de ce qu'ils savent mieux que moi. Après tout, je ne tarderai guère à le savoir comme eux, pour peu que Dieu prolonge mes jours terrestres. Et je puis ajouter ceci, qui a son poids: quand on a eu le bonheur de passer son enfance et sa jeunesse auprès de deux générations d'âmes profondément chrétiennes, et qui ont pu s'endormir en paix avec la vue du salut de leur Dieu, on peut, ce me semble, ne pas trop s'aventurer dans l'inconnu en parlant de la religion des vieillards.

Commençons par nous rendre compte de ce qui caracterise la vieillesse dans la vie humaine. Nous verrons ensuite la place naturelle et bienfaisante que la religion doit y tenir, et quels sont les écueils propres à cet âge. Enfin nous dirons par quel moyen nous pouvons procurer à notre vieillesse les beaux avantages d'une religion pure et pleine d'espérance. Le vieux Siméon nous inspirera jusqu'au bout. Quand même nous n'en parlerons plus ou

presque plus, n'oubliez pas que sa vénérable figure plane sur toute cette méditation pour servir d'encouragement aux uns, de reproche aux autres, d'enseignement à tous.

I. Fixons bien d'abord l'objet de notre examen. Il y a deux vieillesses dans une vie humaine prolongée à l'abri de tout accident jusqu'aux dernières limites de l'âge: il y a la vieillesse proprement dite, pendant laquelle le corps sans doute a perdu de sa vigueur, mais pendant laquelle aussi l'esprit peut avoir conservé toute sa verdeur et gagner encore en connaissances et en justesse de vues; mais, après elle, vient la décrépitude, qui ressemble à un retour vers l'état d'enfance et même en prend souvent le nom. Nous ne parlerons pas de ce dernier état. L'homme jeune et fort doit respect et protection au vieillard brisé par le temps, mais il n'a plus rien à lui dire, car un tel vieillard ne comprend plus et n'est plus en état de profiter d'un enseignement quelconque. La parole désormais est à Dieu seul, à Dieu dont l'esprit invisible travaille dans cette âme fermée de plus en plus au monde extérieur, toute repliée sur elle-même et qui nous semble en état de rêve perpétuel, parce que ses sens oblitérés ne lui apportent plus que les images confuses des réalités matérielles. Mais qui sait au juste ce qui se passe dans l'âme de ces vénérables enfans? Le savons-nous mieux que nous ne savons par quel travail mystérieux se forment les membres et les organes physiques de l'enfant encore à naître? N'avez-vous pas quelquefois surpris sur les lèvres des vieillards perdus pour le monde de ces paroles étranges qui ressemblaient à une réponse s'adressant à quelqu'un d'invisible? Et d'où vient que parfois ces yeux éteints s'illuminaient encore de vives lueurs, bien qu'ils ne vissent rien de ce qui se passait devant eux? Si nous devions faire ici de la physiologie,

je devrais vous parler de phénomènes inexplicables, constatés pourtant par la science la plus rigoureuse et qui semblent prouver que le principe de la vie, sous son extinction apparente, travaille comme en vue d'une jeunesse nouvelle. Bornons-nous à dire en ce moment que l'expression populaire »Tomber en enfance" est plus vraie qu'on ne le croit. Il est des indices fugitifs de la préparation de nouvelles choses, que l'œil humain n'a point vues, et dont parconséquent nous ne saurions parler. Encore une fois, ici, la parole est à Dieu seul!

Revenons donc à la vieillesse proprement dite. Celle-là peut s'instruire encore et nous instruire avec elle.

Je relève, en premier lieu, l'impression de respect que la vieillesse est en possession de produire sur tout cœur d'homme bien né. Le respect du vieillard était une vertu antique, et dans les constitutions primitives, dans un temps où ni la fortune ni le savoir ne pouvaient beaucoup distinguer les hommes entr'eux, l'âge était le grand titre pour exercer le pouvoir politique et délibérer sur les intérêts de la communauté. L'homme s'incline naturellement devant ce qui a vu passer beaucoup de choses, devant la ruine historique défiant encore les tempêtes avec ses murs entamés et devant les cheveux blancs qui représentent des années d'expérience. Il faut être bien dégradé moralement pour ne pas sentir cela, et il est évident pour nous tous que la vieillesse, par elle-même, confère à l'homme une vraie dignité.

La preuve en est que rien n'est plus triste, plus hideux, que la vue des vieillards qui prennent à tâche de contredire par leur vie privée cette vérité universellement reconnue. Quelle chose odieuse qu'un vieillard qui déshonore ses cheveux blancs! Et pourtant il y en a. Il est des vieillards qui, au lieu de servir de guide et d'exemple à la

jeunesse, en sont les corrupteurs et le scandale permanent. Il en est qui mettent un détestable amour-propre à continuer un genre de vie, blâmable à tout âge, mais surtout à l'âge où aucune des excuses précédemment alléguées ne peut plus avoir la moindre valeur. Quand la jeunesse, et même l'âge mûr se livrent au désordre, on peut encore espérer le retour au bien, fonder son espoir sur les leçons de l'expérience et l'amortissement des passions. Mais quand une vieillesse avilie persiste à ramper dans la fange, alors elle fait l'effet d'une irrémédiable et criminelle banqueroute. On sent qu'il y a là une vie, c'est à dire une entreprise manquée, et manquée honteusement. Ce n'est pas seulement de la pitié qu'on éprouve alors, c'est du dégoût, et un dégoût mérité. La vieillesse est vénérable, la vieillesse est une dignité, une noblesse, mais noblesse oblige.

Au contraire, le sentiment de respect qu'inspire la vieillesse digne d'elle-même, la vieillesse qui se respecte elle-même, est légitime et naturel. Il y a une grande poésie dans un grand nombre d'années amassé sur une tête humaine. Quelque chose d'un rayonnement divin resplendit autour d'elle. Il y a du calme, de la sérénité, de la puissance morale dans son regard. Oui, de la puissance morale. Car le vieillard, affaibli physiquement si on le compare à l'homme jeune, est plus fort moralement. Il a moins de passions ardentes à combattre, il est plus maître de lui-même, il sait mieux où mènent les choses et ce qu'elles valent. La vertu lui est plus facile, l'emportement moins prompt, la possession de soi-même plus aisée à garder.

Aussi le vieillard, tout en étant plus prudent que le jeune homme, est ordinairement plus indulgent, plus charitable surtout. Il sait par expérience que l'homme n'est ni aussi bon ni

aussi méchant qu'on le dit souvent. Il sait qu'il se commet de par le monde beaucoup de mal qu'on ne connait pas et qu'il se fait beaucoup de bien aussi qu'on ne connait pas davantage; et il se défie toujours plus ou moins des bruits qui courent et des jugemens qui se croisent. Il aime la régularité dans les actions et dans les habitudes. Cette régularité, à la condition qu'elle ne dégénère pas en superstition, est une marque de vie paisible et bien ordonnée. Il aime, peut-être avec un attachement un peu routinier, les mœurs et les idées de son jeune temps; mais cela fait un contrepoids excellent à la fièvre d'aventures qui possède la partie jeune du corps social, et dans toute société bien organisée l'élément de la conservation et celui du progrès doivent se faire équilibre. Aussi un progrès n'est-il vraiment victorieux et ne mérite-t-il son nom que lorsqu'il est approuvé par la vieillesse aussi bien que par la jeunesse.

Remarquez bien que si le cœur du vieillard paraît souvent moins sensible, moins ardent qu'il ne le fut aux jours de sa jeunesse, son affection est plus dévouée et plus tendre. Qui de nous ne sait ce que vaut pour les petits enfans la tendresse, parfois même excessive, de leurs grands parens? Il semble vraiment qu'ils savent mieux encore que leurs pères et leurs mères se mettre à leur portée et participer à leurs jeux. L'enfance et la vieillesse tendent à se rejoindre, voilà le secret. L'une regarde en avant, l'autre en arrière, donc leurs regards se rencontrent, et si le vieillard aime à répéter souvent les mêmes histoires, l'enfant, lui, ne se lasse pas de les écouter. Directions sacrées de la Providence, qui parfois provoquent notre sourire, mais un sourire qui au fond est une approbation; car il s'associe au sentiment que Dieu fait bien tout ce qu'il fait, et que d'un bout à l'autre de la vie il a mis dans l'affection et

le dévouement le secret du bonheur et le charme de l'existence.

A présent, je n'oublie pas qu'à côté de ces avantages et de ces beautés de la vieillesse, il est des inconvéniens souvent regrettables. Le vieillard peut devenir morose, grondeur, acariâtre. Il peut devenir importun à force de remontrances ou profondément égoïste, surtout pour ce qui regarde sa vie matérielle. Il peut prendre les préjugés d'un autre âge pour la perfection de la sagesse et opposer une résistance opiniâtre et déraisonnable aux exigences les plus rationnelles, les plus légitimes, de l'esprit moderne. Tout cela, M. F., ce sont les défauts des qualités de la vieillesse. Dire qu'un vieillard puisse en être absolument exempt, ce serait beaucoup s'avancer, notre nature ne nous autorisant jamais à croire à sa perfection. Mais je connais, vous connaissez certainement aussi des vieillards qui semblent presque l'avoir atteinte sous ces divers rapports et cela me suffit pour justifier le tableau que j'ai fait d'abord des avantages et des qualités de la vieillesse. Disons tout de suite qu'il dépend beaucoup de la vie antérieure, de ce qu'ont été la jeunesse et l'âge mûr, si la vieillesse se présente couronnée de ces belles qualités comme d'un diadème ou ridiculisée par ses défauts au point d'être un objet de pitié. Aux belles vies en général correspondent les belles vieillesses; au printemps et à l'été bien employés, l'automne chargé de beaux et bons fruits.

Tout ceci posé, la dignité, la prudence, l'expérience, l'affection dévouée pour les siens étant considérées comme l'apanage particulier de la vieillesse, quelle place la religion vient-elle, doit-elle occuper dans la vie du vieillard?

Ici, M. F., nous devons établir une distinction très grave, en rapport avec le fait que d'habitude la vieillesse est marquée par le retour aux sentimens religieux et aux ha-

bitudes religieuses, mais aussi que ce retour revêtira des couleurs très différentes selon le mobile prépondérant qui pousse l'homme sur le déclin de l'âge à se rapprocher de Dieu.

Ce mobile en effet peut être double. Souvent l'indifférence et l'irréligion font un sujet de plaisanteries plutôt que de réflexion sérieuse de cette tendance de l'homme avancé en âge à reprendre des habitudes religieuses qu'il avait peut-être négligées pendant longtemps. On veut même parfois que ce soit là un des premiers indices de l'affaiblissement de l'esprit. Pourquoi cela? Comment! le sentiment plus vif de nos rapports avec Dieu, du plaisir que l'on trouve à le servir, de l'obligation de l'adorer en particulier et en public, un tel sentiment serait un affaiblissement de l'esprit! La langue humaine en vérité sert quelquefois à l'homme à énoncer d'étranges maximes. Est-ce donc que les vieillards redevenant plus religieux ne sont que des décrépits chez qui la raison a perdu son empire? Nullement, et si je pouvais citer des noms propres, je saurais bien vous indiquer des hommes qui ont fait usage de leur gain intellectuel et moral, acquis pendant les années d'activité, pour inaugurer une vie religieuse plus intime, plus fervente que par le passé; tandis que j'en ai vu, de ces pauvres vieux enfans, chez qui l'incrédulité et l'impiété étaient devenus de tels partis pris que, tombés en enfance ou à peu près, ils en radotaient, et je vous dis que cela faisait frémir! Sachons donc regarder les choses telles qu'elles sont. Je maintiens que le retour fréquent de l'homme vieillissant vers les choses religieuses prouve tout simplement que l'homme éclairé par l'expérience de la vie, ayant goûté de tous les fruits qu'elle offre, ayant perdu ses illusions de jeunesse et ses vanités d'âge mûr, reconnait en son cœur ce qu'il ne pouvait pas savoir aussi bien auparavant, que rien ne

vaut, si l'on n'a pas Dieu en soi et devant soi, et bien loin que ce retour soit le signe de l'affaiblissement de l'esprit, je dis qu'il porte le sceau de l'expérience humaine, qu'il est rationnel, qu'il est un hommage éclatant rendu à la réalité comme à la vérité religieuse, et que le vieillard, chez qui il ne se montre pas, est inférieur à celui chez qui ce mouvement de la nature s'accomplit franchement et pleinement.

Mais je reviens à mon dire: deux mobiles bien différens peuvent pousser l'homme sur le déclin de l'âge à se rapprocher de Dieu.

L'un peut se définir en deux mots: La peur de la mort et de ce qui la suit. Ce sont surtout les vieillards dont la conscience est timorée qui sont accessibles à ce genre de sentiment. Nous connaissons tous cette illusion de la jeunesse et de l'âge mûr qui fait que tous, ou presque tous, nous nourrissons au fond de nous-mêmes l'espoir d'atteindre un âge avancé, et tant que la vieillesse n'est decidément pas venue, la mort inévitable nous parait encore si éloignée que nous préférons n'y pas songer. Mais enfin, heure après heure, jour après jour, le moment vient où il faut bien s'avouer la réalité: Je suis un vieillard, mes probabilités de vie ne sont plus que d'un très petit nombre d'années; encore un peu de temps, et ma fosse devra être creusée. Et après? Tout ce qu'ils nous disent du jugement inexorable de Dieu, d'un enfer éternel, de souffrances terribles, décrétées contre ceux qui ont mal vécu ou refusé de servir Dieu, toutes ces choses dont j'ai eu l'imprudence de rire dans ma jeunesse, si tout cela est vrai, que vais-je devenir? Je ne dis pas, M. F., que ce raisonnement soit absolument sans valeur. En définitive je vois là une conscience qui se réveille, qui reconnait que sa vie antérieure a été bien misérable et même coupable. Seulement j'ob-

serve qu'un retour à la religion, à la vie religieuse, inspiré par la peur, est une bien médiocre chose et produit une bien médiocre piété. La peur ne raisonne pas, et parconséquent la peur est superstitieuse, comme tout ce qui ne raisonne pas. Des hommes ont passé leur jeunesse, leur âge mûr, dans la plus complète indifférence. Ils ne se sont jamais souciés d'aborder les questions religieuses. Ils ignorent complètement le chemin que l'esprit humain a fait sur ce domaine depuis les jours déjà éloignés où ils allaient au catéchisme. Donc, un besoin religieux, nouveau pour eux, se faisaint jour dans leur âme, ils retomberont d'aplomb sur les vieilles traditions, et n'auront que de la mauvaise humeur contre ceux qui, disent-ils, veulent détruire toute religion. De là cette piété étroite, méticuleuse, intolérante et formaliste, qui est parfois celle des vieillards.

Toute autre sera cette religion de la vieillesse, lorsqu'elle proviendra, non de la peur, mais de l'amour de Dieu. Oui, il est un âge dans la vie où il faut dire adieu définitivement aux vanités et aux illusions. Les voilà donc dissipés, tous ces fantômes brillans ou gracieux à la poursuite desquels j'ai perdu tant d'heures de mon existence ! J'ai rêvé des triomphes, le peu que j'en ai remportés étaient vides et amers; j'ai rêvé la grandeur, ce que j'en ai obtenu est misérable et mesquin; j'ai rêvé la fortune, et je n'en ai pas acquis, ou bien, si mon travail a été béni, je vois bien, je vois mieux maintenant que jamais que cela ne suffit pas. La vie n'a plus rien à m'apprendre, mes amis en majorité m'ont précédé dans la tombe, et je reste avec mon âme d'homme qui a soif de l'infini, qui veut encore de l'espérance, encore de la vie, encore du bonheur. Mais tu me restes aussi, ô mon Dieu, Dieu de mon enfance, de ma jeunesse et de mon âge mûr, Dieu toujours présent qui parles toujours à mon cœur, que j'ai trop souvent

oublié, méconnu, mais qui me sollicites encore! Oh! toi, Père céleste, tu es la réalité des réalités, et je te rends grâces de ce que je sens plus clairement que jamais que nourrir ta pensée par la prière, par la méditation, par l'adoration publique et privée, c'est ce que tu as donné de meilleur à l'homme. Reçois, ô Père, ton enfant qui n'espère plus, ne se confie plus qu'en toi, et fais moi voir ton salut!

Voilà, M. F., la digne, la belle, la vraie religion du vieillard, et comme elle vient embellir les dernières années de sa vie! Quelle poésie elle répand sur ces journées en apparence monotones et décolorées! Quelle dignité elle procure comme par surcroit aux cheveux blancs! C'est si beau, un vieillard qui espère! Et croyez bien qu'un vieillard qui redouble ainsi de piété, non par peur, mais par amour de Dieu, nous montrera une religion aussi aimable, aussi attirante, aussi persuasive, que les petites dévotions de ceux que je vous décrivais tout à l'heure nous en montrent une autre, ennuyeuse et souvent ridicule. Quelle autorité l'accent religieux de sa parole donnera aux conseils de son expérience! Quel cachet de tendresse sa piété communiquera à son amour pour les siens! Hélas! on n'avance en âge qu'à la condition de voir se refermer la tombe sur beaucoup de ses contemporains, sur ceux qui nous touchent le plus près. Il en est peu, parmi nous, qui, sur le déclin de l'âge, n'ont pas à déplorer la perte d'êtres chéris dont ils croyaient que les mains leur fermeraient les yeux. Mais le vieillard qui croit en Dieu et qui espère en appelle au Dieu des vivans, il se confie en sa miséricorde infinie, et peu à peu les cieux se peuplent pour lui d'êtres bien aimés, qui lui ont dit: Au revoir! et auxquels il dit maintenant: A bientôt!

Mais, dit-on, nous ne savons rien de cet avenir, un

impénétrable voile recouvre les mystères d'outre-tombe. — M. F., je vous ai dit que l'enfance et la vieillesse tendent l'une vers l'autre et se rencontrent. L'enfant ne sait absolument rien de la vie dans laquelle le pousse une force qu'il ignore, et cependant il s'avance, confiant dans la destinée. Le vieillard qui mûrit pour l'éternité ne sait pas davantage ce que la toute-puissance a préparé à l'homme dans les régions supérieures dont la mort est pour nous l'entrée. N'importe, s'il se confie en Dieu, il avance sans peur, et comme l'enfant à sa naissance est reçu dans les bras de son père, il tombera sans murmure et sans crainte dans le giron de son Dieu, qui est aussi son Père.

Ou bien une irréligion désolante, continuation et punition de l'irréligion antérieure; ou bien une religion superstitieuse qui vaut à peine mieux; ou bien enfin une religion plus fervente, plus pure, plus animée que jamais, telle est la triple alternative qui s'ouvre devant le vieillard. Il est inutile, je pense, de demontrer que la dernière seule est désirable. Ce qui est plus important, c'est d'indiquer par quelle voie nous pouvons en procurer les bienfaits à notre vieillesse, s'il plait à Dieu de prolonger nos jours.

La voie est unique, M. F.; pour avoir une belle vieillesse, il faut commencer par une belle vie. J'entends par une belle vie celle qui est rehaussée par la fidélité au devoir et la sincérité de la piété. La vieillesse, en outre des caractères que nous avons définis, a celui d'être déjà un jugement de Dieu, en vertu duquel le péché se punit dès ici-bas dans l'âme du coupable.

Voyez, par exemple, un vieil avare qui termine par une ladrerie sordide une existence entièrement consacrée à la poursuite du gain. Est-il rien de plus malheureux qu'un tel homme? Il se prive de toutes les aises que réclamerait

son âge, que pourrait lui procurer sa fortune, et pourquoi? Pour le plaisir de palper son or et ses titres, plaisir nul en lui-même, qu'il sait nul, qui le tourmente horriblement, et pour lequel il renonce à toute sorte de joies pures, n'entendant jamais sur ses pas les bénédictions du malheureux, laissant souffrir ses proches, ses amis, ses enfans eux-mêmes, et torturé par la certitude que pourtant le jour approche où une voix à laquelle on n'a rien à répondre, va lui dire: Insensé! rends-moi ton âme, et laisse à d'autres ces biens inutiles où tu avais mis ton cœur!

Et une vieille coquette, une vieille mondaine, disputant avec acharnement au temps impitoyable les débris d'un passé qui ne peut plus revenir, n'ayant jamais su, la pauvre aveugle, qu'il y avait plus haut que le monde et sa poussière une région d'air pur, de lumière éthérée, de joie céleste, la voyez-vous se consumant en d'inutiles regrets, ne pouvant se résigner à vieillir, forcée pourtant d'en passer par là, frémissant à l'idée de la mort, et avançant vers la tombe, isolée, moquée, sans dignité comme sans repentance.

Et ce vieux débauché, qui n'a jamais vécu que pour le plaisir sensuel, quelle épouvantable vieillesse que la sienne! Les infirmités sont venues; les nuits sans sommeil, mais non plus consacrées à l'orgie, sont venues aussi, et avec elles des souvenirs, oh! des souvenirs odieux, infâmes, qui font qu'il voudrait se fuir lui-même, se cacher à ses propres yeux. Qui sait, surtout s'il était riche et si, corrompu lui-même, il a semé, sa vie durant, la corruption à pleines mains, qui sait si parmi les spectres impurs ou repoussans qui le hantent, il n'y en a pas qui lui disent: C'est toi, misérable, qui m'as poussée dans l'abîme où je suis restée! C'est toi qui m'as perdu le corps et l'âme!

C'est toi dont l'or m'a moralement assassinée!.... Et c'est justice. Il est juste que de pareils souvenirs, de pareils remords viennent relancer les coupables dans l'impunité apparente où ils demeurent. Car il y a des scandales dans le monde, de grands scandales qui crient vengeance devant le tribunal de Dieu, puisque les tribunaux humains ne peuvent les punir. Qu'un tel vieillard porte son enfer avec lui, encore une fois, c'est justice. Il est dommage seulement que tous ne le savent pas, on pourrait alors avec plus d'autorité dire aux jeunes: Voyez où cela mène!

M. F., je ne voudrais pourtant pas que de mes paroles ou conclût que le désespoir absolu puisse être jamais légitime. Non, même à ces grands coupables, même à ces vieux endurcis, je dirais encore: Repentez-vous, brisez votre cœur devant Dieu; au repentir sincère il est toujours pardonné! Profitez du temps qui vous reste pour réparer autant qu'il est en vous le mal commis, acceptez avec résignation les conséquences qui en découlent, mais de plus ayez espoir au Dieu de Jésus-Christ, à celui qui pardonna à la pécheresse et au péager. A la lumière de l'Evangile, je ne sais pas, M. F., à qui Dieu a interdit absolument l'espérance.

Mais détournons enfin nos regards de ces tristes tableaux pour les reporter sur ces vieillesses vraiment vénérables et saintes, dont la vue est un vrai rafraichissement pour l'âme et un encouragement perpétuel au bien. Ceux-là en sont favorisés qui, au sein même des excitations de la jeunesse et de l'âge mûr, avaient mis leur trésor et leur cœur plus haut que ce monde, plus haut que le temps, ceux qui s'étaient procuré la jeunesse éternelle, celle qui aime, agit, espère toujours. Ceux-là peuvent s'en aller en paix, car ils ont vu leur salut. Ils s'étaient dit que sans doute il était bon de se réjouir dans le jeune âge et de travail-

ler dans l'âge mûr, mais qu'enfin cela n'épuise pas la destinée humaine. Ils avaient conservé l'amour de Dieu et avaient cherché toujours en lui leur consolation et leur force. Sans échapper entièrement aux misères de notre nature, ils avaient marché droit devant les hommes et devant Dieu, semé du bien sur leur route, montré à tous un bon exemple. Ceux-là peuvent se souvenir. Ils peuvent se replonger dans le passé, et aussi s'élancer dans l'avenir. Le Christ intérieur est né dans leur âme. Le baptême d'esprit leur été versé par la main de Dieu, et bientôt cette même main passera doucement sur leur tête et leur dira : C'est assez, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de choses, viens participer à la joie de ton Seigneur.

Nous voici, M. F., à la fin de ces méditations dont je vous avais annoncé la série. Vous l'avez pour la plupart suivie avec un intérêt qui m'a encouragé et soutenu. Mais ne sortira-t-il rien de plus de ces études que nous avons faites ensemble? Ou plutôt ne tâcherons-nous pas de faire sérieusement notre profit de la vérité fondamentale qui ressort de ces quatre discours, dont chacun d'eux, après tout, n'est qu'une variante, savoir que Dieu, la pensée de Dieu, le culte de Dieu, l'ascension vers Dieu est le tout de l'homme? Et ne nous efforcerons-nous pas de diriger plus fidèlement notre vie en conformité d'un principe si clair, si universel, condition de notre dignité humaine, de notre bonheur réel et de notre vieillesse espérante? O M. F., vous avez vu que, dans les quatre âges de la vie, Dieu se révèle à nous d'une manière ascendante, si je puis ainsi dire, comme père nourricier et protecteur dans notre enfance, comme idéal sublime dans notre jeunesse, comme source de force et d'activité dans

notre âge mûr, enfin comme foyer d'espérance à l'âge où la terre ne nous permet plus d'espérer. Puissent ces verités que nous avons été chercher dans l'expérience des hommes et les révélations de la nature, nous guider et éclairer nos pas! Puissent-elles donner à notre piété cette direction à la fois ardente, rationnelle et pratique qui est la bonne et la vraie! Puisse enfin l'arbre de notre vie, traversant les diverses saisons où il est l'objet des bénédictions du ciel, porter des fruits, selon la belle expression du psalmiste, jusque dans la vieillesse toute blanche, et même au-delà, jusque dans l'éternité immense! Telle soit notre ambition, notre sublime espoir, si l'on veut, notre audace. Mais cette audace n'est autre chose au fond que la noble assurance de celui qui croit au Dieu vivant.

X.

LE FILS DE L'HOMME.

> JÉSUS ÉTANT ARRIVÉ DANS LA RÉGION DE CÉSARÉE DE PHILIPPE INTERROGEA AINSI SES DISCIPLES: QUI DIT-ON QUE JE SUIS, MOI LE FILS DE L'HOMME? ILS RÉPONDIRENT: LES UNS DISENT QUE TU ES JEAN BAPTISTE, D'AUTRES ÉLIE, D'AUTRES JÉRÉMIE OU L'UN DES PROPHÈTES. JÉSUS REPRIT: ET VOUS, QUI DITES-VOUS QUE JE SUIS? PIERRE S'ÉCRIA: TU ES LE CHRIST, LE FILS DU DIEU VIVANT.
>
> Matth. XVI : 13—16.

M. F., je connais un pasteur qui, pour exercer la réflexion de ses catéchumènes, leur pose habituellement la question que voici: De ces deux noms, *Fils de l'homme* et *Fils de Dieu*, quel est celui qui, dans le Nouveau Testament, n'est appliqué qu'à Jésus Christ? Le plus souvent, avec la promptitude de la jeunesse, sous l'influence aussi des traditions environnantes, surtout dans l'idée que le titre de Fils de Dieu est supérieur à celui de Fils de l'homme, les jeunes gens répondent: C'est le nom de Fils de Dieu.

Je suppose, M. F., que parmi vous plusieurs au moins s'aperçoivent que cette réponse n'est pas juste. En effet le nom de Fils de Dieu, soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament, est appliqué à bien d'autres qu'à Jésus Christ. Il s'applique, par exemple, aux anges, aux juges d'Israel, au peuple d'Israel lui-même, ou bien à tous les

fidèles. Les passages abondent pour démontrer cela. Partout cette dénomination de Fils de Dieu implique un être qui, soit par choix délibéré, soit par sa nature, soutient avec Dieu des rapports intimes de soumission ou d'amour, analogues à ceux qu'un fils respectueux et aimant entretient avec son père, et si Jésus est fils de Dieu, si même nous devons lui appliquer ce titre dans un sens d'excellence, il ne faut pas oublier qu'il le partage avec beaucoup d'autres et qu'il n'y a rien dans cette appellation qui le distingue essentiellement des autres hommes. Je laisse ici de côté, cela va sans dire, les spéculations métaphysiques du quatrième évangile sur le Fils *unique*, elles appartiennent à la théologie, mais non à l'histoire.

Il en resulte donc, quelqu'étrange que cela paraisse au premier abord, que le titre de *Fils de l'homme* est, je ne dis pas plus élevé, je dis plus caractéristique, plus personnel que celui de *Fils de Dieu* pour désigner Jésus Christ. En effet le Nouveau Testement ne l'attribue qu'à lui. C'est dans toute la force du terme son „nom propre." Et nous pouvons ajouter: C'est celui que Jésus s'est donné exclusivement à lui-même, c'est sous ce nom qu'il s'est présenté à ses contemporains et se présente encore à la postérité. Tous ses autres titres de gloire, celui même de Christ ou Messie, on les lui a donnés avant qu'il les prît, et parconséquent nous ne saurions trop approfondir le sens et la vraie portée du titre de Fils de l'homme pour pénétrer par là jusqu'à la pensée intime de Jésus sur lui-même et sur son œuvre.

Voyez comme notre texte d'aujourd'hui met bien cela en évidence. Il signale un des points culminans de l'histoire évangélique. Jésus, depuis assez longtemps déjà, prèche, enseigne, parcourt la Palestine, suivi de ses douze disciples intimes et fondant le royaume de Dieu. Il ressort

de notre texte et de ce qui le suit que personne encore n'avait songé à saluer en Jésus le Christ attendu. C'est du moins ce qui résulte clairement du fait que Pierre affirme pour la première fois que Jésus est le Christ, et doit à cette déclaration toute spontanée, inspirée par des motifs d'ordre purement spirituel, cette mise au premier rang d'honneur dans le collège apostolique, dont plus tard l'Eglise romaine devait faire un si étrange abus. Evidemment, si Jésus eût dit et répété antérieurement qu'il était le Christ, il n'y aurait eu absolument rien de remarquable dans la confession de Pierre. Du moment qu'il avait été disciple de Jésus et qu'il continuait de l'être, il est clair, dans cette supposition, que cette adhésion signifiait qu'il le reconnaissait déjà pour le Messie, et que ses compagnons partageaient la même persuasion. D'ailleurs, comment l'opinion publique, dont on nous rapporte ici les suppositions et les indécisions, aurait-elle assigné au prédicateur de Nazareth un simple caractère de prophète? Remarquez-le bien, toutes ces opinions différentes, qui voyaient en lui, soit Jean Baptiste, soit Elie, ou l'un des prophètes, s'accordent sur ce point qu'il est prophète. C'est là l'impression que Jésus fit sur ses contemporains avant que l'esprit de parti ou l'intolérance intervinssent. Mais, encore une fois, cela eût-il été possible si Jésus eût débuté en inaugurant son ministère par la proclamation de sa dignité messianique? S'il avait commencé par dire: Vous attendez le Messie, c'est moi qui le suis! le peuple n'aurait pu répondre que par oui ou par non; le déclarer simplement prophète, c'eût été trop ou trop peu; trop pour ceux qui n'eussent vu en lui qu'un imposteur, trop peu pour ceux qui eussent salué en lui le Messie attendu.

On dira: Comment se fait-il donc que, dans les mêmes évangiles où ce fameux incident de la confession de Pierre est rapporté, nous lisions, antérieurement à cet évènement,

des récits où Jésus parle en Messie? Pour expliquer cette circonstance, nous aurions besoin de beaucoup plus de temps que nous n'en pouvons disposer. Qu'il nous suffise de dire que c'est précisément là un de ces faits nombreux qui autorisent la critique à dire que nos trois premiers évangiles out combiné des documens de diverses dates, sans s'astreindre toujours à la succession rigoureuse du temps. Rien en tout cas ne saurait ébranler la certitude basée sur le fait saillant de la déclaration de Pierre, déclaration qui n'aurait aucun sens, si elle n'était pas la première de son genre, et qui est si bien la première qu'au v. 20 nous voyons Jésus défendre encore à ses disciples de lui donner en public cette qualification de Messie, que leur enthousiasme pour sa personne leur avait suggérée.

De tout cela résulte, M. F., une preuve nouvelle du caractère original et tout personnel du titre de Fils de l'homme appliqué à Jésus Christ ou plutôt revendiqué par lui. Le titre même de Christ, nous le voyons par notre texte, lui a été donné plutôt qu'il ne l'a pris, et cela est marqué en termes bien clairs dans la manière même dont il adresse à ses disciples cette question significative: *Qui disent les hommes que je suis, moi, le Fils de l'homme?*

Raison de plus pour que nous envisagions de près ce seul nom que Jésus se soit dès l'abord donné à lui-même. Dans l'antiquité palestinienne surtout, où le nom de famille n'était pas usité, un nom, une qualification spéciale que s'adjuge une personne, a un sens très déterminé qui doit servir à préciser ses intentions, son œuvre et son caractère. Que veut dire le nom de *Fils de l'homme?*

Quand on a dit que Jésus avait voulu par là désigner sa nature humaine pour la distinguer de sa nature divine, laquelle serait désignée par le nom de *Fils de Dieu*, on a oublié que ce dernier nom s'applique aussi à des hommes.

Du reste cette explication se rattache au dogme métaphysique de la trinité, dont Jésus lui-même n'a pas dit un seul mot et qui est contraire à ses déclarations les plus positives.

Cherchons donc ailleurs. — Il est des passages des prophètes et des psaumes où l'expression de *Fils de l'homme* n'est autre chose qu'une locution signifiant simplement *l'homme.* Par exemple: *Eternel, qu'est-ce que l'homme que tu te souviennes de lui et du fils de l'homme que tu le visites?* Ou bien: *Dieu n'est pas homme pour mentir, ni fils de l'homme pour se repentir.* Dire *fils de l'homme* pour *l'homme* est une coutume qui n'est pas seulement particulière à l'hébreu, et qui se retrouve dans plusieurs autres langues.

En ce sens Jésus se nommant de préférence *Fils de l'homme*, s'est affirmé en tant qu' *homme*, et cela dans toutes les explications. Que signifierait en effet un tel nom appliqué à une personne qui ne serait pas un homme?

Mais vous me direz, et avec raison, que ce mot *d'homme* est d'un sens trop vague, trop banal, pour que là se borne sa portée dans la bouche de Jésus. Je vous avertis seulement que celui qui se dit *l'homme*, non pas un personnage quelconque, mais L'HOMME, dit quelque chose de beaucoup moins banal qu'on ne pense. Mais cherchons encore, et nous trouverons.

Parmi les livres les plus populaires, les plus lus au temps de Jésus, il faut compter le livre attribué au prophète Daniel. Le moins ancien des livres de l'Ancien Testament, il fut écrit pendant la lutte sanglante que soutinrent les Juifs contre le roi Antiochus de Syrie et, d'après un procédé bien étranger aujourd'hui à nos mœurs, mais qui, dans l'antiquité, ne peut scandaliser que ceux qui ne la connaissent pas, il parut sous le nom d'un vieux prophète du temps de la captivité babylonienne. Dans ce livre se trouve une vision qui dessine à grands traits les

destinées du monde telles qu'elles apparaissaient à l'auteur. Le monde, était-il enseigné, doit être soumis successivement à cinq grands empires. Les quatre premiers sont symbolisés par une force animale, l'empire babylonien par un lion ailé, l'empire mêde par un ours, l'empire perse par un léopard, l'empire grec par un animal horrible et sans nom. Ces symboles doivent exprimer le caractère brutal, tyrannique et cruel de ces empires successifs qui régneront par la violence et le carnage. Le cinquième empire sera tout différent, ce sera le royaume des saints, des hommes de Dieu, qui régneront éternellement. Il est certain que, dans la pensée de l'auteur, le peuple des saints n'était autre que le peuple juif. Mais, comme il avait représenté chacun des empires antérieurs par une forme animale, il représente le dernier par la forme humaine. „*Je vis*," dit-il, „*comme un fils d'homme qui venait avec les nuées* „*du ciel.*" Ce *fils de l'homme* de Daniel n'est donc pas le Messie, comme on l'a dit trop souvent, il est la forme humaine représentant l'empire humain qui succède à la domination bestiale, le royaume des saints se substituant à celui des tyrans et des scélérats.

Ce qui ressort de cet ensemble d'idées, c'est la supériorité de l'homme comme tel sur les autres puissances du monde. C'est que l'homme ou, pour parler le langage du prophète, le fils de l'homme doit vaincre tout ce qui lui est opposé, et qu'il a reçu de Dieu l'empire éternel. L'esprit de cette vision, c'est donc la grande noblesse de la nature humaine, du moment qu'elle est religieuse, toute consacrée à Dieu et dotée de ses grâces, et voilà ce qui nous aide déjà à comprendre ce que Jésus entend quand il s'intitule *le Fils de l'homme.*

Evidemment ce n'était pas sans un rapport au moins indirect avec la vision si bien connue du prophète qu'il

se donnait ce nom. Si nous en pouvions douter, nous n'aurions qu'à nous rappeler sa réponse à Caïphe où il n'hésite pas à s'appliquer personnellement le passage décrivant la venue du fils de l'homme avec les nuées du ciel. Nous venons de voir que, dans le passage prophétique, ce nom ne signifiait pas le Messie, mais l'empire humain succédant à l'empire bestial, la nature humaine, enrichie et sanctifiée par Dieu, triomphant désormais des forces brutales qui l'ont si longtemps opprimée. Hé bien! en suivant ce cours d'idées, n'est-il pas bien vraisemblable qu'en se donnant le nom de Fils de l'homme, Jésus a entendu se poser en homme vrai, sans autre prétention que celle d'être vraiment homme, exprimer l'amour de l'homme en lui-même et pour lui-même, sans autre qualification nationale ou personnelle. Ajoutons que, son œuvre étant exclusivement religieuse, il faut chercher toujours à définir sa pensée du point de vue religieux. Le Fils de l'homme, c'est l'homme, mais surtout l'homme de la religion humaine, universelle, conforme à la nature humaine en général. En deux mots, dans la bouche de Jésus, ce nom de Fils de l'homme signifie l'homme en soi, dans son rapport essentiel et légitime avec Dieu, et vivant de la religion vraiment humaine. Et je dis, M. F., que jamais qualification plus noble et plus modeste à la fois n'a été portée sur la terre.

Car ce n'est pas une petite idée que celle de l'homme, M. F. Elle réveille le sentiment de bien des misères, mais aussi celui de bien des grandeurs, et à vrai dire l'homme n'est si misérable que parce qu'il se sent destiné à devenir bien grand. Ici surtout, en présence de Dieu qui nous entend, nous ne saurions exagérer ni notre petitesse ni notre gloire. En présence de Dieu, notre petitesse est immense, mais en présence de Dieu aussi, de Dieu que nous connaissons, qui nous appelle et nous attire à lui, notre

gloire n'est pas moindre. L'homme touche d'un côté au néant, de l'autre à la vie divine. De là les contradictions, les disparates, les horreurs et les beautés de son histoire; créature étrange et sacrée, qui joint la bête à l'ange, la matière à l'esprit, dont le bonheur consiste à vouloir toujours plus que ce qu'elle a et à espérer en Dieu du sein même du péché.

Hé bien! Jésus a senti la misère et la grandeur de notre nature humaine. Il a voulu l'avoir, l'avoir pleinement, mais purement. Il a dédaigné tous les titres que son pays, la société où il vivait, la religion de son enfance mettaient à sa disposition. Il n'a pas voulu de dignité temporelle. Il a laissé les hommes vêtus d'habits précieux hanter la maison des rois et les grands de ce monde commander aux autres avec autorité. Il a repoussé toute prétention à la dignité sacerdotale. Il n'a voulu être ni pharisien ni scribe, deux titres d'honneur en ce temps-là. Il ne s'est jamais vante, que nous sachions, de sa nationalité; en tout cas, il ne s'est donné aucun nom inspiré par la vanité nationale. Ce n'est pas lui qui, à grand renfort de recherches, a prétendu qu'il descendait en ligne directe du roi David. Non, il s'est appelé simplement le Fils de l'homme, il a voulu être cela et tout cela.

Voyez aussi combien la nature humaine — une expression moderne, M. F., mais ce qu'elle exprime est ancien comme l'humanité; — voyez, dis-je, combien la nature humaine a le don d'attirer et d'émouvoir Jésus. Il l'aime et la respecte partout. Quand un sentiment authentiquement humain se fait jour, son cœur s'émeut aussitôt. Il a pitié aussi de tout ce qui est misère humaine, et voilà pourquoi il aime la repentance presqu'à l'égal de l'innocence, et le même Maître bénit les petits enfans qui se jouent dans les plis de sa tunique et la pauvre pécheresse

arrosant ses pieds de ses larmes muettes. C'est le même regard qui s'étend plein de compassion sur le pauvre peuple dispersé dans la vallée, et qui s'humecte d'une larme d'attendrissement à la vue de la bonne veuve vidant sa pauvre bourse dans le trésor du temple. C'est dans la nature humaine qu'il cherche ses meilleures raisons pour démontrer la vérité de ce qu'il dit sur Dieu. *Si vous, tout méchans que vous êtes, savez donner de bonnes choses à vos enfans, combien plus votre Père céleste!* Ou bien: *Un homme avait deux fils et le plus jeune dit à son père*, et la suite, pour apprendre à l'homme qu'il ne doit jamais désespérer de la miséricorde de Dieu. Ou bien encore: *Un homme descendit de Jérusalem à Jéricho et tomba entre les voleurs qui le dépouillèrent et le laissèrent à demi mort.* Quel est cet homme? On ne nous le dit pas, et ceux qui passeront par le chemin ne le sauront pas davantage: car il est nu et muet. La seule chose qu'on verra, c'est un homme qui souffre, et cela devra suffire, si bien que le Samaritain qui aura eu pitié de lui sera bien plus agréable à Dieu, malgré toutes ses erreurs, que le Lévite et le Sacrificateur égoïstes malgré toute leur orthodoxie.

Aussi voyez combien la religion du Fils de l'homme est *humaine*, j'entends par là d'accord avec les besoins supérieurs de notre nature. Il ne nous donne pas une notion philosophique de Dieu, il nous en donne un sentiment, celui du Père céleste, le sentiment qu'il porte lui-même dans son cœur. Quelle que soit sa philosophie ou sa théologie, celui qui pense à Dieu comme au Père infini est de la religion de Jésus Christ. C'est ainsi que le philosophe le plus profond, si du moins sa religion est vivante, s'accorde quant à l'essentiel avec le plus humble enfant dont le cœur est touché par l'amour du Père céleste. Les conditions de l'union avec Dieu ne sont ni arbitraires, ni magiques, ni

sacerdotales, ni dogmatiques. Jésus laisse à d'autres le soin de dire: Si tu ne crois pas à ce dogme, ou si tu ne reçois pas ce sacrement, tu ne saurais entrer au Royaume de Dieu. Au contraire il dit: Le Royaume est pour les pauvres en esprit, pour les cœurs purs, pour les miséricordieux, pour les affamés et altérés de justice, en un mot, pour ceux dont le cœur est bien disposé et tend vers Dieu. Il émancipe ainsi l'individu de toute tyrannie, de tout arbitraire sacerdotal ou théologique, en le mettant face à face avec Dieu son Père, et c'est là la vraie liberté; car l'homme n'est jamais plus vraiment libre que lorsqu'il se sent soumis à Dieu et qu'il n'a à rendre compte qu'à lui de l'usage qu'il fait de sa liberté.

C'est aussi pourquoi la religion de Jésus est favorable à toutes les émancipations, contraire à toutes les tyrannies, d'accord avec tous les progrès. Elle ne décrète pas la nécessité de telle institution ou le maintien de telle tradition, elle cherche le bien de l'homme, et partout où l'expérience démontre que l'homme se trouve plus heureux, plus moral et plus fort par une réforme ou par une invention ou par une libération quelconque, elle plaide en principe pour cette réforme, pour cette invention, pour cette libération. Jésus, avec sa douce parole, a brisé et brise encore des fers qui avaient résisté à tous les marteaux.

Les plus grand des bienfaits dont nous soyons redevables à Dieu, c'est la religion du Fils de l'homme. Et si Jésus a pris ce titre avec un admirable mélange de modestie et de sens de sa divine vocation, nous, à notre tour, nous le lui redonnons en lui disant: Fils de l'homme, nous te vénérons et nous t'aimons, car nul ne nous a plus aimés, ne nous a fait plus de bien que toi; tu es le roi de notre race, l'homme parmi les hommes, et le premier des fils de Dieu.

Si Jésus, en s'intitulant le Fils de l'homme, a voulu caractériser ainsi son œuvre, sa tendance et la religion qu'il apportait au monde, nous avons vu que ce titre impliquait aussi chez lui la noble ambition d'être homme dans le sens le plus noble et le plus beau, de réaliser la vie humaine de la manière la plus complète et la plus pure. Nous lui devons ce témoignage qu'il l'a fait. Non pas en ce sens qu'il aurait parcouru toutes les sphères possibles de l'activité humaine, mais en ce sens qu'ayant à remplir une tâche à laquelle il se sentait appelé, il l'a remplie avec toute son âme, de tout son cœur, et qu'il a été la religion vivante sur la terre.

A présent, une chose qu'il n'a pas dite, mais que ses apôtres ont dite pour lui, c'est que le caractère chrétien consiste dans la ressemblance avec lui. Avoir le même esprit, le même sentiment qui était en Jésus Christ, telle est une des idées communes de l'enseignement apostolique.

Le bon sens du reste indique suffisamment que cette ressemblance avec Jésus Christ doit être quant à l'esprit, quant aux principes, et non quant aux applications spéciales. Nous ne sommes pas appelés comme lui à fonder la religion de l'humanité et à payer de notre sang le service que nous voulions lui rendre. Mais, chacun dans sa sphère, nous sommes tous invités à lui ressembler. Jésus a voulu être le Fils de l'homme, l'homme pur, saint, aimant Dieu, en un mot l'homme vrai. Donc, plus nous serons hommes, plus nous serons chrétiens.

Je suppose, M. F., que vous ne vous méprenez pas sur ma pensée. Les personnes qui ne saisissent que la surface des choses pourraient se récrier sur l'étonnante facilité de cette ressemblance avec Jésus Christ. Ne sommes-nous pas tous hommes? Avons-nous la moindre peine à l'être? Cela ne nous est-il pas donné de naissance? — Prenez

garde. L'homme, nous l'avons dit, est un être complexe, dont on peut dire autant de mal que de bien, et dans la nature duquel se réunissent les vestiges de l'animalité première et les germes de la transfiguration céleste. Ce n'est pas parce que nous mangeons, buvons et dormons que nous sommes des hommes. Les animaux eux-mêmes n'en font-ils pas autant? Ce n'est pas non plus en étant sensuels, orgueilleux, vindicatifs, égoïstes, que nous sommes des hommes. Encore une fois tout cela appartient au côté inférieur de notre être. Non, ce qui fait l'homme, ce qui lui appartient en propre dans la nature vivante, c'est l'empire de soi-même, l'usage de la raison, du sentiment, de la conscience, de toutes les facultés humaines proprement dites, c'est la religion vivante par laquelle nous sommes unis à Dieu, non pas seulement comme la créature qui n'en sait rien à son Créateur, mais le sachant, le voulant et y trouvant notre joie. Voilà ce qui fait l'homme, l'homme vrai, et ce que nous devons réaliser, si nous voulons être vraiment des hommes.

C'est la dignité de la vie que je vous montre là, M. F.; car ce n'est pas une simple figure de mots quand on dit que l'homme, esclave de ses convoitises, se rabaisse et se dégrade. C'est aussi le sentiment béni de la confiance dans la destinée ou, ce qui revient au même, en Dieu. L'homme développé religieusement et moralement acquiert en proportion de ce développement lui-même un pressentiment toujours plus vif de sa destinée supérieure, et avec Jésus il arrive à cette hauteur où aucun désastre, aucune épreuve, aucune douleur ne l'empêche de contempler la face de Dieu pleine de miséricorde et lui disant toujours: Tiens toi à moi! C'est enfin l'espérance éternelle, cette fille du Dieu vivant, que je puis vous promettre comme récompense de cette participation à l'esprit

humain de Jésus Christ. Ne l'oubliez pas, pour être, pour se sentir vraiment fils de Dieu, il faut marcher sur les traces du Fils de l'homme. Comme lui, plein de foi dans la nature humaine et dans son auteur qui est Dieu, on marche vers le Père en toute confiance; il faut regarder autour de soi et aider ceux qui ne peuvent marcher, soit par ignorance, soit par abattement, soit par faiblesse morale, soit par souffrance, les aider à devenir avec nous de plus en plus hommes. L'Evangile est la condamnation et la glorification tout à la fois de la nature humaine. Mais il ne la condamne dans son état actuel que pour la pousser à sa gloire future, et son œuvre ne sera achevée que le jour où, de tous les enfans des hommes, il aura fait autant de fils de Dieu.

XI.

LES HAUTES PENSÉES.

(FIN D'ANNÉE).

PENSEZ AUX CHOSES D'EN HAUT, ET NON AUX CHOSES SUR LA TERRE.

Coloss. III : 2.

Pourquoi, M. F., êtes-vous ce soir plus nombreux que vous ne l'êtes ordinairement à pareille heure dans ce temple? Est-ce uniquement par obéissance à la coutume? Mais lors même que telle serait la cause de votre affluence inaccoutumée, ce ne serait pas encore une réponse à ma question, ou du moins elle se transformerait en celle-ci: D'où vient cette coutume, et l'empressement avec lequel on lui obéit?

D'où elle vient? De toi, cœur humain, si grand à la fois et si petit, si insatiable dans tes désirs et si souvent égaré dans la poursuite de tes satisfactions, qui as soif de vivre et qui te sens à chaque heure au bord de la tombe, qui marches en avant avec des espérances, mais aussi et surtout avec des souvenirs déplaisans ou tristes: le fait même que, fussent-ils joyeux, ils se rapportent à des joies passées, les revêt d'une teinte de tristesse. Et il y a des momens dans l'année où la disproportion entre le désir de nos cœurs et les réalités passées ou présentes se révèle

à nous d'une manière plus frappante, il est des heures d'une mélancolie particulière, qui font penser au néant de ce qui passe et nous forcent à plonger le regard dans l'infini. Le moment où nous sommes à cette heure est de ceux-là.

Le temps est notre maître, M. F. L'homme a beau faire ici-bas, il ne parvient pas à se soustraire à son pouvoir. Les sables du désert recouvrent lentement, mais continuellement, les tombeaux gigantesques où les Pharaons s'imaginaient que leur dépouille reposerait inviolée, et ne sont pas encore montés assez haut pour empêcher l'infatigable curiosité des modernes de pénétrer sous les sombres voûtes où leurs momies se réduisent peu à peu en poussière impalpable. Babylone, depuis des siècles, est allée rejoindre au sépulcre les cités qu'elle y avait fait descendre; elle est devenue comme l'une d'entr'elles, et c'est en fouillant dans les décombres amoncelés, c'est en se gardant des bêtes fauves et des rares habitans qui hantent ces lieux désolés, que nos explorateurs parviennent à tirer au jour quelques vestiges de cette civilisation colossale et cruelle, qui pesa jadis sur l'Asie antérieure comme un cauchemar et l'épuisa comme un vampire. Où est l'Athènes polie et raffinée de la Grèce antique? Qu'est devenue la Rome des consuls et des Césars? Où en est réduite la théocratie qui fit trembler nos pères du Moyen Age? Tout cela s'était cru éternel, tout cela avait défié les siècles, et l'on peut se demander de tout cela ce qu'un poète se demandait touchant les neiges de l'an passé.

Et quand, de ces généralités historiques qui ne peuvent nous toucher désormais que de loin, nous revenons à nous, à notre destinée individuelle, la chute est bien plus grande encore. Tout à l'heure je parlais de siècles, avec nous il faut parler d'années. Les murs de ce temple le savent. Il

y a quatorze ans (1) qu'à pareil jour, à pareille heure, je montais dans cette chaire, et déjà j'étais familier avec les visages de l'auditoire qui se réunit habituellement autour de cette chaire. Mon Dieu! Quel changement! Que d'amis, que de frères et de sœurs manquent aujourd'hui au rendez-vous? Combien y seraient certainement à cette heure, et qui nous ont quittés pour ne plus revenir! Et tous, tant s'en faut, n'avaient pas atteint les dernières limites de l'âge. Beaucoup sont partis dans leur force, beaucoup n'avaient pas même encore connu la vie. Et nous, sommes-nous sûrs de nous y retrouver dans un an? Un an, c'est bien vite passé, et, selon la loi des probabilités humaines, il en est parmi nous que l'ange de la mort a déjà marqués pour l'an qui va commencer, et nul, nul si jeune ou si robuste qu'il soit, nul ne peut dire: Ce n'est pas moi!

Oh! c'est une des nombreuses manières dont l'homme paie l'avantage qu'il possède de pouvoir réfléchir et raisonner. L'animal et le petit enfant n'ont pas conscience du temps. qui s'enfuit. Ils jouissent sans arrière-pensée de l'heure présente. C'est un sens profond que celui du récit de la Genèse qui nous montre l'homme assujetti à la mort, c'est à dire la prévoyant et s'en tourmentant à partir du moment où il a touché l'arbre de la connaissance. Le plus souvent les affaires, ou les plaisirs, ou les soucis nous font oublier cette pensée amère. Toutefois il est des évènemens trop fréquens qui nous ramènent en face de notre destinée inévitable. Il est des dates qui nous y font penser régulièrement, et aujourd'hui, bon gré mal gré, il faut bien que nous nous disions que, nous et toutes nos œuvres, nous sommes condamnés à mort par la nature.

---

(1) Ce discours a été prononcé le 31 Décembre 1865

Alors monte dans notre cœur un sentiment particulier, fruit de la réflexion et de l'expérience, d'autant plus fort que la réflexion et l'expérience elles-mêmes sont plus profondes et plus riches, le sentiment de la mélancolie, qui est à la vie ce que le brouillard est à la nature visible. Il s'étend sur tout et ôte à tout la couleur et le relief. On se prend à trouver un sens poignant de vérité à ces paroles du vieux Job: *L'homme né de femme est de courte vie et rassasié d'agitations; il surgit comme une fleur, puis il est coupé et il s'enfuit comme une ombre qui ne s'arrête point.* Savez-vous ce que vous dira de sa langue d'airain la cloche qui bientôt va frapper les douze coups au son desquels cette année rejoindra ses devancières dans le gouffre sans fond de l'éternité? Elle retentira sur nos projets, nos travaux, nos agitations, nos plaisirs, nos orgueils, nos personnes, et elle dira de tout cela: Vanité! Vanité!! Vanité!!!

Cependant cette impression mélancolique et lugubre n'est ni la seule ni même la première de celles qui nous amènent ici ce soir. Si nous n'avions qu'à nous attrister et à repandre des larmes sur notre fragilité et notre courte vie, il serait parfaitement inutile de quitter pour cela nos demeures et de joindre nos tristesses pour les augmenter l'une par l'autre. Si nous sommes réunis dans ce temple, c'est qu'au sentiment de notre misérable condition terrestre s'associe immédiatement, du moins chez les hommes de l'esprit, le sentiment de Dieu, et que cette auguste pensée ne tarde jamais à combler le vide infini en face duquel notre âme est saisie de vertige. C'est le bon côté de ces réflexions sombres que de nous forcer à lever la tête pour faire un appel énergique à la vie et au Dieu vivant. Le sentiment religieux, en s'éveillant dans l'âme, lui apprend qu'il peut être bon de réfléchir sur la misère

humaine, mais qu'il n'en faut pas rester là. A sa lumière une protestation vigoureuse s'élève contre l'arrêt en apparence inexorable du destin, et nous disons alors: Tout passe, mais Dieu reste; tout est vanité, mais Dieu règne; tout meurt, mais Dieu vit.

Et nous ajoutons: Et nous vivrons en Lui, si nous vivons pour Lui.

Voulez-vous que cette heure, au lieu d'engendrer le regret amer et la tristesse sombre, soit pour votre âme une heure de lumière et de relèvement? *Pensez aux choses d'en haut, et non aux choses sur la terre.*

II. Ce conseil apostolique serait-il limité, quant à son application, à certaines circonstances, à certaines heures de la vie? Nullement. C'est un précepte d'application constante, c'est une règle de vie permanente, et c'est comme tel qu'il nous faut maintenant l'envisager, tout en constatant qu'il doit à la circonstance et à l'heure qui nous rassemblent une véritable actualité. C'est en effet dans les momens où nous sommes le plus frappés du peu que nous avons à vivre ici-bas qu'il est le plus urgent de savoir comment il nous faut vivre.

Un mot d'éclaircissement d'abord. C'est figurément et en vertu d'une analogie qui s'exprime dans toutes les langues, que notre texte oppose les choses d'en haut à celles qui sont sur la terre. S'il fallait prendre ces expressions dans leur sens rigoureusement littéral, on ne tarderait pas à tomber dans l'absurde. Il est clair que, pendant toute la durée de notre existence terrestre, il nous faut bien, que nous le voulions ou non, penser à une foule de choses qui sont sur la terre. Nous n'avons pas besoin qu'on nous rappelle qu'en voulant rompre absolument avec la vie terrestre, on ne tarde pas à donner en plein dans

l'extravagance. C'est la prétention du moine et du fakir, de l'ermite et du derviche, de se séparer entièrement du monde pour ne penser et ne travailler, comme on dit, qu'à son salut. Il en résulte tout simplement un égoïsme quintessencié, en révolte flagrante contre le devoir fondamental de l'amour du prochain. Ce serait dépasser de beaucoup l'intention de notre texte que de lui donner une pareille portée. Le même chapitre, en application de ce précepte, contient ces belles et touchantes directions qui s'adressent aux hommes, aux femmes, aux pères, aux enfans, aux serviteurs, et qui poussèrent la famille chrétienne vers un niveau si élevé au milieu du relâchement général du monde payen. Notre texte a si peu l'intention d'isoler l'homme de ses semblables, qu'il nous montre comment tout dans la vie, parole ou action, peut se faire dans la pensée de Dieu.

L'opposition qu'il établit entre les choses d'en haut et celles qui sont sur la terre revient à celle que nous faisons tous les jours entre les choses que nous disons élevées et celles que nous disons basses. Nous ne pouvons exprimer les réalités spirituelles qu'en nous servant de comparaisons empruntées au monde matériel. Il est certain qu'il existe une analogie de sentiment entre la pureté du ciel, par exemple, et celle du cœur, entre l'air frais et salubre des régions élevées et l'impression que nous éprouvons à l'ouïe de maximes nobles et généreuses. En revanche, quand l'homme refuse d'obéir à ses penchans supérieurs pour se faire l'esclave des impulsions égoïstes, animales, qui sont en lui, nous disons qu'il se dégrade, qu'il se rabaisse, qu'il se plonge dans la fange ou qu'il rampe dans la boue. En un mot, la hauteur ou l'élévation physique, le ciel visible nous fournit l'expression figurée qui répond aux pensées et aux objets en rapport avec notre meilleure

nature; tandis que le sol, le terre-à-terre, la poussière et la fange nous fournissent les images qui répondent aux pensées et aux choses que nous savons mauvaises, parce qu'elles sont contraires à notre devoir et à notre destinée réelle.

Penser aux choses d'en haut, c'est donc avoir des pensées nobles, généreuses, c'est se prescrire un but élevé, ne pas se contenter du terre-à-terre d'une existence se consumant toute entière dans la poursuite des satisfactions sensuelles; c'est, dans chaque chose, chaque entreprise, chaque démarche, envisager le côté spirituel et moral pour s'y attacher. Vous savez qu'un véritable artiste, tout en voyant les mêmes choses que nous, les saisit pourtant d'une manière particulière, discerne le côté par lequel elles éveillent en lui le sens du beau. Hé bien! l'homme qui nourrit de hautes pensées, qui pense habituellement aux choses d'en haut, est un artiste sur le domaine spirituel. En tout il discerne ce qui élève, ce qui ennoblit, ce qui est conforme à l'idéal divin dont il porte le reflet dans son âme.

Or cette noblesse morale peut être favorisée par l'éducation ou par l'exemple. Elle n'en est pas le fruit nécessaire. Un pauvre ignorant peut la posséder à côté d'un homme instruit et riche qui en est dépourvu. Vous avez rencontré plus d'une fois des hommes peu favorisés sur tout le reste, mais dont le cœur était haut placé. En revanche vous avez pu contempler plus d'une fois le triste spectacle d'hommes auxquels rien ne manquait, excepté l'amour de ce qui seul donne un prix réel à l'existence.

Malheureusement le nombre de ces hommes qui ne veulent pas s'élever au-dessus du terre-à-terre de l'égoïsme sensuel, ce nombre est grand. Nous les voyons étaler leur immoralité blasée ou leur poursuite fiévreuse du gain au milieu d'un monde pour lequel ils n'éprouvent que du mépris, le cœur sec

comme une pierre et l'esprit rétréci par le calcul perpétuel ou la sensualité raffinée. Ce sont ces jeunes gens qui ne croient pas à la vertu, qui n'ont pas même, les malheureux! les illusions de leur âge, qui ne savent plus ce que c'est qu'un mouvement religieux ou qu'un acte d'adoration, qui sourient de leur vilain sourire fade et stupide, quand un autre, moins dépourvu de hauteur d'esprit, se montre devant eux animé d'un sentiment desintéressé ou poétique, et qui s'imaginent faire preuve d'une sagesse profonde en gaspillant leurs plus belles années dans des plaisirs qui n'en sont guère et des occupations qui n'en sont pas. Ce sont ces hommes qui ne voient qu'une chose dans le monde, le gain, le gain par tous les moyens, et qui se croiraient changés en mal si quelque noble et forte passion venait par malheur faire battre leur cœur. Ce sont ces jeunes filles et ces femmes qui n'ont absolument dans l'âme que des préoccupations de vanité, qui ont peur de la moindre conversation sérieuse ou de la moindre lecture instructive, pauvres fleurs éphémères qui ne se doutent pas qu'en se condamnant à ce genre de vie, elles s'ôtent elles-mêmes leur parfum et leur grâce. Supposez, et c'est plus qu'une supposition, que dans une société vous voyiez augmenter l'industrie, les fortunes, le luxe, l'excitation à gagner beaucoup pour dépenser plus encore, et vous ne tarderez pas à voir chez beaucoup ce qu'on appelle justement l'abaissement des caractères, la décadence des bonnes mœurs, une soif effrénée de jouissances d'ordre inférieur qui se punit elle-même, parce qu'elle devient de plus en plus incapable d'atteindre son but. Je ne parle pas en ce moment des autres châtimens qu'elle s'attire.

Car, ne l'oublions jamais, il est une règle, une loi impérieuse, imprescriptible, présidant à tout ce qui a vie. Tout être vivant, qui s'écarte de sa vraie nature, en

souffre. Cela est inévitable, logique, inexorable, comme une loi physique. Or la nature humaine doit être violentée, détournée de sa marche normale, pour que l'homme se retranche ainsi la vie du cœur et de l'esprit. Et la nature violentée se venge. Autrement elle ne serait pas la nature, elle serait l'arbitraire, le chaos, tout au monde, excepté la nature, c'est-à-dire un ordre de choses soumis par Dieu à des lois fixes et logiquement reliées entr'elles. La nature humaine se borne-t-elle au pouvoir de jouir et de calculer? N'y a-t-il pas en nous d'autres pouvoirs, d'autres facultés, d'autres virtualités, qui réclament, elles aussi, leur droit à l'existence? Pauvres mutilés de l'esprit, comme vous êtes ennemis de vous-mêmes! Imaginez-vous que vous voyez s'agiter devant vous une foule composée de gens qui se seraient tous estropiés volontairement. Celui-ci se serait ôté un bras, celui-là une main, cet autre une jambe; celui-ci se serait fait borgne, cet autre aveugle, cet autre sourd. Ce serait horrible, n'est-ce pas; au bout de quelques instans il faudrait détourner la vue. Hé bien! au soleil de l'esprit, ces hommes qui ne pensent qu'aux choses qui sont sur la terre, tout en bas, dans la poussière, dans la boue, font un effet semblable. Ce sont des mutilés, des estropiés, des difformes, et leur joie, quand ils en ont, leur joie fait peur.

L'homme vrai, au contraire, l'homme fidèle à sa nature et aux joies saines de son être, dirige ses pensées vers le ciel, il s'attache aux choses qui sont en haut, c'est-à-dire qu'il vit par l'esprit, par le cœur, par la conscience. Acquérir de vérité ce qu'il en peut connaître, aimer autant qu'il lui est donné d'aimer, faire son devoir en toute chose et avant toute chose, le tout dans le sentiment du lien mystérieux et sacré qui l'unit à Dieu, voilà comment il comprend la vie. Il place très haut son trésor, et il a raison. Car *là où*

est notre trésor, là aussi sera notre cœur. La vie pour lui a un but supérieur à elle-même, dont elle est le moyen, sans se confondre avec lui. Ce but, c'est le perfectionnement de son âme immortelle. Et quand on comprend la vie de cette manière, on est heureux et fort. Sans doute on n'est à l'abri ni du revers ni de la souffrance, mais on peut tout faire concourir à son bien. On sait alors la loi véritable de la nature humaine. On réalise la prophétie écrite dans tout cœur d'homme. On répond à l'appel de Dieu. La vie peut être courte; n'importe, elle donne son fruit.

Nous sommes redevables à Jésus Christ de bien des choses, mais en particulier du sentiment, parfaitement conciliable avec celui de l'humilité, du sentiment de la dignité de la nature humaine. C'est là une de ces perles de grand prix que son incomparable parole a déposées dans le trésor de l'humanité et que celle-ci ne perdra plus. Nous sommes tous appelés à devenir des *fils de Dieu*, non pas seulement des créatures de Dieu au même titre que les autres êtres qui composent avec nous le monde, mais des fils de Dieu, entrant graduellement en possession des biens et prérogatives de leur noblesse. Que cette vocation de Dieu s'adresse à des êtres qui, comme nous, tiennent encore de si près au sol sur lequel nos pieds reposent, cela peut être merveilleux, cela ne doit jamais être oublié, cela doit nous prémunir contre l'orgueil et nous rappeler sans cesse la nécessité de la vigilance, mais surtout cela est. L'homme qui se rabaisse par son matérialisme pratique ressemble à un fils de bonne maison qui oublie son rang et flétrit son nom. Ayons de hautes pensées, non de nous-mêmes, mais sur nous-mêmes. Elevons nos sentimens et nos vues. Ne jetons pas aux pourceaux les perles de nos âmes. *Pensons aux choses qui sont en haut et non à celles qui sont sur la terre.*

III. Quand, de ces thèses générales, je reviens à notre réunion de ce soir, il me semble qu'il y a un lien tout naturel entre les sentimens que cette heure nous inspire et le point de vue que j'ai tâché de vous exposer. Nous ne nous bornerons pas à des réflexions mélancoliques sur la vie, sa brièveté, le néant des choses humaines. Que les morts enterrent leurs morts; cela est dans l'ordre; pour nous, nous voulons vivre et nous vivrons.

Je viens de vous dire comment. En ayant de hautes pensées, qui nous éléveront à elles, nous nous éléverons vers Dieu.

Il se peut, il est même probable qu'à la fin d'une année, nous ayons lieu de regretter d'avoir trop peu écouté jusqu'à présent les meilleures inspirations de notre nature et d'avoir trop peu pris au sérieux la vie qui nous est donnée. Des récriminations seraient inutiles. Faisons mieux, rachetons le temps. Promettons-nous d'en faire par la suite un meilleur usage, de lutter plus énergiquement contre nos paresses morales, nos lâchetés, nos défaillances. Aspirons au mieux et efforçons-nous de le réaliser. Secouons cette funeste indifférence en matière de religion et de morale qui nous paralyse. Plaçons haut nos pensées pour nous élever avec elles.

Il faut nous élever au-dessus de l'égoïsme par la bonté, la bienfaisance, le support, la bonne volonté envers les hommes, la charité dans tous les sens. Ne nous enfermons pas dans le cercle étroit de nos intérêts personnels. Sachons agir pour les autres, comme membres d'une église, comme habitans de la même ville, comme citoyens d'un même pays, comme sociétaires de la grande association humaine. Rappelons-nous que, dans le monde moderne, il est plus que jamais impérieusement ordonné de ne pas vivre pour soi seul, mais de vivre aussi pour ses semblables.

Il faut nous élever au-dessus de la souffrance, des revers, de la mort elle-même, par la foi en Dieu. Une année vient encore de passer, et elle a fait, comme ses devancières, couler bien des larmes. Elle a fourni à la mort son contingent. Elle a frappé sans discernement d'âge et de position, sans pitié pour les cœurs qu'elle déchirait. Cette année comme les autres, la fosse de l'enfant a été creusée à côté de celle de l'aïeul, de vénérables vieillards nous ont quittés et des anges se sont envolés loin de nous et de nos misères pour se réfugier dans le sein du Père. Ah! c'est ici qu'il faut penser aux choses d'en haut plutôt qu'à celles qui sont sur la terre et sous la terre. Que ce qui était poudre retourne en poudre. Les âmes vivent en Dieu; pensons à Dieu pour penser à elles, pour y penser avec une mystérieuse et sainte espérance.

C'est ainsi que nous, qui vivons seulement quelques jours sur la terre, nous nous éléverons au-dessus du temps lui-même, ce grand et souverain destructeur. Cette heure où nous sommes nous parle de sa rapidité. Qu'elle nous parle aussi de l'éternité, non pas de l'éternité abstraite et vide, mais de l'éternité pleine de Dieu. Si elle nous parle de la mort, qu'elle nous mette en face de la vie éternelle. Si elle nous parle de la terre, qu'elle nous parle aussi du ciel. Si elle nous attriste, qu'elle nous réjouisse encore plus. Si nous bornons nos regards à la terre, elle n'a que des pensées lugubres à nous inspirer; mais relevons-les vers le ciel, et elle se transformera en prophétie de félicité sans fin.

XII.

L'ONCTION DE BÉTHANIE.

Et comme Jésus était à Béthanie dans la maison de Simon le Lépreux, et qu'il était à table, une femme survint, portant un vase d'albâtre plein d'un parfum fort rare et de grand prix, et, brisant le vase, elle en épancha le contenu sur la tête de Jésus. Quelques-uns parmi les assistants s'indignèrent et se dirent les uns aux autres: A quoi bon perdre ce parfum? On pouvait le vendre plus de trois cents deniers et en donner le prix aux pauvres. Et ils étaient courroucés contre elle. Mais Jésus dit: Laissez-la; pourquoi lui faites-vous de la peine? elle a fait une bonne œuvre envers moi. Vous aurez toujours des pauvres avec vous, et, quand vous voudrez, vous pourrez leur faire du bien: mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. Elle a fait ce qu'elle pouvait: elle a d'avance embaumé mon corps pour ma sépulture. En vérité, je vous le dis, en tous les lieux du monde entier où la bonne nouvelle sera prêchée, ce qu'elle a fait sera aussi raconté en mémoire d'elle.

Marc XIV : 3—9.

Mes Frères, la scène de l'histoire évangélique dont je viens de vous faire la lecture est belle et touchante par elle-même, en dehors de toute liaison avec ce qui l'environne. Mais son caractère, à la fois doux et lugubre, se prononce bien plus fortement encore lorsque l'on connaît bien les circonstances au milieu desquelles elle s'est produite. D'autant plus, et cela n'est pas contradictoire, que

lorsqu'on a rassemblé toutes ces circonstances, il se trouve qu'elle se détache, claire et lumineuse, sur un fond obscur, mystérieux, qui en fait ressortir le charme. Ainsi nous ne savons rien, ni de ce Simon dit le lépreux, dans la maison duquel eut lieu cet incident remarquable, ni de cette femme au vase d'albâtre qui, avec Jésus, en occupe le centre. L'évangéliste lui-même, en la désignant vaguement par l'expression *une femme*, nous montre qu'il ne la connaissait pas davantage, et si le quatrième évangile nous la donne pour Marie, sœur de Lazare ressuscité par Jésus, ceux qui se sont rendu compte du caractère profondément symbolique de cet évangile, si différent des trois premiers, ne peuvent mettre en doute que cette désignation en fait simplement une femme convertie par la parole et l'esprit de Jésus, sans que cela nous renseigne autrement sur son passé ni sur les relations qu'elle pouvait avoir avec le cercle des premiers disciples.

Cependant, malgré le vague impossible à dissiper entièrement qui plane sur plus d'un détail de cette scène, sa signification, sa portée instructive et touchante ressortent avec une singulière énergie d'une étude quelque peu attentive des circonstances. Commençons par les élucider autant qu'il nous sera possible. Nous ne tarderons pas à voir se dessiner nettement à nos yeux ce que j'ose appeler la statue en pied de la vraie piété chrétienne. Et c'est de là qu'il nous faudra tirer enseignement.

I. Ceci se passait tout à la fin du ministère de Jésus. Les beaux jours de l'histoire évangélique étaient déjà loin. On n'en était plus aux belles et joyeuses fêtes du royaume de Dieu, lorsque le Fils de l'homme, entouré d'une foule enthousiaste, prêchait la parole de vie sur les montagnes et le long des lacs de la Galilée. Le feu du premier em-

pressement était amorti. Le peuple, un moment réveillé de sa torpeur, un moment réjoui de l'incomparable lumière qui avait brillé à ses yeux, avait fait succéder l'indifférence et même la haine aux transports des premières heures. On lui avait tellement dit que ce Jésus de Nazareth était un profanateur de la sainte Loi, un négateur de Moïse et des prophètes, un usurpateur de l'autorité religieuse légitime, que ce pauvre peuple avait fini par le croire, et bientôt Jésus eut la douleur de le voir s'endurcir dans les ignorances, les corruptions et les rêves qui devaient tôt ou tard le conduire à sa perte.

Ceci nous amène à dire quelques mots d'un sujet ordinairement mal connu, je veux parler du plan que s'était proposé le divin Maître par rapport à son peuple. La question est plus compliquée qu'un lecteur superficiel des évangiles ne se l'imagine. D'un côté, Jésus fonde, par la parole et par l'exemple, la religion *universelle*, c'est-à-dire la religion qui n'exige pour condition fondamentale que la participation à la nature humaine, cette religion que toute créature humaine devra et pourra embrasser, par cela seul qu'elle sera une créature humaine, quelle que soit sa nationalité, sa race ou sa condition sociale, qu'elle soit esclave ou libre, juive, grecque ou barbare. Comme il le dit lui-même, le grain qu'il sème, c'est la parole du royaume, et le champ qu'il ensemence, c'est le monde. — D'autre part, nous le voyons renfermer systématiquement son action au sein du peuple juif. Ses apôtres sont tous des Juifs. Lui-même ne rompt en aucune façon avec les institutions extérieures du judaïsme, que dis-je? il s'en sert, il fréquente les synagogues, il y prêche, il prend part aux fêtes pascales, il n'organise rien qui ressemble à une société religieuse séparée du judaïsme, et jusqu'au bout il parle et agit comme s'il espérait que le peuple juif, sans révolution

formelle, par une transformation réfléchie et volontaire, se rangera à la fin sous sa divine bannière et l'acceptera lui-même comme le vrai Messie, renonçant, par conséquent, au Messie de ses rêves et de son orgueil. N'y a-t-il pas contradiction entre ces deux faces de l'œuvre de Jésus?

Je crois qu'en réalité elles s'expliquent et se complètent l'une par l'autre. Oui, Jésus aspire à fonder la religion pure de l'humanité, il la voit déjà contenue, du moins en principe, dans la loi et dans les prophètes. Aussi dit-il qu'il est venu non pour les abolir, mais pour les accomplir. Il pense, et avec raison, que la destinée providentielle de son peuple est de fournir, en quelque sorte, le creuset dans lequel le Saint-Esprit élabore le salut universel, et que si ce peuple sait s'élever à la hauteur de sa destinée, si, se servant de ses yeux pour voir et de ses oreilles pour entendre, il arrive à comprendre que le salut ne dépend ni de l'absolution du prêtre, ni de l'efficace du rite, ni de l'orthodoxie du scribe, mais du cœur pur, de l'amour ardent, passionné, de Dieu et des hommes, — alors il abjurera sa chimère d'un Messie belliqueux et vengeur, il assurera son existence et son repos en devenant pacifique, et par cela même il deviendra le peuple-apôtre, le rénovateur et le conquérant spirituel des âmes. Donc sa mission personnelle à lui-même est toute tracée. Tout en fondant la religion universelle, il ne fera rien, il ne dira rien qui puisse ôter à son peuple sa prérogative historique, il fera tout pour lui conserver, s'il est possible, cette prééminence religieuse à laquelle il a droit, et jusqu'à la fin il sera fidèle à ce double point de vue.

Nous pouvons même ajouter que cette fidélité lui coûtera la vie. Elle lui a déjà coûté sa joie. De quelle douleur son âme dut-elle être pénétrée quand il vit combien peu les dispositions du peuple répondaient à ses désirs! Sans

doute son œuvre en elle-même était impérissable. Il savait bien que l'homme ne déracine pas ce que Dieu plante; qu'à défaut d'un instrument qui se brise ou se refuse, l'Esprit d'en haut s'en crée dix autres qui valent mieux; qu'à défaut d'un peuple inintelligent de sa vraie vocation, Dieu donne le Royaume à tel autre peuple qui répond mieux aux vues de sa sagesse. Quant à la grandeur, à la durée, au triomphe définitif de sa cause, Jésus n'eut jamais l'ombre d'une hésitation. Mais enfin ce triomphe pouvait se réaliser de bien des manières. Et qu'il était triste de voir ce malheureux peuple, égaré par les préjugés d'en bas et par les calomnies intéressées d'en haut, tourner le dos à ce qui eût fait son salut dans le temps et dans l'éternité, et fermer toujours plus obstinément les yeux à la lumière! Oh! quelles tristesses, en dehors de tout souci de soi-même, dans ces paroles que, de bonne heure, le Maître fit entendre à ses disciples interdits et n'en pouvant croire leurs oreilles: *Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté et mis à mort!*

Bientôt, en effet, la question capitale put se résumer ainsi: Le peuple acceptera-t-il le tour que Jésus entend donner à ses espérances messianiques? Consentira-t-il à recevoir comme son Christ, comme l'Oint de Dieu, le prédicateur de l'humilité, du pardon absolu et de l'universelle charité? Tout était là. Reconnu, salué comme Messie, il allait voir le peuple à ses pieds; repoussé comme tel, il n'avait, dans un tel temps et dans un tel pays, qu'une prompte mort en perspective.

Le voyage que Jésus fit à Jérusalem et qui se termina par son martyre, fut son dernier effort, son appel suprême à la conscience du peuple juif. Il entra à Jérusalem en Messie pacifique, entouré des acclamations des Galiléens qui l'avaient suivi, et, pour tout acte de vigueur, comme

prélude symbolique de la seule œuvre à laquelle il voulait se dévouer, il se borna à purifier les alentours du temple des scandales que, chaque année à cette époque, le démon du gain y étalait avec la connivence des autorités sacerdotales. Ses disciples purent se figurer que sa popularité première allait revenir. Mais lui, plus clairvoyant, ne put s'y tromper. Il devina tout de suite les intentions meurtrières des chefs et le peu de fond qu'il fallait faire des *hosannahs* du peuple. Depuis lors, une foule d'indices épars dans l'histoire évangélique nous le montre triste, inquiet, forcé de prendre des précautions inusitées, ne voulant plus, par exemple, passer la nuit dans Jérusalem (Luc XXI : 37), sentant que le découragement, la désaffection, la trahison même se glissent jusque dans le cercle de ses disciples intimes, ayant sans doute pour consolation sublime l'assurance que sa parole et sa mort, l'une portant l'autre, feront la vie du monde, mais devant assister, le cœur brisé, à la ruine entière du plan qu'il avait conçu pour le salut de son peuple, et lisant partout les lugubres présages d'une prochaine catastrophe.

Tel est le milieu, mes Frères, telles sont les circonstances au sein desquelles se présente à nous la scène de Béthanie. L'évangéliste, à qui nous en avons emprunté le récit, a-t-il compris ce qu'il y a de tragique, au sens le plus auguste de ce mot, dans la situation? On le dirait vraiment. Ce qui est certain, c'est que son récit est précédé d'une courte notice, mentionnant la résolution sinistre des autorités religieuses de Jérusalem, qui ont décidé de s'emparer de Jésus par la ruse et de le faire mourir sans tumulte. — Et il le fait suivre des lignes qui nous montrent Judas se rendant chez les prêtres juifs et offrant de leur dénoncer la retraite nocturne de son Maître.

Donc, entre le décret meurtrier du Sanhédrin et la lâche

trahison de Judas, Jésus était à Béthanie, village voisin de Jérusalem, probablement chez un des rares partisans qui lui restaient encore. Ses disciples, avec lui, prenaient leur repas, quand une femme, une inconnue, se présente, portant un vase d'albâtre plein d'une de ces huiles parfumées et précieuses, de tout temps si recherchées en Orient. Cette femme s'avance silencieuse vers Jésus, et sans expliquer ni motiver une action qui doit parler d'elle-même, elle brise le vase et en épanche le contenu sur la tête de Jésus. Que voulait-elle faire? Quelle était son idée?

Jésus l'a comprise, et cela lui suffit, je crois. Ce n'est pas, il va sans dire, une simple formalité de la politesse orientale qu'elle a voulu accomplir; mais ce n'est pas non plus un acte de repentance comme celui d'une autre femme dont il est aussi parlé dans l'histoire évangélique, et qui vint un jour se déclarer l'esclave humble et soumise de celui à qui elle devait la conversion et la vie, en répandant une huile parfumée sur sa tête et *sur ses pieds*, qu'elle arrosa de ses larmes et essuya de ces cheveux. Ici il n'est pas question de repentance, et personne ne reproche à cette femme d'avoir été de mauvaises mœurs. Rappelons-nous qu'à l'heure où nous sommes, la grande question qui se débat en ce moment à propos de Jésus, c'est de savoir s'il est ou non le Christ, le Messie, l'Oint de Dieu. Selon la réponse qui sera faite à cette question, ou bien on le tuera comme un blasphémateur, ou bien on tombera à ses genoux comme devant le roi d'Israël. Or la grande multitude, presque tout le monde penche décidément pour la négative. Il y a des senteurs de mort dans les airs. Tout, autour de lui, dit à Jésus: Tu n'es qu'un faux Messie et tu vas mourir. Tu osais prétendre à l'onction sacrée? C'est le gibet des sacriléges qui t'attend! — Voilà ce que la ville et la campagne, le mont des Oliviers et le mont Calvaire, ce

que le temple de Sion et le prétoire de Pilate, ce que le carrefour et la rue, le palais et l'échoppe, le prêtre, le soldat, le magistrat, l'ouvrier, tous disent d'une manière ou d'une autre au Fils de l'homme qui s'en va. Mais n'y aura-t-il donc rien qui contraste avec ces impressions horribles? Personne qui tienne un autre langage que ce langage de bourreau? Oui, il y aura quelqu'un, une femme, qui emploiera le plus précieux des parfums, pour le répandre sur la tête de la sainte victime. Voyez-vous, mes Frères, cette action de la femme silencieuse, c'est comme si elle disait à Jésus: Que le peuple, et ses prêtres, et ses scribes, te maudissent et t'anathématisent, qu'ils t'accusent de sacrilége et de profanation, pour moi, tu es le Maître, le Roi, le Christ! Oui, je dis que tu es le vrai Christ de Dieu, et au nom des âmes qui, comme la mienne, puisent leur vie dans la tienne, je veux répandre sur ta tête l'onction royale, je viens, autant qu'il est en moi, t'oindre conformément à la dignité céleste que l'Esprit de Dieu a marquée sur ton front!

Comprenez-vous maintenant le caractère de grandeur que cette scène doit aux circonstances, au milieu desquelles elle se passe, et comment, dans sa simplicité antique, elle vous saisit et vous domine?

Mais elle n'est pas finie. Son action symbolique achevée, la femme est restée silencieuse, bien que des objections s'élèvent du milieu des assistants. Ces objections ne manquent pas d'une certaine apparence. Elles se piquent de puritanisme. On fait observer que ce parfum a dû coûter fort cher, qu'on aurait pu en tirer plus de trois cents deniers et qu'il eût mieux valu le donner aux pauvres que d'en faire cet usage inutile. Mes Frères, il y a des gens qui savent toujours le prix de tout, leur conscience y compris, et je ne serais pas étonné que Judas, celui-là même qui

tantôt ira trouver les prêtres de Jérusalem, que Judas, dis-je, eût été le premier à donner le signal de ces remarques vertueuses. Avouons toutefois qu'elles pourraient avoir une certaine valeur dans d'autres circonstances. Supposons, par exemple, Jésus entouré d'amis, à la veille du triomphe, voyant tout lui sourire, et peut-être en pourrons-nous reconnaître le bien fondé. Preuve nouvelle de la faillibilité de nos jugemens et de la nécessité de ne jamais nous prononcer avant d'être bien éclairés! Quant au divin Maître lui-même, il a eu de la joie, comme on en a toujours quand, du sein de l'inimitié générale, une voix affectueuse vient vous dire: »Moi, du moins, je t'aime toujours!" Oh! cela fait tant de bien!.... »Laissez-la," dit Jésus, »pourquoi lui »faire de la peine? Elle a fait une bonne œuvre envers moi." Ne voyez-vous donc pas ce qui se passe? N'entendez-vous pas les bruits de mort qui traversent les airs? Oh! l'on fait pour ceux qui vont mourir ce qu'on ne ferait pas s'ils devaient vivre longtemps encore. »Vous aurez toujours des »pauvres avec vous (1) et vous pourrez leur faire du bien »toutes les fois que vous voudrez. Mais vous ne m'aurez »pas toujours." Et puis, écoutez ces paroles admirables: »Elle a fait ce qu'elle a pu: elle a d'avance embaumé

(1) Qu'il me soit permis de profiter de l'occasion pour protester contre l'étrange abus qui se fait de cette parole de Jésus dans les discussions sociales de nos jours, les uns prétendant qu'elle affirme l'éternité du paupérisme, les autres tâchant d'esquiver cette conséquence par des artifices d'interprétation, d'autres encore s'en servant pour reprocher au christianisme d'avoir voulu éterniser la misère. Voilà un des déplorables résultats de l'habitude d'envisager la Bible comme un centon d'oracles au sens absolu et qu'on peut interpréter indépendamment de leur contexte. En réalité, Jésus n'a pas la moindre idée de traiter ici la question sociale du paupérisme, il dit simplement à ceux qui sont à table avec lui que, tant qu'ils vivront, il y aura des pauvres autour d'eux, ce qui est évident, et si le génie philantropique des temps modernes parvenait, ce dont on peut douter, à faire disparaître le paupérisme, il serait très-antichrétien de s'en plaindre.

„mon corps pour ma sépulture!" Paroles d'une douceur, d'une mélancolie navrante, et qui attestent, avec tant d'autres, l'exquise délicatesse des sentiments qui faisaient battre le noble cœur de Jésus. *Elle a d'avance embaumé mon corps!* Tu ne sais pas, pauvre femme, que ton Messie, ton Maître bien-aimé va mourir, et précisément parce qu'il s'est dit ce que tu dis qu'il est, le Christ, l'Oint de Dieu. Son corps va être torturé, brisé, qui sait? jeté peut-être à la voirie comme chose immonde. Mais, grâce à toi, le voilà embaumé d'avance, et pardonne à ceux qui te blâment: ils ne comprennent pas que l'onction du vrai Messie n'est pas autre chose que l'embaumement de son cadavre. Mais à chacun sa récompense. L'onction du Messie par une humble femme ne doit être ignorée de personne. „En „vérité, je vous dis que partout où la bonne Nouvelle „sera prêchée, ce qu'elle a fait sera aussi raconté en mé„moire d'elle."

Mes Frères, dix-huit siècles ont obéi. Et nous aujourd'hui, à la suite d'innombrables serviteurs de Jésus, nous disons à l'inconnue de Béthanie: Qui que tu sois, ô femme, ce que tu fis ce jour-là, c'était noble, c'était courageux, c'était bien et c'était beau!

II. Je vous ai dit en commençant que nous verrions se dessiner à nos yeux, sur le fond d'abord obscur et vague de cette scène, la statue vivante de la vraie piété chrétienne. Je suppose que vous n'hésitez pas à dire où elle est. Elle est, n'est-il pas vrai, dans cette femme silencieuse au vase d'albâtre plein d'un parfum de grand prix, dont elle répand le contenu sur la tête du Fils de l'homme. Forts de l'approbation pleine et entière que lui a donnée le Maître, tâchons, pour notre enseignement et notre profit, de relever quelques-uns de ses traits caractéristiques.

Il en est un que j'appellerai négatif, bien qu'en réalité il suppose une grande affirmation. C'est l'absence de tout dogmatisme dans cet élan du cœur qui la pousse à décerner à Jésus la royauté sur Israël et sur le monde, et à le proclamer son Christ et son Maître en dépit de toutes les oppositions coalisées contre lui.

Je le rappelle encore une fois: la question dans ces derniers jours de la vie terrestre de Jésus se concentrait tout entière dans ces deux mots: Est-il ou non le Christ? Beaucoup, la grande majorité, n'avaient pas hésité un instant. Jésus, par son humble origine, par sa vie non moins humble, par son enseignement de paix et d'amour infini, Jésus ressemblait si peu au Messie de l'espérance traditionnelle, que le grand nombre ne se donna pas même le loisir d'examiner la question. D'autres, nombreux aussi, purent hésiter. D'un côté, il y avait le poids très-lourd des traditions, des préjugés, des passages les plus populaires des livres saints, des interprétations rabbiniques, de l'autorité des prêtres et des scribes, de l'opposition des Pharisiens, cette prétendue élite religieuse de la nation. Mais, de l'autre, il y avait le charme suprême, l'étonnante puissance de la personne et de la parole de Jésus; il y avait sa sainteté, sa douceur, son courage, sa beauté morale, son désintéressement parfait, sa parole venue du ciel, son amour inépuisable. De quel côté la balance devait-elle pencher? Cela dépendait entièrement du caractère plus ou moins dogmatique des idées religieuses. Si, comme on le dit souvent aujourd'hui, le dogme fixé, déterminé, est la base de la vraie piété, il est clair que le dogmatisme juif devait indisposer la piété contre Jésus. Si, au contraire, comme nous le pensons, la piété vraie consiste surtout en amour ardent, passionné, de ce qui est saint et divin, si elle est un sentiment du cœur plutôt

qu'une soumission de l'intelligence, alors Jésus parlait assez puissamment au cœur pour que sa personne contrebalançât amplement toute la théologie des scribes. Hé bien! il est visible que chez la femme de Béthanie, c'est le cœur et non le dogme qui parle. Était-elle disciple des rabbins? Avait-elle étudié à l'école des docteurs de la Loi siégeant à Jérusalem? Aurait-elle su interpréter victorieusement l'Ancien Testament contre les objections d'un scribe adroit et subtil? Non. Les théologiennes sont inconnues dans l'histoire évangélique. Cette femme n'avait eu pour se guider que sa conscience et son cœur. Mais n'est-ce pas là précisément que brille en nous la lumière divine? Et n'a-t-elle pas mieux vu avec sa conscience et son cœur que les autres avec leur dogme de fer et leur science pénible? Si l'on veut à tout prix qu'elle ait fait un raisonnement, voici le seul qu'elle ait pu faire. Pour elle, comme pour tout Juif pieux de son temps, il ne pouvait y avoir rien de plus grand sur la terre que le Christ attendu. Or l'idéal divin qui rayonnait autour de Jésus, avait resplendi aux yeux de son âme, et, plus éprise du divin que du dogme, c'est-à-dire plus religieuse que théologienne, sans hésiter, sans se préoccuper du reste, elle lui avait dit: Tu es le Christ! On ne peut être plus saint, plus céleste que toi! Tu es le Christ de Dieu!

Remarquez, en second lieu, combien cette piété pure est libre, personnelle, spontanée. Comme elle est protestante, cette femme! Un jour l'illustre Bossuet demandait au pasteur Claude, non sans un certain dédain, comment il pouvait soutenir qu'une femme saurait mieux se décider toute seule en matière religieuse que toute une assemblée de docteurs et d'évêques. Claude, pour toute réponse, lui demanda ce que devait donc faire une femme au temps

de Jésus-Christ, lorsque prêtres, docteurs et scribes étaient tous contre lui. Il aurait pu alléguer la femme de notre texte. N'est-il pas visible que, dans le moment tragique où se passe cette scène, la femme au vase d'albâtre représente la légitimité de la foi individuelle et libre, de la conscience qui s'écoute elle-même au lieu d'écouter la voix de l'autorité traditionnelle ou sacerdotale, et que c'est contrairement à l'avis des hommes titrés pour en juger qu'elle se décide souverainement et qu'elle fait acte de liberté pleine et entière? Oh! je ne dis pas que pour cela elle soit à l'abri de toute erreur; mais je dis que sa foi sera réelle, sincère, puissante et vivante. Car la foi que l'on embrasse sans savoir pourquoi ou uniquement parce qu'on nous l'a apprise comme cela, une telle foi est vaine. C'est un enduit plaqué sur l'âme. C'est un arbre qu'on veut faire pousser sans racines dans le sol et par conséquent sans séve sous son écorce. Du reste, soyez sans crainte. Les variétes du sens individuel ne vont pas à l'infini, et on ne tarde pas à trouver le sol commun où se rejoignent toutes les religions sincères et toutes les piétés pures.

Dans la société chrétienne, l'un des élémens essentiels, ou, pour mieux dire, l'élément fondamental de ce sol commun, c'est l'amour de la personne de Jésus fondé sur son attrait spirituel. C'est bien celui sur lequel reposait la piété ardente de la femme de Béthanie. Ce saint amour, engendré par la vue de la sainteté vivante, avait fait taire dans son âme toutes les objections contraires et l'avait élevée dans les sphères éternelles, bien au-dessus de l'immense majorité de ses compatriotes et de ses contemporains. C'est là aussi un point sur lequel il ne saurait y avoir de discussion parmi nous. Les idées peuvent beaucoup varier quant à la personne, à la nature de

de Jésus. Elle ne varient pas sur le droit qu'il a à notre vénération, à notre reconnaissance et à notre amour. A qui donc irons-nous, si ce n'est à lui? Jésus est implanté pour jamais dans nos consciences comme le résumé vivant de tout ce que nous avons besoin de croire et d'espérer. Avec lui, on croit en Dieu comme en un Père, et en soi-même comme à un enfant de Dieu que rien ne peut arracher à son amour. Avec lui on s'ouvre au sentiment béni, à l'assurance que notre destinée est plus haute que ce monde, et tandis que sa parole austère nous humilie et nous confond, sa promesse de miséricorde nous relève et nous encourage. Avec lui on découvre que la royauté divine n'est pas celle que les armées décernent, que la politique soutient, celle qui permet de commander aux hommes avec autorité, mais celle de l'amour, du dévouement à Dieu et aux hommes. Avec lui enfin on arrive au bord des régions mystérieuses, où la raison fatiguée n'avance plus, mais où le cœur pénètre, au bord desquelles il pressent, dans lesquelles il proclame la consolation de toutes les douleurs, la réparation de toutes les iniquités, le dédommagement de toutes les amertumes, l'harmonie de toutes les contradictions, la plénitude de la vie éternelle. Voilà les dispositions, les pressentiments, les affirmations grandioses de l'esprit que l'on puise en Jésus-Christ et qui est assuré à quiconque l'aime.

Je veux relever aussi le caractère silencieux, réservé, je dirais volontiers pudique, de la piété chrétienne personnifiée dans l'inconnue de Béthanie, piété peu bruyante, plus concentrée qu'expansive, mais qui sait agir avec décision, énergie et courage, braver, quand il le faut, les dangers, et supporter des sacrifices. Ne nous traînons pas sur le détail du prix élevé du parfum et de l'usage qu'on en eût pu faire au profit des pauvres. De quel côté croyez-

vous que les pauvres aient toujours trouvé leurs plus généreux bienfaiteurs? Du côté de la femme au vase d'albâtre, ou de ceux qui s'indignaient de son luxe qu'ils trouvaient déplacé? Je crois que d'avance nous savons à quoi nous en tenir. La bienfaisance large et généreuse est une plante délicate et rare, qui ne croît que dans les cœurs larges et généreux eux-mêmes, et, tout le contraire d'un calcul, elle est rarement la qualité de ceux qui sont avant tout calculateurs. Mais je reviens à mon dire de tout à l'heure, et je répète que la vraie piété chrétienne est peu bruyante, concentrée, cachée dans les profondeurs de l'âme, qu'elle ne s'étale ni ne s'affiche. Mais savez-vous à quoi on la reconnait? Pas au drapeau qu'elle déploie, pas à la cocarde qu'elle arbore, en ayant soin de la composer des plus voyantes couleurs afin qu'on ne la confonde avec aucune autre. On la reconnaît au parfum rare, incomparable, hors de prix, qu'elle exhale. Oh! quand une âme vraiment chrétienne, vraiment pieuse de cette piété sincère et intense qui cache son trésor pour ne le montrer qu'à Dieu, quand cette âme se mêle aux actions et aux conversations des hommes, on s'aperçoit bien vite qu'elle est là. Avec elle la paix, la joie douce et confiante, l'espérance éternelle marchent ensemble, et l'on reconnait alors la présence du Saint-Esprit de Dieu.

En effet, mes Frères, nous avons tous un vase d'un prix inestimable, qu'il s'agit de remplir d'un parfum de prix égal pour le faire monter comme un encens vers les cieux. Trop souvent, hélas! nous le remplissons de choses qui le souillent ou qui sont de nulle valeur. Tâchons de le remplir de ce qui convient à sa noblesse originelle, à sa destinée plus noble encore. Et pour cela remplissons-le de l'esprit de Jésus-Christ, de cet esprit d'amour éternel, qui chante constamment les louanges de Dieu et veut toujours

le bien des hommes. Puissions-nous, quand l'heure sera venue où il devra répandre tout ce qu'il contient, puissions-nous le présenter à Dieu comme un hommage, ou, si l'on veut, rendre à l'esprit de Dieu ce qui sera venu de lui. Les vases d'albâtre se brisent; mais celui dont nous parlons maintenant est indestructible, et quand il a fini de se remplir sur la terre, il doit s'ouvrir à de nouveaux parfums, aux parfums de l'éternité.

RETURN TO → **CIRCULATION DEPARTMENT**
202 Main Library

LOAN PERIOD 1 **HOME USE**	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

1-month loans may be renewed by calling 642-3405
1-year loans may be recharged by bringing the books to the Circulation Desk
Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

INTERLIBRARY LOAN
SEP 20 1985
UNIV. OF CALIF., BERK.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
FORM NO. DD6, 60m, 1/83 BERKELEY, CA 94720

YC134730

M304764

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY